



BIBLIOTECA CENTRALA

A

UNIVERSITAȚII

DIN

BUCUREȘTI

No. Curent 18784 Format I

No. Inventar 24658 Anul

Secția Depozit I Raftul II

Tome IV

OEUVRES COMPLÈTES

du Comte

Léon TOLSTOÏ.

Publ. orig. en russe

SÉBASTOPOL

Une Rencontre au Détachement.

Deux Hussards.

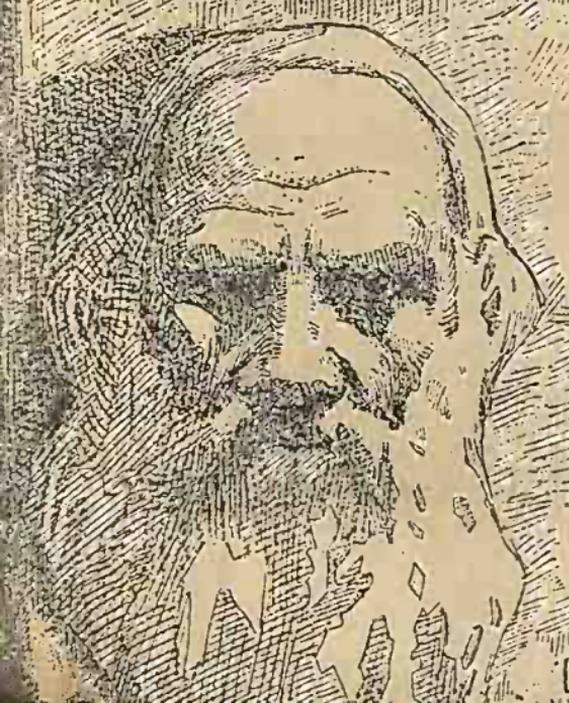
Preface inédite.

Traduction
de

J.W. BIENSTOCK



P.V. STOCK éditeur.-Paris



CTE LÉON TOLSTOÏ

OEUVRES COMPLÈTES

IV

SÉBASTOPOL

(1854-1856)

UNE RENCONTRE AU DÉTACHEMENT

(1856)

DEUX HUSSARDS

(1856)

PRÉFACE INÉDITE

(1889)



Le traducteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en Novembre 1902.

Cette édition définitive des Œuvres Complètes du C^{TE} LÉON TOLSTOÏ est traduite du russe par M. J.-W. Bienstock.

Cette traduction littérale et intégrale est révisée et annotée par M. P. Birukov, d'après les manuscrits originaux de l'auteur, conservés dans les archives de M. V. Tchertkov.

Ce quatrième volume est orné d'un portrait (reproduction d'une daguerréotypie) du C^{TE} LÉON TOLSTOÏ, prise en 1855.

P.-V. STOCK, Editeur, Paris.



C^{te} Léon Tolstoï
(1855)

ÉDITION LITTÉRALE ET INTÉGRALE
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

CTE LÉON TOLSTOÏ

328975

ŒUVRES COMPLÈTES

IV

SÉBASTOPOL, (1854-1856)
UNE RENCONTRE AU DÉTACHEMENT, (1856)
DEUX HUSSARDS, nouvelle (1856)
PRÉFACE INÉDITE (1889)



PARIS — 1^{er} ARR.

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

27, RUE DE RICHELIEU, 27

1903

85972

1961

L

PC123/06

BIBLIOTECA CENTRALA UNIVERSITARA

Cota

18784

Inventar

24658

*Il a été tiré à part
dix exemplaires sur papier de Hollande,
exemplaires numérotés et paraphés
par l'éditeur.*

B.C.U. Bucuresti



C24658

SÉBASTOPOL

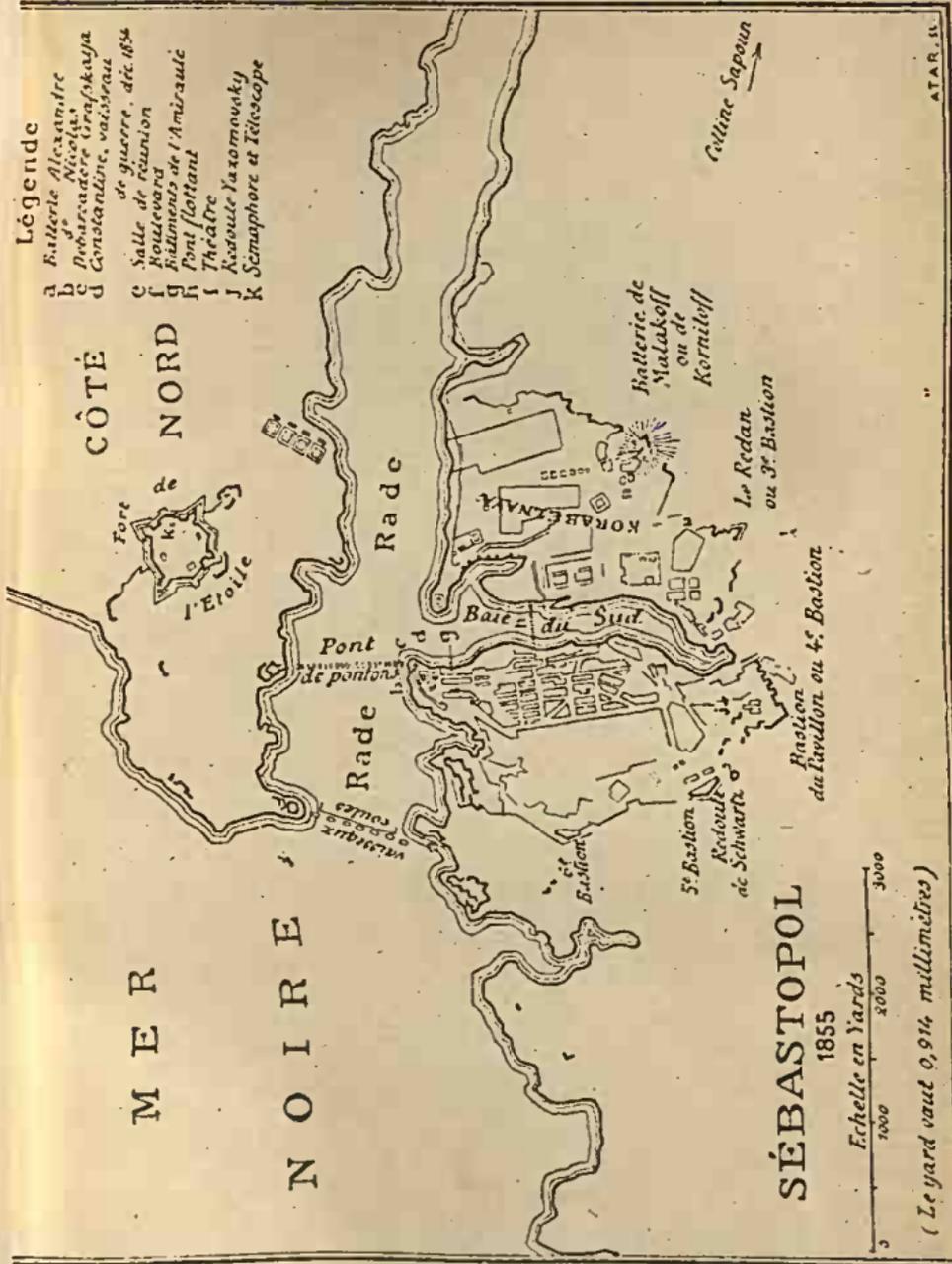
Sébastopol, en décembre 1854.

Sébastopol, en mai 1855. — Sébastopol, en août 1855.

(1854-1856)

Légende

- a Batterie Alexandre
- b Batterie Nicolas
- c Batterie Grégoire
- d Batterie de l'Amirauté
- e Batterie de l'Amirauté
- f Batterie de l'Amirauté
- g Batterie de l'Amirauté
- h Batterie de l'Amirauté
- i Batterie de l'Amirauté
- j Batterie de l'Amirauté
- k Batterie de l'Amirauté



SÉBASTOPOL

1855

Echelle en Yards



(Le yard vaut 0,914 millimètres)

SÉBASTOPOL

(1854-1856)

SÉBASTOPOL EN DÉCEMBRE 1854

L'aube colore à peine l'horizon du mont Sapoune. La surface bleu-foncé de la mer a déjà rejeté les ombres de la nuit et attend les premiers rayons pour se jouer dans la gaie lumière. On sent le froid et le brouillard de la baie : aucune neige ; tout est noir, la gelée piquante du matin saisit le visage et craque sous les pieds. Le bruit lointain, incessant de la mer que rarement interrompt un coup de canon de Sébastopol, viole seul le calme du matin. Sur les bateaux de guerre tout est silencieux. Le cadran solaire marque huit heures.

Au nord, peu à peu l'activité du jour commence

à remplacer la tranquillité de la nuit, ici un détachement de sentinelles, avec un bruit d'armes, va au remplacement; là-bas, le major se dirige en hâte vers l'hôpital; un pioupiou sort de sa hutte en terre, lave à l'eau glacée son visage hâlé, puis se tournant vers l'orient empourpré, se signe rapidement et prie Dieu; là-bas, un haut et lourd fourgon, attelé de chameaux, en grinçant se traîne au cimetière pour y laisser les morts ensanglantés dont il est surchargé... Vous approchez du port et vous êtes frappé d'une odeur particulière de charbon de terre, de fumier, d'humidité, de viande. Des milliers d'objets les plus divers : du bois, des victuailles, des gabions, de la farine, du fer, etc., sont entassés près du port. Les soldats de divers régiments avec sacs et fusils, ou sans rien, se pressent ici, fument, s'invectivent, s'injurient, traînent des fardeaux sur le bateau qui, soufflant la fumée, est près du pont de planches. Des petits vapeurs particuliers, pleins de gens de toutes sortes, des soldats, des matelots, des marchands, des femmes, abordent et quittent le port.

— Pour la Grafaskaia! Votre Seigneurie? S'il vous plait — deux ou trois matelots se lèvent des petits vapeurs et vous proposent leurs services.

Vous choisissez le plus proche de vous, vous enjambez le cadavre à demi-pourri de quelque cheval bai étendu ici dans la boue près du canot, et vous passez vous asseoir au gouvernail. Vous

quittez la rive. Autour de vous, la mer brille déjà sous le soleil matinal; devant est le vieux matelot en paletot de poil de chameau et un jeune garçon très blond, qui, silencieux, s'occupent très attentivement des rames. Vous regardez les masses des vaisseaux proches et lointains dispersés dans la baie, les petits points noirs des canots qui s'agitent sur l'azur brillant et les bâtiments de la ville, jolis, clairs, colorés des rayons roses du soleil levant qu'on aperçoit à l'autre bord, la ligne d'écume blanche autour de la jetée et des vaisseaux submergés desquels on remarque tristement, par ci, par là, la pointe noire des mâts, au loin la flotte ennemie qu'on distingue sur l'horizon de cristal de la mer; sur les ondes écumantes sautent les globules salins soulevés par les rames. Vous entendez le son des voix qui vous arrivent par l'eau et le grondement majestueux des canons qui, vous semble-t-il, augmente à Sébastopol.

Il est impossible qu'à la pensée que vous êtes vous aussi à Sébastopol, votre âme ne soit pénétrée d'un sentiment de courage, d'orgueil et que votre sang ne commence à courir plus vite dans vos veines.

— Votre Seigneurie! Tenez, droit sur le *Constantin*! — vous dira un vieux matelot en se retournant pour contrôler la direction que vous donnez au canot.

— Tiens, il a encore tout ses canons — remar-

que le jeune homme blond, en examinant le vaisseau pendant que nous glissons devant.

— Comment donc ! Il est tout neuf, Kornilov y logeait — remarque le vieillard en regardant lui aussi le vaisseau.

— Regarde où il est éclaté — dit le garçon après un long silence, en regardant le nuage blanc de fumée, qui paraît tout à coup et s'étale au-dessus de la partie méridionale de la baie, accompagné de l'éclat sec des bombes.

— Aujourd'hui, *il* tire d'une nouvelle batterie — ajoute le vieillard indifférent en crachant dans ses mains — Eh bien, Michka, aux rames, dépassons la chaloupe. Et votre canot glisse encore plus rapidement sur la large surface de la baie et dépasse en effet la lourde chaloupe chargée de sacs que conduisent gauchement les soldats, et parmi une multitude de canots de toutes sortes, il aborde au port Grafaskaia.

Sur les quais fourmille bruyamment une foule de soldats gris, de matelots noirs et de femmes bigarrées.

Les femmes vendent du pain. Les moujiks autour du samovar crient : « *Sbiten* (1) *chaud* » et ici même, sur les premières marches du débarcadère, traînent des boulets, des bombes, des balles rouillées, des canons de fonte de différents calibres. Un

(1) *Sbiten*, boisson chaude préparée avec du miel.

peu plus loin, sur une large place gisent d'énormes solives, des affûts de canon, des soldats endormis. Là se trouvent aussi des chevaux, des chariots, des canons et des caissons verts, des faisceaux de fusil. Par ci, par là, marchent des soldats, des matelots, des officiers, des femmes, des enfants, des marchands; on conduit des chariots pleins de foin, de sacs, de tonneaux. Plus loin passent des Cosaques, un officier à cheval, un général en voiture. A droite la rue est barrée par une barricade, dans les embrasures on a placé de petits canons; près d'eux un matelot assis fume sa pipe. A gauche une jolie maison, avec des chiffres romains au fronton; au-dessous se tiennent des soldats avec des brancards ensanglantés. Partout les traces lugubres d'un campement de guerre.

Votre première impression est absolument très désagréable : l'étrange mélange de la vie de camp et de la vie urbaine, d'une ville jolie et d'un bivouac infect, non seulement n'est pas beau, mais présente un aspect désordonné et répugnant. Il vous semble même que tous sont effrayés, s'agitent et ne savent que faire. Mais regardez plus près le visage de ces hommes qui s'agitent autour de vous et vous jugerez différemment. Regardez, par exemple, ce soldat du train qui mène à l'abreuvoir une troïka de chevaux harassés, et qui chantonne si tranquillement quelque chose :

évidemment, il ne s'égarera pas dans cette foule mélangée qui, pour lui, n'existe même pas, mais il accomplit sa besogne, quelle qu'elle soit — mener boire les chevaux ou trainer le canon — avec autant de calme, d'assurance et d'indifférence que si tout cela se passait quelque part à Toula ou à Saransk. Vous lisez la même expression sur le visage de cet officier ganté de gants d'une blancheur immaculée qui passe devant vous; sur le visage de ce matelot qui fume en s'installant sur la barricade; sur le visage des soldats, qui attendent avec des brancards sur le perron de l'ancien club; sur le visage de cette fille qui, ayant peur de mouiller sa robe rose, traverse la rue en sautant sur les pierres.

Oui, un désenchantement vous attend absolument si vous entrez pour la première fois à Sébastopol. Vous chercherez en vain sur les visages les traces de la hâte, de l'effroi ou même de l'enthousiasme, des préparatifs de mort, de résolution, il n'y a rien de tout cela. Vous voyez des gens tranquillement à leurs affaires coutumières, de sorte que peut-être vous reprocherez-vous un enthousiasme trop grand, douterez-vous un peu de la justesse de l'idée de l'héroïsme des défenseurs de Sébastopol, qui s'est formée en vous d'après les récits, les descriptions et l'aspect et les bruits du côté Nord. Mais avant de douter, montez sur les bastions, regardez les défenseurs de Sébas-

topol au lieu même de la défense, ou mieux, entrez directement dans cette maison d'en face, autrefois le club de Sébastopol, et dont le porron est maintenant encombré de soldats avec des brancards, entrez, et vous verrez là les défenseurs de Sébastopol. Vous y verrez un spectacle affreux et triste, sublime et comique, mais remarquable et qui élève l'âme.

Vous entrez dans la grande salle des assemblées. Aussitôt que vous avez ouvert la porte, l'aspect et l'odeur de quarante-ou cinquante malades, amputés ou très grièvement blessés, quelques-uns sur des lits de camp, la plupart sur le sol, vous frappent du coup. N'obéissez pas au sentiment qui vous arrête sur le seuil de la salle, il est mauvais, allez en avant, n'ayez pas honte de votre air d'être venu ici pour *regarder* ceux qui souffrent ; n'ayez pas honte de vous approcher et de leur parler : les malheureux aiment à voir un visage humain, compatissant, ils aiment à raconter leurs souffrances et à entendre des paroles affectueuses et pitoyables. Vous passez au milieu des lits et vous cherchez un visage moins sévère et moins souffrant duquel vous vous décidez à approcher pour causer.

— Où es-tu blessé ? — demandez-vous en hésitant et timidement à un vieux soldat amaigri qui, assis sur son lit, vous suit d'un regard bonasse et vous invite à vous approcher de lui. Je dis que

vous demandez timidement, parce que les souffrances, outre la profonde sympathie, inspirent, je ne sais pourquoi, la peur des blessures et une haute estime pour celui qui les supporte.

— A la jambe, — répond le soldat. Mais à ce moment vous remarquez vous-même aux plis de la couverture, que la jambe est coupée au dessus du genou. — Maintenant, grâce à Dieu, ajoute-t-il, je vais demander à sortir.

— Et y a-t-il longtemps que tu es blessé ?

— Oui, il y a déjà cinq semaines, votre Seigneurie.

— Et maintenant, qu'est-ce qui te fait mal ?

— Maintenant, je n'ai aucun mal. Je souffre seulement dans le mollet, quand il fait mauvais temps. A part cela, rien.

— Comment donc as tu été blessé ?

— Au cinquième bastion, votre Seigneurie, quand a eu lieu le premier bombardement. J'avais arrangé le canon et me retirais comme ça dans l'autre enfoncement, quand tout à coup *il* me frappe à la jambe. C'était comme si je tombais dans un trou. Je regarde : plus de jambe.

— Et n'as-tu pas souffert au premier moment ?

— Non rien, seulement comme si l'on m'avait appuyé sur la jambe quelque chose de chaud.

— Eh bien, après ?

— Après, rien. Seulement quand on a commencé à tendre la peau, ça m'a taquiné un peu. Le

principal, votre Seigneurie, *c'est de ne pas penser*, quand on ne pense pas, c'est comme de rien. Tout le mal vient de ce que l'homme pense.

Pendant ce temps, une femme en robe grise rayée, la tête enveloppée d'un châle noir, s'approche de vous. Elle se mêle à votre conversation avec le matelot. Elle se met à raconter ce qu'il a souffert, en quel état désespéré il se trouvait quatre semaines avant : qu'étant blessé il avait fait arrêter le brancard pour voir le coup de notre batterie, que les grands-ducs lui ont parlé et lui ont remis vingt-cinq roubles, et comment il leur répondit qu'il voulait retourner au bastion pour guider les jeunes si lui-même ne pouvait plus travailler. La femme dit tout cela d'un seul trait, sans s'interrompre et regarde tantôt vous, tantôt le matelot qui en se détournant et feignant de ne pas l'entendre, les yeux brillants d'un enthousiasme particulier, prépare de la charpie sur un oreiller.

— C'est ma femme, votre Seigneurie, — vous fait observer le matelot avec un air de dire : « Excusez-la, c'est connu, les femmes disent toujours des bêtises. »

Vous commencez à comprendre les défenseurs de Sébastopol, et devant cet homme vous avez honte de vous-même. Vous voulez lui dire trop pour lui exprimer votre sympathie et votre admiration, mais vous ne trouvez pas de paroles, ou vous

êtes mécontent de celles qui vous viennent en tête, et sans mot dire, vous vous inclinez devant cette grandeur inconsciente, devant cette fermeté d'âme et cette pudeur de son propre mérite.

— Eh bien ! Que Dieu te guérisse plus vite ! — dites-vous, et vous vous approchez d'un autre malade couché sur le sol et qui vous semble attendre la mort en des souffrances intolérables.

C'est un homme blond, au visage boursoufflé, pâle. Il est couché sur le dos, sa main gauche rejetée en arrière, dans une pose qui exprime de cruelles souffrances. La bouche sèche, ouverte, laisse passer avec difficulté un souffle rauque. Les yeux bleus, vitreux, sont dirigés en haut. Le reste du bras droit, entouré de bandages, est sorti sur la couverture. Une odeur suffocante, cadavérique, vous frappe surtout, et la chaleur intérieure qui dévore et torture tous les membres du martyr, semble vous pénétrer aussi.

— Quoi ! Est-il sans connaissance ? — demandez-vous à la femme qui marche derrière vous et qui vous regarde tendrement comme un ami.

— Non, il entend encore, mais très peu, — dit-elle en chuchotant. — Aujourd'hui, je lui ai donné du thé. C'est un étranger, mais pourtant il faut avoir pitié. Il n'a presque pas bu.

— Comment te sens-tu ? — lui demandez-vous. A votre voix, le blessé tourne ses prunelles, mais il ne voit pas et ne comprend plus.

— Ça brûle dans le cœur ?

Un peu plus loin, vous voyez un vieux soldat qui change de linge. Son visage et son corps sont bruns, maigres, squelettiques; un bras lui manque tout à fait, il est désarticulé à l'épaule. Il est assis bravement et s'arrange, mais à son regard mort, vitreux, à sa maigreur effrayante et aux rides de son visage, vous voyez que c'est un être qui a déjà souffert presque toute sa vie.

De l'autre côté vous apercevez sur un lit de camp le visage souffrant, pâle et doux d'une femme dont les joues sont colorées d'une rougeur fiévreuse.

— C'est la femme d'un de nos matelots. Le 5 de ce mois un obus lui atteignit la jambe, — vous dit votre guide. — Elle allait au bastion porter à souper à son mari.

— Lui a-t-on coupé la jambe ?

— Oui, au-dessus du genou.

Maintenant, si vos nerfs sont assez forts, franchissez la porte de gauche, dans cette salle, on fait les pansements et les opérations. Vous verrez là les docteurs, les bras couverts de sang jusqu'aux coudes, le visage pâle, sombre, occupés près du lit de camp, où git un blessé, qui, les yeux ouverts, sous l'influence du chloroforme, prononce des mots insensés ou parfois simples et touchants. Les docteurs sont occupés à la besogne répugnante mais bienfaisante de l'amputation. Vous verrez l'acier tranchant, recourbé, entrer dans le corps

blanc, sain. Vous verrez comment avec un cri terrible, déchirant, avec des malédictions, le blessé reprend soudain connaissance. Vous verrez comment l'infirmier emporte dans un coin le bras coupé; vous verrez comment, sur le brancard, dans la même chambre, un autre blessé, qui regarde l'opération de son camarade se tord et gémit non pas tant du mal physique que des souffrances morales de l'attente. Vous verrez un spectacle terrible qui fait frémir l'âme. Vous verrez la guerre, non sous son aspect beau et brillant, avec la musique et le battement des tambours, avec les drapeaux flottants et les généraux qui caracolent, mais vous verrez la guerre dans toute sa vérité, avec le sang, les souffrances, la mort...

En quittant cette maison de douleurs, vous éprouverez certainement une impression de soulagement, vous respirerez plus profondément l'air frais, vous aurez du plaisir à vous savoir en pleine santé; mais en même temps, vous puiserez, dans la contemplation de ces souffrances la conscience de votre nullité, et tranquillement, sans hésiter, vous irez aux bastions...

« Que sont la mort et les maux d'un vermisseau si insignifiant que moi en comparaison de tant de morts, de tant de maux! » Mais la vue du ciel pur, du soleil brillant, d'une belle ville, de l'église ouverte, des militaires qui se meuvent en diverses directions, remettra bientôt votre

esprit dans son état normal d'insouciance, de soins mesquins, de préoccupation du présent seul.

Vous rencontrerez peut-être, sortant de l'église, le convoi funéraire d'un officier, avec le cercueil rose et la musique et les étendards flottants. A votre oreille, arrivera peut-être le bruit de la fusillade des bastions, mais vos idées anciennes ne vous reviendront pas. Les funérailles vous sembleront un spectacle militaire très beau, le son de la musique, de magnifiques sons de guerre ; mais à ce spectacle et à ces sons, vous n'associerez pas l'idée claire, subjuguante des souffrances et de la mort, comme vous l'avez fait à l'ambulance.

Après avoir passé l'église et la barricade, vous entrerez dans la partie de la ville la plus animée. Des deux côtés, des enseignes de boutiques, de cabarets. Les marchands, les femmes en chapeau et en fichu, les officiers élégants, tout parle de la fermeté d'esprit, de l'assurance et de la sécurité des habitants.

Si vous voulez entendre les racontars des marins et des officiers, entrez à droite dans un cabaret ; là, on parle assurément de cette nuit, de Fengka, de l'affaire du 24, de la cherté et de la mauvaise qualité des côtelettes, et de la façon dont furent tués tels et tels camarades.

— Ah diable ! Comme on est mal aujourd'hui chez nous ! — dit à voix basse un jeune offi-

cier tout blond, imberbe, le cou enveloppé d'un cache-nez de tricot vert.

— Où cela, chez nous? — lui demande un autre.

— Au quatrième bastion, — répond le jeune officier. Fatalement à ces mots « au quatrième bastion », vous regardez avec plus d'attention et même avec un certain respect, l'officier blond. Son sans-gêne trop grand, l'agitation des bras, la voix et le rire forts qui vous semblaient de l'effronterie vous paraissent, maintenant, comme cet état particulier des bretteurs de l'esprit, que certaines gens très jeunes acquièrent après le danger. Cependant vous penserez qu'il va raconter qu'on est mal au quatrième bastion à cause des bombes et des balles : pas le moins du monde. C'est mal, parce que c'est sale : « On ne peut pas arriver à la batterie », — dit-il, en montrant ses bottes couvertes de boue plus haut que le mollet. « Aujourd'hui, on m'a tué mon meilleur canonnier, droit dans le front », — dira un autre... « Qui? Mitukhine? » — « Non... Mais sacrebleu, me servira-t-on le veau? En voilà des canailles! » — ajoute-t-il en s'adressant au garçon. — « Pas Mitukhine, mais Abramov. C'était un brave; il a pris part à six assauts. »

A l'autre bout de la table, devant les assiettes de côtelettes aux pois et les bouteilles de vin acide de Crimée, qu'on appelle « bordeaux », sont assis

deux officiers d'infanterie : l'un, un jeune, avec le col rouge et deux étoiles sur sa capote, narre à l'autre au col noir et sans étoiles, l'affaire de l'Alma. Le premier a déjà un peu bu, et aux pauses qu'il fait en son récit, aux regards indécis exprimant qu'il doute qu'on le croie, et principalement, au rôle trop grand qu'il s'attribue dans tout cela, à l'horreur de sa narration, il est évident qu'il s'éloigne beaucoup du sobre récit véridique. Mais vous ne vous intéressez pas à ces récits que vous entendrez encore longtemps dans tous les coins de la Russie. Vous voulez aller plus vite aux bastions, précisément au quatrième dont on vous a tant parlé et de façons si différentes. Quand quelqu'un dit qu'il était au quatrième bastion, il dit cela avec un plaisir et un orgueil particuliers. Quand quelqu'un dit : « Je vais au quatrième bastion », on peut toujours remarquer en lui une petite émotion ou une indifférence exagérée. Quand on veut plaisanter quelqu'un on dit : « Il faudrait te mettre au quatrième bastion. » Quand on rencontre des brancards et qu'on demande : « d'où... ? » on répond le plus souvent : « Du quatrième bastion. » Mais en général il existe deux opinions tout à fait différentes sur ce terrible bastion : l'opinion de ceux qui n'y furent jamais et qui sont convaincus que le quatrième bastion est le tombeau certain pour quiconque y va, et l'opinion de ceux qui vivent là-bas, comme cet enseigne de vaisseau blond, et qui

vous diront, en parlant du quatrième bastion, qu'il y fait sec ou sale, que la hutte est chaude ou froide, etc.

Pendant la demi-heure que vous venez de passer au cabaret, le temps a changé, le brouillard qui s'étendait sur la mer s'est uni aux nuages gris monotones et cache le soleil. Une pluie grise, triste, tombe de haut et mouille les toits, les trottoirs et les capotes des soldats...

Franchissant encore une barricade, vous sortez des portes à droite et montez par la grande rue. Derrière cette barricade, les maisons des deux côtés de la rue ne sont pas habitées. Il n'y a pas d'enseignes, les portes sont barrées par des planches, les fenêtres brisées; par ici un pan de mur est détruit, par là, un toit est défoncé. Les bâtiments ressemblent à de vieux vétérans éprouvés par le malheur et la misère et qui vous regardent avec orgueil et même avec quelque mépris. En route, vous vous heurtez à des obus tombés à terre et à des trous pleins d'eau que les bombes ont creusés dans le sol. Dans la rue vous rencontrez et dépassez des compagnies de soldats, de matelots, d'officiers. On rencontre rarement une femme ou un enfant, et encore cette femme n'est pas coiffée d'un bonnet, c'est la femme d'un matelot, en vieille pelisse et chaussée de souliers de soldat. En avançant dans la rue et en faisant un petit détour, vous remarquez que déjà vous n'avez plus

autour de vous des maisons, mais d'étranges tas de ruines, de pierres, de plâtras, de planches, de bûches. Devant vous, vous voyez sur une colline très raide un espace noir, sale, troué de fossés, et c'est le quatrième bastion... Ici, on rencontre encore moins de monde, on ne voit aucune femme, les soldats marchent vite, des gouttes de sang sont disséminées sur la route, et fatalement vous rencontrez quatre soldats portant un brancard sur lequel vous apercevez un visage pâle, jaunâtre et une capote ensanglantée. Si vous demandez : « Où est-il blessé ? » les brancardiers, sans se retourner vers vous, vous répondront méchamment : « A la jambe, ou au bras », s'il est blessé légèrement, ou se tairont sévèrement si sur le brancard on ne voit pas de tête, ou si le soldat est mort ou très grièvement blessé.

Aussitôt que vous commencez à gravir la colline, le sifflement voisin de l'obus ou de la bombe vous frappe désagréablement. Soudain vous comprenez tout autrement que vous ne l'aviez fait jusqu'ici la signification du bruit des coups que vous aviez entendus à la ville.

Un souvenir quelconque, doux, agréable traversera tout à coup votre imagination. Votre propre personne commence à vous occuper plus que les observations. Vous serez moins attentif à tout ce qui vous entoure et le sentiment désagréable de l'indécision vous gagnera soudain.



Malgré cette voix lâche en face du danger qui, spontanément, commence à parler en vous, en regardant le soldat, qui, en agitant les bras dégringole la pente de boue glissante et en riant court au galop devant vous, vous faites taire cette voix ; involontairement vous dressez votre poitrine, levez haut la tête et grimpez la montagne glissante. Dès que vous êtes monté un peu, à droite et à gauche sifflent les balles et vous pensez qu'il vaudrait peut-être mieux pour vous suivre la tranchée parallèle à la route. Mais cette tranchée est pleine, jusqu'à la hauteur des genoux, d'une boue si liquide, jaune et puante, que vous choisirez certainement la route de la colline, d'autant plus qu'à vos yeux *tous suivent ce chemin*. Après avoir fait deux cents pas, vous vous trouvez dans un espace exhaussé, sale, entouré de tous côtés de tours, de monticules, de tranchées, de plates-formes, de huttes où se trouvent de gros canons de bronze et où, en groupes réguliers, sont disposés les obus.

Tout cela vous semble réuni sans aucun but, sans lien ni ordre. Ici sur la batterie un groupe de matelots est assis, là au milieu de la place, enfoncé jusqu'à moitié dans la boue, git un canon brisé, un peu plus loin, un fantassin, armé d'un fusil traverse les batteries et avec peine dégage ses pieds de la boue collante. Mais partout, de tous côtés et dans tous les endroits vous voyez des tessons,

des obus non éclatés, des boulets, des traces de campement, et tout cela est noyé dans la boue liquide, gluante. Il vous semble entendre non loin de vous l'éclat d'un obus, il vous semble entendre de tous côtés les divers sons des balles — bourdonnants comme l'abeille, sifflants, rapides et perçants comme la corde. Vous entendez le terrible grondement du coup qui fait tressaillir, tue, et vous semble quelque chose de terrible.

« Alors, c'est le quatrième bastion, cet endroit terrible, effroyable ! » pensez-vous en éprouvant un petit sentiment d'orgueil et un grand sentiment de peur réprimée. Mais désenchantez-vous. Ce n'est pas encore le quatrième bastion. C'est la redoute de Jason, un endroit relativement sûr et pas du tout terrible. Pour aller au quatrième bastion, prenez à droite par cette tranchée étroite où est allé le fantassin en se courbant. Dans cette tranchée peut-être rencontrerez-vous encore des brancards, un matelot, un soldat avec des bèches. Vous verrez les creuseurs de puits, d'abris de terre couverts de boue, où en se courbant ne peuvent entrer plus de deux hommes ; là-bas, vous verrez les tireurs des bataillons de la Mer Noire qui s'habillent, mangent, fument la pipe et vivent là. De nouveau, vous verrez partout la même saleté puante, les traces du camp, les morceaux de fer sous toutes les formes. En faisant encore trois cents pas, vous sortez de nouveau

sur la batterie — esplanade creusée de trous, entourée de gabions couverts de terre, de canons sur les plates-formes et de remparts en terre. Ici, vous verrez peut-être cinq matelots jouant aux cartes sous le parapet et un officier de marine qui, en remarquant que vous êtes un nouveau, un curieux, vous montrera avec plaisir son installation et tout ce qui peut vous intéresser. Cet officier roule si tranquillement sa cigarette de papier jaune en s'asseyant sur la pièce, il se promène si tranquillement d'une embrasure à l'autre, il vous parle avec tant de calme, sans la moindre affectation, qu'en dépit des balles qui bourdonnent autour de vous de plus en plus fréquemment, vous-même devenez calme, interrogez et écoutez attentivement les récits de l'officier. Cet officier vous racontera — sans que vous ayez à l'interroger — le bombardement du 5. Il vous racontera qu'à sa batterie un seul canon fonctionnait, qu'il ne restait de servants que huit hommes, mais que, néanmoins, le lendemain matin, le 6, ils ont tiré de tous les canons. Il vous racontera que le 5, une bombe est tombée sur un abri de matelots et a tué net onze personnes. Il vous montrera, de l'embrasure, les batteries et les tranchées de l'ennemi qui sont à une distance de trente à quarante *sagènes* (1) d'ici. J'ai peur d'une seule chose : que sous l'influence du bourdonnement des balles, en vous penchant en

(1) La *sagène* égale 2^m, 134^{mm}.

dehors de l'embrasure pour regarder l'ennemi, vous ne voyiez rien, et que si vous voyez, vous ne soyez très étonné de ce que ce rempart de pierres blanc, qui est si près de vous et où jaillissent de petites fumées blanches, soit l'ennemi, — *lui*, comme disent les matelots et les soldats.

Il est même très possible que l'officier de marine, par vanité, ou tout simplement pour se distraire, veuille, devant vous, tirer un peu. « Envoyez le canonnier et le servant vers le canon ! » Et quatorze matelots, vivement, gaîment, l'un mettant sa pipe dans sa poche, l'autre mâchant un biscuit, en piétinant la plate-forme de leurs chaussures ferrées, s'approcheront des canons et les chargeront. Regardez bien les visages, l'expression et les mouvements de ces hommes. Dans chaque pli de ce visage brun, musclé, dans l'ampleur de ces épaules, dans l'épaisseur de ces jambes couvertes d'énormes bottes, dans chaque mouvement tranquille, ferme, mesuré, on voit ces traits principaux : la simplicité et l'obstination, qui font la force du caractère russe. Mais ici, sur chaque visage, il vous semble que les dangers, la colère et les souffrances de la guerre ont posé, outre leurs indices principaux, le caractère de la conscience de son mérite, de la noble idée et du sentiment.

Tout à coup, un bruit terrible qui fait frémir non seulement l'ouïe, mais tout votre être vous frappe tellement que tout votre corps tressaille. Aussitôt

après, vous entendez le sifflement de l'obus qui s'éloigne et la fumée épaisse de la poudre vous couvre ainsi que la plate-forme et les figures noires des matelots qui s'y meuvent. A propos de notre coup, vous entendez les diverses réflexions des matelots. Vous verrez leur animation et la manifestation d'un sentiment que peut-être vous ne vous attendiez pas à rencontrer — un sentiment de colère, de vengeance envers l'ennemi, sentiment caché dans l'âme de chacun. Et vous entendez ces exclamations joyeuses : « C'est tombé juste dans l'embrasure ! On dirait que deux sont tués ! Voilà, on les porte ! » « Ah ! il va se fâcher. Tout de suite il lancera par ici », dira quelqu'un, et, en effet, peu après, vous remarquerez devant vous la foudre, la fumée. La sentinelle qui est sur le parapet, criera : « Ca... non ! » Et après, le boulet sifflera devant vous, tombera sur la terre et projettera autour de lui une pluie de pierres. Le commandant de la batterie se fâche pour cet obus, il donne l'ordre de charger la deuxième, la troisième pièce. L'ennemi commence à répondre et vous éprouvez des sensations curieuses, vous allez entendre et voir des choses intéressantes. La sentinelle criera de nouveau : « Ca... non ! » et vous entendrez de nouveau le même bruit, le même coup, la même pluie de pierres, — ou il criera : « Mor... tier ! » et ce sera un sifflement régulier, assez agréable, auquel il est difficile d'associer une pensée d'hor-

reur. Vous entendrez ce sifflement s'approcher de vous en s'accélégrant, ensuite vous verrez une sphère noire, un trou dans le sol et l'éclat bruyant de la bombe, après quoi les morceaux se dispersent dans l'espace, dans l'air sifflent les pierres et vous êtes couvert de boue. Ce son vous fera éprouver un sentiment étrange de plaisir et en même temps de peur. Au moment où, comme vous le savez, l'obus vole vers vous, il vous viendra certainement en tête que cet obus vous tuera, mais l'amour-propre vous soutient et personne ne remarque l'angoisse qui vous serre le cœur. Mais quand l'obus est passé sans vous toucher, vous revivez, et un sentiment bon, inexprimable, agréable, mais momentané, vous saisit, de sorte que vous trouvez un charme particulier au danger, à ce jeu à la vie à la mort. Vous désirez que l'obus ou la bombe éclatent de plus en plus près de vous. Mais voilà que la sentinelle crie encore une fois de sa voix gutturale, forte : « Mor... tier ! » Encore un sifflement, le coup et l'éclat de la bombe. Mais en même temps que ce son un gémissement humain vous frappe. Au même moment que le brancard vous vous approchez du blessé qui, plein de sang et de boue, a un air étrange non humain. Le matelot a une partie de la poitrine arrachée.

• Au premier moment, sur le visage couvert de boue, on ne voit que l'horreur et l'expression feinte,

prématurée de la souffrance propre à un homme mis en tel état. Quand on lui apporte le brancard et qu'il se met sur le côté non blessé, vous remarquez que cette expression fait place à une sorte d'enthousiasme et à une pensée noble, inexprimée : les yeux brillent avec plus d'éclat, les dents se serrent, la tête, avec effort, se redresse plus haut, et, pendant qu'on le soulève, il arrête le brancard, et, à grand peine, dit à ses camarades d'une voix tremblante : « Frères, pardonnez ! » Il veut dire encore quelque chose et évidemment quelque chose de touchant, mais il répète de nouveau : « Frères, pardonnez ! » A ce moment, un camarade met sur sa tête qu'il tend, son bonnet, et, avec calme et indifférence, en agitant les mains, retourne à son canon. « C'est comme ça, chaque jour, sept ou huit hommes », dit tout en bâillant et en roulant une cigarette de papier jaune l'officier de marine, en réponse à l'expression d'horreur qui s'exprime sur votre visage.

.

Vous avez vu ainsi les défenseurs de Sébastopol sur la place même de la défense, et vous retournez jusqu'au théâtre détruit sans faire attention aux obus et aux balles qui continuent à siffler par toute la route. Vous marchez l'esprit tranquille, l'âme élevée. La principale conviction consolante que vous ayez acquise, c'est qu'il est impossible d'ébranler n'importe où la force du peuple russe,

et vous le voyez non dans cette quantité de parapets, de tranchées, de mines, de canons entassés les uns sur les autres et à quoi vous n'avez rien compris, mais vous l'avez vu dans les yeux, dans les paroles, dans les attitudes, dans ce qu'on appelle l'âme des défenseurs de Sébastopol. Ce qu'ils font, ils le font si simplement, avec tant de naturel et sans efforts que vous demeurez convaincu qu'ils peuvent faire cent fois plus, qu'ils peuvent faire tout. Vous comprenez que le sentiment qui les fait agir n'est pas le sentiment mesquin de l'ambition, de l'oubli, que vous avez éprouvé vous-même, mais quelque autre sentiment, plus puissant, qui les transforme en hommes vivant tranquillement sous les obus avec cent chances de mort au lieu d'une à laquelle sont soumis tous les humains et qui vivent dans ces conditions et encore avec le travail incessant, les veilles et la boue. Les hommes ne pourraient accepter ces conditions terribles pour une décoration, un titre, par la menace : il doit y avoir une autre cause, noble, puissante. Et cette cause, c'est le sentiment rarement manifesté, caché dans le fond de l'âme de chaque Russe : c'est l'amour de la patrie. Les récits sur les premiers jours du siège de Sébastopol, quand il n'y avait ni fortifications, ni armées, ni possibilité physique de garder la ville, et que, cependant, on ne doutait nullement qu'elle ne se rendrait pas à l'ennemi ; quand ce héros digne de la Grèce.

antique, Kornilov, disait en parcourant les troupes : « Mourons, enfants, mais ne rendons pas Sébastopol », et que nos Russes, incapables de pose, répondaient : « Mourons, hurra ! » seulement maintenant, les récits sur ce temps cessaient d'être pour vous une belle tradition historique, mais devenaient la réalité, le fait. Vous comprendrez clairement, vous vous imaginerez ces hommes que vous avez vus tout à l'heure, ces héros qui, dans ces temps pénibles ne sont pas tombés mais se sont élevé l'âme, et, avec joie, se préparent à la mort, non pour la ville, mais pour la patrie. Cette épopée de Sébastopol, cette épopée dont le héros fut le peuple russe, laissera en Russie de grandes et durables traces.

Le soir descend déjà. Le soleil, avant de se coucher, se montre derrière des nuages gris qui couvrent le ciel et, tout d'un coup, éclaire d'une lueur rouge les nuages bleus, la mer verte, couverte de navires et de canots balancés par les vagues larges, régulières, les blanches maisons de la ville et la foule qui circule dans les rues. Sur l'eau se dispersent les sons d'une vieille valse quelconque que joue sur le boulevard la musique militaire et les sons des coups des bastions qui leur répondent étrangement.

Sébastopol, 25 avril 1855.

SÉBASTOPOL EN MAI 1855

I

Six mois sont déjà écoulés depuis que le premier obus des bastions de Sébastopol siffla et laboura la terre dans les travaux ennemis. Depuis lors, des milliers d'obus, de bombes et de balles ont volé sans cesse des bastions aux tranchées, des tranchées aux bastions et l'ange de la mort n'a pas cessé de planer sur eux.

Des milliers d'amours-propres humains ont été froissés, des milliers ont été satisfaits, se sont enorgueillis, des milliers se sont apaisés dans les bras de la mort. Combien de cercueils roses et de draps de toile ! Et toujours éclatent les mêmes sons des bastions. Avec le même tremblement involontaire et la même crainte, les Français regardent toujours, de leur campement, pendant une claire

soirée, la terre jaunâtre creusée des bastions de Sébastopol, les figures noires de nos matelots, qui s'y meuvent, et comptent les créneaux où menaçants sont posés les canons d'airain. Toujours de la même façon, le sous-officier observe dans la lunette, du haut du télégraphe, les figures bigarrées des Français, leurs batteries, leurs tentes, les colonnes qui se meuvent sur la verte colline et les petites fumées qui jaillissent dans les tranchées, et toujours avec la même ardeur, des divers côtés du monde, les foules diverses des hommes tendent avec des désirs encore plus divers, vers cet endroit fatal. Et la question, que les diplomates n'ont pas encore résolue, n'est pas encore tranchée par la poudre et le sang.

Sur le boulevard de la ville assiégée, Sébastopol, près du pavillon, jouait la musique du régiment, et une foule endimanchée de militaires et de femmes, allait et venait par les allées. Le soleil clair du printemps qui s'était montré le matin sur les travaux anglais se déplaçait sur les bastions, ensuite sur la ville, sur la caserne de Nicolas et également brillant et joyeux pour tous, descendait maintenant au loin sur la mer bleue qui se mouvait régulièrement et brillait en lames d'argent.

Un officier d'infanterie, de haute taille, un peu voûté, en se gantant de gants pas tout à fait blancs, mais propres, sortit de la porte d'une des petites maisons de matelots bâties du côté gauche de la rue de la Mer. En regardant pensivement sous ses pas, il montait vers le boulevard. Le visage sans beauté de l'officier n'avait pas une expression très intelligente, mais on y voyait la bonhomie, le bon

sens, l'honnêteté et le goût du comme il faut. Il était mal fait, pas très dégagé, et ses mouvements semblaient gênés. Il avait une casquette peu portée, une capote légère d'une étrange couleur violette où, sur le côté, se voyait une chaîne de montre en or, des pantalons à sous-pieds et des souliers vernis propres et brillants. On eût pu le prendre pour un Allemand si les traits de son visage n'eussent assuré de son origine vraiment russe, ou pour un aide de camp ou un fourrier mais, dans ce cas, il aurait eu des éperons; pour un officier qui, pendant la campagne, a permuté de la cavalerie ou peut-être même de la garde. C'était, en effet, un officier de cavalerie ayant permuté, et qui, en ce moment, en allant au boulevard, pensait à la lettre qu'il venait de recevoir de son ancien camarade maintenant en retraite, propriétaire dans le gouvernement de T... et de son épouse aux yeux bleus, sa grande amie, Nathalie. Il se rappelait un des passages de la lettre de son ami :

« Quand on apporte *l'Invalide*, Poupka (l'officier retraité appelait ainsi sa femme) se jette en toute hâte dans l'antichambre, attrape le journal et court dans le *berceau* de notre *salon* (où tu te rappelles, nous avons passé avec toi de si bonnes soirées d'hiver, quand ton régiment était dans notre ville), et elle lit *vos* actes héroïques avec une chaleur que tu ne saurais t'imaginer. Elle parle souvent de toi : « Mikhaïlov, -- dit-elle, -- en voilà un *cœur*

d'homme, je suis prête à l'embrasser quand je le verrai. *Il se bat sur les bastions*, il aura certainement la croix de Saint-Georges et on parlera de lui dans les journaux... » etc., etc. Si bien que je commence à être tout à fait jaloux de toi ».

Ailleurs il écrivait : « Les journaux nous arrivent affreusement tard ; il s'y trouve sans doute beaucoup de récits, mais on ne peut donner foi à tous. Par exemple, les *demoiselles à la musique* que tu connais, m'ont raconté hier que Napoléon est déjà pris par nos Cosaques et envoyé à Pétersbourg. Mais tu penses comme j'y crois ! Quelqu'un qui arrive de Pétersbourg (c'est un attaché du ministre, un homme très charmant, et maintenant qu'il n'y a personne dans la ville, c'est pour nous *une ressource* que tu ne peux t'imaginer) raconte comme certain, que les nôtres ont occupé Eupatoria, *de sorte que les Français n'ont plus de communication avec Balaclava*, et que dans cette affaire, quinze mille Français et deux cents des nôtres ont été tués. Ma femme a été tellement enthousiasmée par cette nouvelle, qu'elle *abamboché* toute la nuit ; elle dit qu'elle a le pressentiment que tu étais à cette affaire et t'y es distingué ».

Malgré les paroles et les expressions que j'ai soulignées exprès et tout le ton de la lettre, le capitaine en second Mikhaïlov se rappelait avec un plaisir imprégné de tristesse son ami pâle de

province, les soirées passées avec lui dans le berceau, à parler *sentiment*. Il se rappelait son bon camarade le uhlan, son mécontentement lorsqu'il perdait aux cartes, quand dans son cabinet ils jouaient à un kopek. et comment sa femme se moquait de lui. Il se rappelait l'amitié de ces personnes pour lui (il y avait, lui semblait-il, quelque chose de plus du côté de son ami pâle) ; toutes ces personnes revenaient à son imagination dans une lumière douce, agréable, rose.

En souriant à ce souvenir, il touchait de la main la poche où était cette lettre si *délicieuse* pour lui.

Des souvenirs, involontairement, le capitaine en second Mikhaïlov passe aux rêves et aux espérances. Quels seront l'étonnement et la joie de Nathalie, pense-t-il, en suivant une rue étroite, quand tout à coup elle lira dans l'*Invalide* comment j'ai monté le premier et reçu la croix de Saint Georges ? Je dois recevoir le titre de capitaine pour l'ancien rapport. Ensuite, il est très possible que la même année je sois lieutenant-colonel parce que beaucoup ont été tués, et que probablement beaucoup d'autres le seront encore dans cette campagne. Après, viendra une autre affaire, je serai connu et l'on me confiera un régiment... Colonel, décoration de Sainte-Anne... Colonel... Et il était déjà général daignant faire visite à Nathalie, veuve de son camarade, — dans ses rêves,

celui-ci mourait vers ce temps, — quand les sons de la musique du boulevard arrivèrent plus distincts à son oreille, la foule se montra à ses yeux et il se trouva sur le boulevard, simple capitaine en second d'infanterie.

III

D'abord, il s'approcha du pavillon où étaient les musiciens auxquels les autres soldats du même régiment, au lieu de pupitres, tenaient ouverte la musique, et autour d'eux, plutôt regardant qu'écoutant, les soldats de l'administration, les sous-officiers, les bonnes avec des enfants faisaient cercle. Autour du kiosque, stationnaient, marchaient ou étaient assis, pour la plupart des marins, des aides de camp, des officiers gantés de blanc. Sur la grande allée du boulevard, circulaient des officiers de tous grades, des femmes de tous genres, rarement en chapeaux, la plupart en fichus (et il y en avait aussi sans fichus et sans chapeaux), mais, chose remarquable, aucune n'était vieille, toutes étaient jeunes. En bas, dans les allées ombreuses et parfumées des acacias blancs, des groupes isolés étaient assis ou marchaient.

Personne n'était particulièrement heureux de rencontrer sur le boulevard le capitaine en second Mikhaïlov, sauf peut-être les capitaines de son régiment Objogov et Souslikov qui lui serrèrent chaleureusement la main; le premier avait des pantalons de poil de chameau, il était sans gants, en capote usée, son visage était si rouge et si en sueur et l'autre était si fort et si sans-gêne qu'on avait honte de marcher à côté d'eux, surtout devant les officiers en gants blancs (parmi lesquels un aide de camp, que le capitaine en second Mikhaïlov salua ainsi qu'un autre officier d'état-major qu'il pouvait saluer, car il l'avait rencontré deux fois chez un ami commun). En outre, qu'y avait-il d'agréable pour lui à se promener avec messieurs Objogov et Souslikov qu'il rencontrait six fois par jour, chaque fois leur serrant la main. Ce n'était donc pas eux qui l'attiraient à *la musique*. Il voulait s'approcher de l'aide de camp qu'il avait salué et causer à ces messieurs, non pour que les capitaines Objogov, Souslikov, le lieutenant Pachtetzki et les autres vissent qu'il causait avec eux, mais tout simplement parce que c'étaient des hommes agréables qui de plus savaient toutes les nouvelles et pouvaient les raconter.

Mais pourquoi donc le capitaine en second Mikhaïlov a-t-il peur et ne se décide-t-il pas à s'approcher d'eux? « Et si tout d'un coup, ils ne me saluaient pas? » pense-t-il, « ou s'ils saluent froide-

ment et continuent à parler entre eux comme si je n'existais pas, où tout simplement s'ils s'éloignent de moi et si je reste seul parmi les *aristocrates*». Le mot aristocrate (au sens du groupe supérieur, de l'élite dans n'importe quelle classe), depuis quelque temps, a reçu chez nous, en Russie, où, semble-t-il, il ne devrait pas exister, une grande popularité, et a pénétré dans toutes les provinces et dans toutes les classes de la société où s'est développée la vanité (et où ce misérable sentiment ne se niche-t-il pas) : parmi les marchands, les fonctionnaires, les fourriers, les officiers, à Saratov, à Mamadikhï, à Vinnitza, partout où il y a des hommes. Et comme dans la ville assiégée, Sébastopol, il y avait beaucoup d'hommes, alors il y avait aussi beaucoup de vanité, c'est-à-dire des *aristocrates*, bien que la mort planât constamment sur la tête de chaque *aristocrate* ou *non aristocrate*.

Pour le capitaine Objogov, le capitaine en second Mikhaïlov est un *aristocrate* ; pour le capitaine en second Mikhaïlov, l'aide de camp Kalouguine est un *aristocrate* parce qu'il est aide de camp et tutoie un autre aide de camp. Pour l'aide de camp Kalouguine, le comte Nordov est un *aristocrate*, parce qu'il est aide de camp de l'Empereur.

Vanité, vanité, partout la vanité, même à la porte du tombeau et parmi les hommes prêts à mourir pour une idée élevée. Vanité ! C'est probablement le trait caractéristique et la maladie

particulière à notre siècle. Pourquoi, chez les hommes d'autrefois n'a-t-on pas entendu parler de cette passion, comme de la vérole ou du choléra ? Pourquoi, en notre siècle, n'y a-t-il que trois genres d'hommes : les uns qui acceptent la vanité comme un fait nécessaire, existant, par suite juste, et s'y soumettent librement ; les autres qui l'acceptent comme une condition malheureuse mais indestructible, et les troisièmes qui inconsciemment, servilement, agissent sous son influence ?

Pourquoi les Homère et les Schakespeare parlent-ils de l'amour, de la gloire, des souffrances, et pourquoi la littérature de notre siècle n'est-elle que l'histoire sans fin des snobs et des vaniteux ?

Le capitaine en second passa deux fois indécis devant le groupe de ces *aristocrates*. La troisième fois, il fit un effort sur soi et s'approcha d'eux. Ce groupe se composait de quatre officiers : l'aide de camp Kalouguine, connaissance de Mikhaïlov, l'aide de camp, prince Galtzine, un peu *aristocrate* pour Kalouguine lui-même ; le colonel Neferdov, un des dénommés *cent vingt-deux*, hommes du monde (entrés au service pour cette campagne après avoir pris leur retraite), et le capitaine Praskoukhine, aussi un de ces cent vingt-deux.

Par bonheur pour Mikhaïlov, Kalouguine était

très bien disposé. (Le général lui avait parlé tout à l'heure confidentiellement et le prince Galtzine, qui arrivait de Saint-Pétersbourg, s'était arrêté chez lui.) Il ne trouva pas humiliant de tendre la main au capitaine en second Mikhaïlov, ce que pourtant ne se décidait pas à faire Praskoukhine qui se rencontrait souvent au bastion avec Mikhaïlov, plusieurs fois avait bu son vin et son eau-de-vie, et même était resté son débiteur de douze roubles et demi, après une partie de préférence. Comme il ne connaissait pas encore très bien le prince Galtzine, il ne voulait pas montrer devant lui ses relations avec un simple capitaine en second. Il le salua à peine.

— Quoi, capitaine ? Quand serons-nous de nouveau au bastion ? — demanda Kalouguine. Rappelez-vous comme nous nous sommes rencontrés à la redoute de Schwartz ; c'était une rude affaire, hein ?

— Oui, ça chauffait — dit Mikhaïlov en se rappelant comment cette nuit-là, en passant la tranchée pour aller au bastion, il avait rencontré Kalouguine qui marchait bravement en faisant sonner son sabre.

— Régulièrement, je devais y aller demain, mais comme nous avons un officier malade, continua Mikhaïlov, alors..

Il voulait raconter que ce n'était pas son tour, mais que le commandement de la huitième com-

pagnie étant indisposé, comme il ne restait dans la compagnie qu'un sous-lieutenant, il avait cru de son devoir de se proposer à la place du lieutenant Nepchissetzkï, et c'est pourquoi il allait aujourd'hui au bastion. Kalouguine ne l'écouta pas jusqu'au bout.

— Et moi je sens qu'un de ces jours il se passera quelque chose — dit-il au prince Galtzine.

— Et peut-être arrivera-t-il quelque chose aujourd'hui même? — prononça timidement Mikhaïlov en regardant tantôt Kalouguine, tantôt Galtzine.

Personne ne lui répondit. Le prince Galtzine se contenta de froncer les sourcils, jetant un regard pardessus sa casquette, et après un silence dit :

— Une jolie fille, celle qui a le mouchoir rouge. Vous ne la connaissez pas, capitaine?

— Elle habite près de chez moi, c'est la fille d'un matelot — répondit le capitaine en second.

— Allons. Examinons-la un peu.

Et le prince Galtzine prit sous le bras, d'un côté Kalouguine et de l'autre le capitaine en second, sûr d'avance qu'il ne pourrait faire un plus grand plaisir à ce dernier, ce qui du reste était vrai.

Le capitaine en second était superstitieux et considérait comme un grand péché de s'occuper des femmes avant d'aller au feu, mais dans ce cas, il fit le viveur, ce à quoi, visiblement, ne croyaient ni le prince Galtzine ni Kalouguine et qui étonna

fort la fille au mouchoir rouge, qui plus d'une fois, avait vu rougir le capitaine quand elle passait devant sa fenêtre. Praskoukhine marchait derrière et sans cesse poussait de la main le prince Galtzine, en faisant, en français, diverses observations. Mais comme on ne pouvait pas passer quatre de front dans les allées, il était forcé de marcher seul et seulement au second tour il prit sous le bras un officier de marine très connu, *Serviaghuine*, qui s'approchait et lui adressait la parole, désirant visiblement s'adjoindre au groupe des *aristocrates*. Le brave très réputé mit joyeusement sa main musclée, loyale, dans celle de Praskoukhine, bien connu de tous, même de *Serviaghuine*, pour un homme *peu estimable*. Quand Praskoukhine, en expliquant au prince Galtzine sa connaissance avec ce marin, lui chuchota que c'était un brave très connu, le prince Galtzine qui était la veille au quatrième bastion et qui, ayant vu éclater une bombe à vingt pas de lui, se considérait comme non moins brave que ce monsieur, convaincu en outre que beaucoup de réputations s'acquièrent tout à fait sans mérite, ne fit aucune attention à *Serviaghuine*.

Il était si agréable au capitaine en second *Mikhaïlov* de se promener dans cette société qu'il oubliait tout à fait la *charmante* lettre de T... et les pensées sombres qui l'obsédaient à cause du prochain départ au bastion. Il resta avec eux jusqu'au moment où ils se mirent à parler exclusivement

entre eux, évitant de le regarder et lui laissant comprendre par là qu'il pouvait s'en aller, puis enfin, s'éloignèrent tout à fait de lui. Mais cependant le capitaine en second était content, et en croisant le junker, baron Pest, — qui était surtout fier et orgueilleux depuis la nuit de la veille que pour la première fois il passait au blindage du cinquième bastion, grâce à quoi il se prenait pour un héros, — il ne fut nullement blessé de l'expression hautaine avec laquelle le junker se dressa et souleva sa casquette en passant devant lui.

IV

Mais dès que le capitaine eut franchi le seuil de son logement, des idées tout autres lui vinrent en tête. Il aperçut sa petite chambrette au sol de terre raboteux, aux fenêtres en pente, collées de papier, son vieux lit, un tapis cloué au-dessus où était représentée une amazone et étaient accrochés deux pistolets de Toula, le lit, sale, avec une couverture de coton, d'un junker qui vivait avec lui. Il vit son ordonnance Nikita, qui les cheveux ébouriffés, gras, se leva du sol en se frottant. Il aperçut sa vieille capote, ses souliers, et le petit paquet où l'on voyait un morceau de fromage et le goulot d'une bouteille d'eau-de-vie, préparés pour emporter au bastion, et tout à coup il se rappela qu'il devait aller aux logements pour toute la nuit avec la compagnie.

« Je serai certainement tué aujourd'hui, » pensait le capitaine en second. « Je le sens ; d'autant

plus que ce n'était pas mon tour et que je me suis proposé moi-même. C'est toujours comme ça, on tue celui qui se propose. Et de quoi est-il malade ce maudit Neptchissetzki ? Il est très possible qu'il ne soit pas du tout malade, et voilà, à cause de lui, on tuera un homme. On tuera assurément. Cependant, si l'on ne me tue pas, alors on me proposera pour l'avancement. J'ai remarqué que ça plaisait beaucoup au colonel quand j'ai dit :

« Si le lieutenant Neptchissetzki est malade, permettez-moi d'y aller. » Si je ne suis pas promu au grade de major, j'aurai certainement la croix de Saint Vladimir. Ce sera, du reste, la treizième fois que j'irai au bastion. Oh ! treize ! c'est un mauvais nombre. On me tuera, sûrement ! Je suis sûr d'être tué. Il fallait pourtant que quelqu'un y allât, on ne peut envoyer la compagnie avec un lieutenant. Et s'il arrive quelque chose ? C'est donc l'honneur du régiment, l'honneur de l'armée qui est en jeu. *Mon devoir* était d'y aller. Oui, c'était mon devoir sacré. Et quand même j'ai un pressentiment. »

Le capitaine en second oubliait qu'un pressentiment semblable, plus ou moins fort, ne lui venait pas à l'esprit pour la première fois, et il ne savait pas que quiconque va à une affaire éprouve à un degré plus ou moins grand, un pareil pressentiment. Tranquillisé par l'idée du devoir qui, chez le capitaine en second, était particulièrement déve-

loppée et très forte, il s'assit devant la table et se mit à écrire une lettre d'adieu à son père. Dix minutes après, ayant terminé sa lettre, il se leva de la table avec des yeux mouillés de larmes, et en répétant mentalement toutes les prières qu'il savait, il commença à s'habiller. Le brosseur, un peu ivre et grossier, lui passait paresseusement un veston neuf. (Le vieux, que le capitaine en second mettait d'ordinaire quand il allait au bastion, n'était pas réparé.)

— Pourquoi mon veston n'est-il pas réparé? Tu ne sais que dormir! — fit méchamment Mikhaïlov.

— Quoi, dormir! — murmura Nikita, — toute la journée on court comme un chien, on s'esquinte, et encore, ici, on ne peut pas même dormir.

— Je vois que tu es encore ivre.

— Pourquoi me faire des reproches? Ce n'est pas de votre argent que je m'enivre.

— Tais-toi, imbécile! — cria, prêt à le frapper, le capitaine en second, déjà agacé à l'avance, et maintenant, perdant tout à fait patience, et attristé de la grossièreté de Nikita qu'il aimait, gâtait même, et qu'il avait à son service depuis déjà douze ans.

— Imbécile? Imbécile? — répéta le valet. — Pourquoi m'appellez-vous imbécile? Quel temps! Et maintenant c'est mal d'injurier.

Mikhaïlov se rappela où il devait aller et eut honte.

— Tu ferais perdre patience à un saint, Nikita, — dit-il d'une voix douce. — Cette lettre est pour mon père, laisse-la comme ça sur la table, et n'y touche pas, ajouta-t-il en rougissant.

— J'obéis, — fit Nikita, ému sous l'influence du vin, bu comme il le disait *de son argent*; avec une envie de pleurer évidente, il battait des paupières.

Quand, sur le perron, le capitaine en second lui dit: « Adieu, Nikita, » Nikita, tout à coup, éclata en sanglots et se jeta sur la main de son maître, qu'il baisa. « Adieu, seigneur », fit-il en sanglotant. La vieille femme du matelot qui était sur le perron, en vraie femme, ne pouvait se retenir de prendre part à cette scène sentimentale. Elle se mit à essuyer ses yeux avec sa manche sale, et à dire quelque chose en ce genre: on aime les maîtres et voilà comme on souffre pour eux, et qu'elle était une pauvre femme restée veuve, et pour la centième fois racontait ses malheurs à Nikita, ivre. Elle disait comment son mari avait été tué au premier bombardement, sa maisonnette toute détruite (celle qu'elle habitait ne lui appartenait pas), etc. Après le départ de son maître, Nikita alluma sa pipe, demanda à la fillette de la propriétaire d'aller chercher de l'eau-de-vie et cessa vite de pleurer et, au contraire, se disputa avec la vieille au sujet d'un petit seau qu'il l'accusait d'avoir cassé.

« Peut-être ne serai-je que blessé », raisonnait

le capitaine en second, en s'approchant avec sa compagnie, déjà dans la soirée, du bastion. « Mais où? Comment? Ici ou là », se demandait-il songeur, en montrant le ventre et la poitrine. « Si c'était là (il pensait à la cuisse) et s'il faisait le tour. Mais un éclat ici... tout sera fini! » Par les tranchées, le capitaine atteignit heureusement les logements, et déjà dans l'obscurité la plus complète, aidé d'un officier de sapeur, il mit ses hommes au travail et s'assit lui-même dans un petit creux, sous le parapet. Le bombardement était faible, la poudre s'allumait rarement et chez nous et chez *lui*, et les tubes allumés de la bombe faisaient un arc de feu sur le ciel sombre, étoilé. Mais toutes les bombes tombaient loin derrière et à droite des logements, où, dans un petit creux était assis le capitaine en second. Il but de l'eau-de-vie, mangea du fromage, alluma une cigarette et, priant Dieu, il voulut dormir un peu.

Le prince Galtzine, le lieutenant-colonel Neferdov et Praskoukhine, que personne n'invitait, à qui personne ne parlait, mais qui ne se séparait pas d'eux, tous en quittant les boulevards, partirent prendre le thé chez Kalouguine.

— Eh bien ! Tu n'as pas fini avec Vaska Mendel, — dit Kalouguine en ôtant son manteau et en s'asseyant sur un fauteuil moelleux, confortable, qui était près de la fenêtre, et en déboutonnant le col de sa chemise blanche, empesée, en toile de Hollande. — Comment donc s'est-il marié ?

— Oh ! c'est une histoire, mon cher ! JE VOUS DIS, IL Y AVAIT UN TEMPS, ON NE PARLAIT QUE DE ÇA A PÉTERSBOURG, — dit en riant le prince Galtzine. Il s'éloigna du piano près duquel il était assis, et vint s'asseoir à la fenêtre près de Kalouguine. — C'est une drôle d'histoire. Je connais tous les détails...

Et gaiement, avec esprit, il se mit à raconter une histoire amoureuse que nous omettrons parce

qu'elle ne présente pour nous aucun intérêt.

Chose remarquable, non seulement le prince Galtzine, mais tous ces messieurs installés l'un sur la fenêtre, l'autre les jambes repliées, le troisième au piano, semblaient tout autres que sur le boulevard. Ils n'avaient plus cette morgue ridicule, cet orgueil qu'ils montraient devant les officiers d'infanterie. Ici, ils étaient parmi les leurs, et surtout Kalouguine et le prince Galtzine étaient des garçons très gentils, très gais et très bons. La conversation roulait sur les camarades et les connaissances de Saint-Petersbourg.

— Eh bien ! Que fait Maslovskï ?

— Lequel ? Le uhlan ou celui de la garde à cheval ?

— Je les connais tous deux : je me rappelle celui de la garde quand il était encore tout gamin, il sortait à peine de l'école. Que fait l'ainé, le capitaine de cavalerie ?

— Oh ! il y a déjà longtemps...

— Quoi ? Est-il toujours avec sa tzigane ?

— Non, il l'a quittée... etc., et la causerie continua dans le même genre.

Après, le prince Galtzine s'assit au piano, et chanta fort bien une chanson tzigane. Praskoukhine, sans que personne le lui eût demandé, entonna aussi, si bien qu'on lui proposa de continuer, ce dont il était très content.

Le garçon apporta du thé, de la crème et des gâteaux sur un plateau d'argent.

— Donne au prince, dit Kalouguine.

— C'est étrange de penser, — dit Galtzine en prenant le verre et s'éloignant vers la fenêtre, — que nous sommes ici dans une ville assiégée : le piano, le thé à la crème et un appartement tel, que vraiment j'en voudrais avoir un semblable à Pétersbourg.

— Mais si nous n'avions pas cela, — dit le vieux lieutenant-colonel, toujours mécontent de tout, — ce serait tout simplement insupportable, cette attente perpétuelle de quelque chose, voir comment chaque jour on tue, on tue, et jamais la fin. Si avec cela il fallait vivre dans la boue, si l'on n'avait pas de commodités...

— Et comment font nos officiers d'infanterie, qui vivent sur les bastions avec les soldats, dans le blindage, et mangent la soupe des soldats ? Comment font-ils ? — dit Kalouguine.

— Comment font-ils ? Il est vrai que pendant dix jours ils n'ont pas changé de linge, mais ce sont des héros, des hommes admirables.

A ce moment, un officier d'infanterie entra dans la chambre :

— Moi... j'ai reçu l'ordre... pourrais-je voir le général... Son Excellence, de la part du général N... ? — demanda-t-il, confus.

Kalouguine se leva ; mais, sans répondre au salut de l'officier, avec une politesse blessante et un sourire officiel, très tendu, il demanda à l'officier de vouloir bien attendre, et, sans le prier de s'as-

soir, sans faire attention à lui, il se tourna vers Galtzine et parla en français, si bien que le pauvre officier, debout au milieu de la chambre, ne savait absolument que faire de sa personne.

— C'est pour une affaire très urgente, — dit l'officier, après un court silence.

— Ah! alors s'il vous plaît! — dit Kalouguine en prenant son manteau et l'accompagnant jusqu'à la porte.

— EH BIEN! MESSIEURS, JE CROIS QUE ÇA CHAUFFERA CETTE NUIT, — dit Kalouguine, en revenant de chez le général,

— Ah! Quoi? Une sortie? — demandèrent-ils à la fois.

— Je ne sais pas. Vous verrez vous-mêmes, — répondit Kalouguine avec un sourire mystérieux.

— Mon commandant est au bastion, alors je dois y aller aussi, — dit Praskoukhine, en prenant son sabre.

Mais personne ne lui répondit. Il devait savoir lui-même s'il devait y aller ou non.

Praskoukhine et Neferdov sortirent pour se rendre à leur poste. « Adieu, messieurs! Au revoir, messieurs! Nous nous reverrons encore cette nuit! » cria Kalouguine, debout à la fenêtre, tandis que Praskoukhine et Neferdov, penchés sur les arçons de leurs selles de Cosaques, s'éloignaient au grand trot.

Le piétinement des chevaux des Cosaques se perdit bientôt dans les rues sombres.

— NON, DITES-MOI ; EST-CE QU'IL Y AURA VÉRITABLEMENT QUELQUE CHOSE CETTE NUIT ? — dit Galtzine, en s'allongeant à la fenêtre, près de Kalouguine, et en regardant les bombes qui se soulevaient au-dessus des bastions.

— A toi, je puis le raconter. Vois-tu... tu as été au bastion ? (Galtzine fit un signe affirmatif, bien qu'il ne fût allé qu'une fois au quatrième bastion). Eh bien, en face de notre lunette, il y avait une tranchée. — Et Kalouguine qui n'était pas un spécialiste, bien qu'il crût ses explications militaires tout à fait précises, commença à s'embrouiller un peu, et en écorchant les termes de fortifications, raconta la situation des travaux des nôtres et de ceux de l'ennemi et le plan de la bataille projetée.

— Cependant on commence à tirer bien près des logements. Oh ! oh ! Cette bombe est à nous ou à *lui* ? Ah ! elle a éclaté, — disaient-ils, assis à la fenêtre en regardant les lignes fulminantes des bombes qui se croisaient en l'air, la foudre des coups qui éclairait pour un moment le ciel bleu foncé, la fumée blanche de la poudre, et en écoutant attentivement les sons de la canonnade qui augmentait de plus en plus.

— QUEL CHARMANT COUP D'ŒIL ! Ah ! — dit Kalouguine en attirant l'attention de son hôte sur ce spectacle vraiment beau. — Sais-tu, par-

fois on ne distingue pas la bombe de l'étoile.

— Oui, tout à l'heure je croyais voir une étoile, et elle s'est abaissée... Voilà, elle vient d'éclater. Et cette grande étoile, comment l'appelle-t-on? Elle est comme une bombe.

— Tu sais, je suis si habitué à ces bombes que je suis persuadé qu'en Russie, pendant une nuit d'étoiles, je croirai toujours que ce sont des bombes. On s'y habitue.

— Cependant, ne me faudrait-il pas aller à cet assaut? — dit le prince Galtzine après un moment de silence.

— Quelle idée, mon cher, n'y pense pas. Je ne te laisserai pas, — répondit Kalouguine — Tu auras encore le temps, mon cher!

— Alors sérieusement, tu penses qu'il ne faut pas y aller, hein?

A ce moment, dans la direction où regardaient ces messieurs, derrière le grondement de l'artillerie, on entendit un bruit effrayant de fusils et des milliers de petis feux, en éclatant sans cesse, brillèrent sur toute la ligne.

— Voilà où commence la véritable affaire! dit Kalouguine.

— Je ne puis entendre avec indifférence le son des fusils. Il prend l'âme. Voilà! Hourra! — fit-il en entendant les cris lointains prolongés des centaines de voix: « A-a-a » qui du bastion arrivaient jusqu'à lui.

— De qui ce hurra? Le leur ou le nôtre?

— Je ne sais pas, mais déjà c'est la bataille à armes blanches, parce que la fusillade s'es' calmée.

A ce moment, près du perron, sous la fenêtre, s'approcha un officier suivi d'un Cosaque. Il descendit de cheval.

— D'où?

— Du bastion. Il nous faut le général.

— Allons. Eh bien ! Quoi?

— On a attaqué les logements... On les a occupés... Les Français ont envoyé de grandes réserves... On attaqué les nôtres... Il n'y avait que deux bataillons — prononçait, essoufflé, le même officier qui était venu le soir, — il respirait avec peine mais très librement se dirigeait vers la porte.

— Eh bien? On s'est retiré? — demanda Galtzine.

— Non, répondit brusquement l'officier. Un bataillon a réussi à venir et on les a repoussés. Mais le colonel est tué ainsi que beaucoup d'officiers. On nous a donné l'ordre de demander des renforts...

En disant cela, il passait avec Kalouguine chez le général où nous ne le suivrons pas.

Cinq minutes après, Kalouguine était déjà monté sur un cheval de Cosaque (et de nouveau, avec cette allure soi-disant Cosaque, en quoi, comme je l'ai remarqué, tous les aides de camp voient quelque chose de particulièrement séduisant) au galop il

partit au bastion pour y transmettre quelques ordres et attendre des nouvelles sur les résultats définitifs de l'affaire. Et le prince Galtzine, sous l'influence de cette vive émotion que produisent d'ordinaire sur le spectateur qui n'y prend pas une part directe, les indices proches d'une affaire, sortit dans la rue et, sans aucun but, se mit à marcher de long en large.

VI

Des soldats portaient des blessés sur des brancards et en soutenaient d'autres sous les bras. La rue était tout à fait sombre. Seules, rarement, par-ci, par-là, étaient éclairées les fenêtres de l'hôpital ou celles des officiers qui veillaient tard. Des bastions éclatait le même bruit de canons et de fusils, les mêmes feux s'enflammaient sur le ciel noir. On entendait rarement le galop du cheval d'un ordonnance, le gémissement d'un blessé, les pas et la conversation des brancardiers, les exclamations des femmes affolées et des habitants qui, sur leurs portes, regardaient la canonnade.

Parmi ces derniers étaient notre connaissance Nikita et la vieille femme du matelot, avec qui il s'était déjà réconcilié, et sa fille de dix ans. « Oh ! Seigneur ! Oh ! sainte vierge Marie ! » murmurait en soupirant la vieille, en regardant les bombes qui, comme des balles de feu, sautaient perpétuel-

lement d'un côté et de l'autre. « Quel malheur ! Quel malheur ! Oh ! oh ! oh ! Il n'y avait rien de pareil au premier bombardement. Ah ! la maudite, où a-t-elle éclaté ! Juste au-dessus de notre maison, dans le village ! »

— Non, c'est plus loin, chez la tante Arinka. Ça tombe toujours dans son jardin, dit la fillette.

— Où est maintenant mon maître ? — fit Nikita d'une voix chantante et encore un peu ivre — Ah ! comme j'aime mon maître. Je ne sais pas moi-même, mais je l'aime tant, que si, Dieu m'en préserve ! on le tuait, croyez-moi, petite tante, je ne sais pas ce que je me ferais, je vous le jure ! C'est un si bon maître ! Est-ce qu'on peut le comparer avec ceux qui là-bas jouent aux cartes ! Ceux-là, peuh ! voilà tout, — conclut Nikita en montrant la fenêtre éclairée de la chambre du maître où en l'absence du capitaine en second, le junker Jvadcheski, pour fêter sa décoration, avait invité les lieutenants Ougrovitch et Neptchissetzkï qui avait une fluxion.

— Oh ! les petites étoiles ! les petites étoiles ! Elles roulent ! — dit, en rompant le silence qui avait suivi les paroles de Nikita, la petite fillette qui regardait le ciel. — Voilà ! voilà ! encore une de tombée ! Pourquoi cela ? Ah ! maman !

— On détruira tout à fait notre petite maison, fit la vieille en soupirant et sans répondre à la question de la fillette.

SÉBASTOPOL

— Maman, quand nous sommes allés là-bas avec le petit oncle, — continua d'une voix chantante la fillette, — alors, nous avons remarqué un gros obus dans la chambre, près de l'armoire. Il a probablement percé le toit pour entrer dans la chambre... Il est si gros qu'on ne peut pas le soulever.

— Celles qui avaient des maris et de l'argent sont parties, — dit la vieille, — et ici c'était la dernière petite maison et on l'a écrasée. Voilà, voilà! Comme il tire, le brigand! Oh! Seigneur! Seigneur!

— Aussitôt que nous sommes sortis, une *bombe* a passé; quand elle a éclaté, elle a soulevé de la terre et un petit morceau a failli nous tuer, moi et l'oncle.

VII

Galtzine rencontrait de plus en plus de blessés sur les brancards ou à pied, soutenus par d'autres, et parlant entre eux à voix haute.

— Quand ils sont tombés sur nous, mes frères, — dit d'une voix de basse un soldat de haute taille qui portait deux fusils derrière l'épaule, — quand ils sont tombés sur nous et ont crié : « Allah ! Allah ! (1) ils grimpaient comme ça les uns sur les autres. On tue les uns et les autres grimpent derrière ; on ne pouvait rien faire. On n'en voyait pas la fin...

Mais en cet endroit du récit, Galtzine l'arrêta.

— Tu viens du bastion ?

— Parfaitement, Votre Seigneurie.

— Eh bien ! Qu'y avait-il là-bas ? Raconte.

(1) Nos soldats, pendant la guerre contre les Turcs, s'étaient si habitués au cri des ennemis, qu'ils racontaient que les Français criaient aussi : « Allah ! » — *Note de l'Auteur.*

— Ce qu'il y avait ? Leur *force*, Votre Seigneurie s'est approchée, a grimpé sur les remparts, et c'est fini. Ils ont tout écrasé, Votre Seigneurie.

— Comment, ils ont écrasé ? Mais vous les avez repoussés ?

— Comment ?... repoussés, quand toute *sa force* s'approchait. Il a écrasé tous les nôtres et on ne porte pas secours.

Le soldat se trompait puisque nous occupions la tranchée. Mais c'est une bizarrerie que chacun peut remarquer : le soldat blessé considère toujours l'affaire comme perdue et horriblement sanglante.

— Mais comment ! On a dit qu'on l'avait repoussé — dit avec dépit Galtzine. — Peut-être les a-t-on repoussés après ton départ. Y a-t-il longtemps que tu es là ?

— J'arrive tout à l'heure, Votre Seigneurie, — répondit le soldat. — C'est peu probable. La tranchée a dû rester à lui... Il a tout à fait pris le dessus.

— Eh ! Comment n'avez-vous pas honte d'avoir rendu la tranchée ? C'est terrible ! — dit Galtzine, attristé de cette indifférence.

— Que faire contre la *force* ? — murmura le soldat.

— Eh ! Votre Seigneurie ! — prononça alors un soldat étendu sur le brancard. — Comment ne pas se rendre quand il a écrasé presque tout ! Si nous avions eu la *force*, jamais de la vie nous ne nous serions rendus. Mais comme ça, que faire ?

— J'en ai tué un et tout d'un coup, quand on m'a frappé.... Oh! oh! oh! Plus doucement, frère, plus doucement. Marche donc plus doucement! Oh! oh! oh! — gémissait le blessé.

— En effet, il me semble que beaucoup trop de soldats s'en vont, — dit Galtzine en arrêtant de nouveau le même soldat de haute taille porteur de deux fusils. — Pourquoi t'éloignes-tu? Eh! toi, arrête!

Le soldat s'arrêta et de la main gauche leva son bonnet.

— Où vas-tu et pourquoi? — lui cria-t-il sévèrement. — Là...

Mais à ce moment, en s'approchant tout près du soldat, il remarqua que sa main droite était enveloppée dans sa manche et ensanglantée jusqu'au coude.

— Je suis blessé, Votre Seigneurie.

— Blessé? Par quoi?

— Ici, probablement d'une balle, — dit le soldat en montrant son bras. — Et là, je ne peux pas même savoir, quelque chose m'a frappé dans la tête.

Il s'inclina et montra ses cheveux ensanglantés collés sur la nuque.

— A qui est l'autre fusil?

— C'est un fusil français, Votre Seigneurie. C'est moi qui l'ai pris. Je ne serais pas parti s'il n'avait pas fallu conduire ce soldat, autrement il tomberait, — ajouta-t-il en désignant le soldat qui

marchait un peu en avant, appuyé sur le fusil et qui trainait et s'appuyait avec difficulté sur la jambe gauche.

Galtzine éprouva tout à coup une terrible honte pour son soupçon injuste. Il se sentit rougir, il se détourna et déjà n'interrogeait plus les blessés, ne les observait plus et se dirigeait vers l'ambulance.

S'étant frayé avec peine un passage sur le perron, parmi les blessés qui marchaient à pied et les brancards qui entraient avec des blessés ou sortaient avec des morts, Galtzine entra dans la première salle; il regarda, et aussitôt, involontairement, se détourna et s'enfuit dans la rue : c'était trop horrible.

VIII

La haute et large salle sombre, éclairée seulement de quatre ou cinq bougies avec lesquelles les médecins s'approchaient des blessés pour les examiner, était littéralement bondée. Les porteurs amenaient sans cesse des blessés, les plaçaient l'un près de l'autre sur le sol et la place était déjà si étroite que les malheureux se poussaient et se noyaient dans le sang l'un de l'autre, et les brancardiers allaient en chercher encore d'autres. Les mares de sang qu'on apercevait sur les places vides, la respiration fiévreuse de quelques centaines d'hommes, la transpiration des brancardiers, formaient une atmosphère particulière, lourde, pénible, nauséabonde où, de divers côtés de la salle, brillaient faiblement les bougies. Le bruit des gémissements, des soupirs, des râles, interrompu parfois d'un cri aigu, emplissait la salle. Les infirmières au visage tranquille, avec l'expression, non de cette

compassion vague, féminine, pleurnicheuse, mais de compassion pratique, active, passaient parmi les capotes et les chemises ensanglantés, enjambaient par ci, par là, les blessés portant des remèdes, de l'eau, des bandelettes, de la charpie. Les docteurs, les manches retroussées, à genoux devant les blessés, près de qui les infirmiers tenaient les bougies, inspectaient, palpaient, sondaient les blessures, malgré les gémissements terribles et les supplications des malheureux. Au moment où dans la salle entrait Galtzine, un des docteurs assis près de la porte, devant la table, inscrivait déjà le n° 532.

— Ivan Bogaïev, soldat de la 3^e compagnie du régiment S^{***}, FRACTURA FEMURIS COMPLICATA, — cria un autre du bout de la salle, en tâtant la jambe écrasée. — Retournez-le.

— Oh ! oh ! mes pères ! Vous êtes nos pères ! criait le soldat en suppliant qu'on ne le touchât pas.

— PERFORATIO CAPITIS.

— Sémion Neferdov, lieutenant-colonel du régiment N^{***} d'infanterie. Souffrez un peu, colonel, autrement c'est impossible, je vous laisserai, — dit le troisième, en tâtant avec un crochet quelconque dans la tête du malheureux lieutenant-colonel.

— Ah ! Il ne faut pas ! Au nom de Dieu, plus vite, plus vite ! Ah ! ah ! ah !

— PERFORATIO PECTORIS... Sébastien Séréda, soldat de quel régiment ? Mais ne l'inscrivez pas : MORI-

TUR. Emportez-le, — dit le docteur en s'éloignant du soldat, qui, les yeux renversés, râlait déjà.

Près de quarante brancardiers, attendant pour porter les soldats pansés à l'hôpital et les morts à la chapelle, étaient debout près de la porte et en silence, de temps à autre soupirant péniblement, regardaient ce tableau.

IX

Sur la route allant au bastion, Kalouguine rencontra beaucoup de blessés. Mais sachant par expérience combien ce spectacle est mauvais sur l'esprit des hommes, non seulement il ne s'arrêtait pas pour les interroger, mais au contraire il tâchait de ne faire aucune attention à eux. Près de la colline il rencontra un officier d'ordonnance qui, au grand galop, descendait du bastion.

— Zobkine! Zobkine! Attendez un moment!

— Eh bien! Quoi?

— D'où venez-vous?

— Des logements.

— Et comment là-bas? Ça chauffe?

— Ah! c'est terrible!

Et l'officier d'ordonnance galopa plus loin.

La fusillade semblait faible, mais la canonnade reprenait avec une nouvelle force.

« Ah! comme c'est mal! » pensa Kalouguine en

éprouvant un sentiment désagréable. Et à lui aussi le pressentiment venait en tête, c'est-à-dire la pensée très ordinaire, la pensée de la mort. Mais Kalouguine avait de l'amour-propre et des nerfs d'acier. En un mot c'était ce qu'on appelle un brave. Il ne s'abandonna pas au premier mouvement, mais s'encouragea en se rappelant un aide de camp de Napoléon qui, pour transmettre des ordres en toute hâte, s'était approché de Napoléon, la tête ensanglantée. — VOUS ÊTES BLESSÉ ? lui demandait Napoléon. — JE VOUS DEMANDE PARDON, SIRE, JE SUIS MORT ! — Et à ces mots, l'aide de camp tombait de cheval : il était mort.

Il trouvait cela très beau, et même il s'imaginait un peu qu'il était cet aide de camp. Il fouetta son cheval et prit un air encore plus brave *de Cosaque*. Il se retourna vers le Cosaque qui, debout sur les étriers, galopait derrière lui, et il arriva plein de courage à l'endroit où il lui fallait descendre de cheval. Là, il trouva quatre soldats qui, assis sur des pierres, fumaient la pipe.

— Que faites-vous ici ? — leur cria-t-il.

— Nous avons amené un blessé, Votre Seigneurie, et nous nous sommes assis un peu pour nous reposer, — répondit l'un d'eux en cachant sa pipe derrière son dos et ôtant son bonnet.

— C'est ça, vous vous reposez ! Marchez à vos postes !

Avec eux, par les tranchées, il gravit la colline,

en rencontrant à chaque pas des blessés. Arrivé en haut de la montagne, il tourna à gauche, et faisant quelques pas se trouva tout à fait seul. Très près de lui un éclat bourdonna et frappa la tranchée.

Une autre bombe se souleva devant lui et semblait tomber droit sur lui. Soudain, il était saisi d'une peur terrible. En courant il fit cinq pas et tomba à terre. Quand la bombe eût éclaté et très loin de lui, il eut un grand dépit contre lui-même; il se leva et regarda s'il n'y avait pas là quelqu'un qui l'eût vu tomber. Mais il n'y avait personne.

Une fois que la peur a pénétré dans l'âme, elle ne cède pas vite la place à un autre sentiment. Lui qui se vantait toujours qu'il ne s'inclinerait jamais, à pas rapides et presque en grimpant, marchait dans la tranchée. « Ah! c'est mal! — pensa-t-il en glissant. — Je serai sûrement tué ». Sentant qu'il respirait difficilement et que la sueur couvrait tout son corps, il s'étonnait lui-même, mais déjà n'essayait plus de se vaincre.

Tout à coup, devant lui, des pas se firent entendre. Il se dressa rapidement, releva la tête et faisant sonner bravement son sabre, il marcha déjà moins vite que tout à l'heure. Il ne se reconnaissait pas. Quand il croisa un officier de sapeurs et un matelot, le premier lui cria : « A terre! » en montrant le point lumineux de la bombe qui s'approchait de plus en plus vite en

brillant de plus en plus. Elle tomba près de la tranchée. Il ne pencha qu'un peu la tête, involontairement, sous l'influence du cri effrayé et alla plus loin.

— « En voilà un brave ! » dit le matelot, qui d'un œil tranquille regardait tomber la bombe, et qui, jugeant d'un regard expert que ces morceaux ne pouvaient atteindre la tranchée, ne prenait même pas la peine de s'incliner.

Kalouguine n'avait plus que quelques pas à faire pour traverser un petit plateau accédant au blindage du commandant du bastion, quand tout à coup, il se sentit obscurci par cette peur stupide. Son cœur battait plus fort, le sang bourdonnait dans sa tête et il dut faire un effort sur soi-même pour parvenir jusqu'au blindage.

— Pourquoi êtes vous si essoufflé ? — lui demanda le général quand il lui eut transmis les ordres.

— J'ai marché très vite, Votre Excellence.

— Ne voulez-vous pas un verre de vin ?

Kalouguine but un verre de vin et alluma une cigarette. L'affaire était déjà terminée, seule une forte canonnade continuait de chaque côté. Dans le blindage étaient assis le général N..., le commandant du bastion, et encore six officiers parmi lesquels Praskoukhine. On causait des divers détails de l'affaire. Assis dans cette chambre confortable, tapissée de papier bleu, avec un divan, un

lit, une table où se trouvaient des papiers, une pendule et des icônes devant lesquelles brûlait une veilleuse; en regardant ces indices d'un home, et les grosses poutres du plafond, en écoutant les coups, qui du blindage, semblaient très faibles. Kalouguine ne pouvait absolument comprendre, comment, par deux fois, il s'était laissé aller à une faiblesse impardonnable. Il était fâché contre lui-même et désirait se trouver au danger pour s'éprouver de nouveau.

— Ah! je suis heureux de vous trouver ici, capitaine! — dit-il en s'adressant à un officier de marine en uniforme d'état-major, avec de grandes moustaches et la croix de Saint-Georges, et qui entrant à ce moment au blindage, demandait au général de lui donner des hommes pour réparer à sa batterie deux embrasures ensablées.

— Le général m'a ordonné de savoir, — continua Kalouguine quand le commandant de batterie eut cessé de parler au général, — si vos canons peuvent tirer à mitraille sur les tranchées?

— Une seule pièce le peut, — répondit brusquement le capitaine.

— Quand même, allons voir.

Le capitaine fronça les sourcils et grommela :

— J'ai passé là-bas toute la nuit. Je venais pour me reposer un peu. Ne pouvez-vous pas y aller seul? Là-bas, mon aide, le lieutenant Kartz vous montrera tout.

Depuis déjà six mois, le capitaine commandait cette batterie, l'une des plus dangereuses, et même, quand il n'y avait pas de blindage, depuis le commencement du siège, sans sortir, il vivait au bastion, et avait, parmi les marins, une réputation de bravoure. C'est pourquoi Kalouguine était surtout frappé et étonné de son refus. « Ce que c'est que la réputation », — pensa-t-il.

— Eh bien alors, j'irai seul, si vous le permettez? — dit-il au capitaine d'un ton un peu moqueur. Mais celui-ci cependant ne fit aucune attention à ces paroles.

Kalouguine ne comprit pas que lui, à divers moments, avait passé en tout cinquante heures aux bastions, tandis que le capitaine y vivait depuis six mois. En outre, Kalouguine était excité par la vanité, par le désir de briller, par l'espoir de la récompense et de la réputation, par le charme du risque, tandis que le capitaine avait déjà traversé tout cela : au commencement, il avait des ambitions, faisait le brave, se risquait, espérait obtenir des récompenses, la réputation et même en avait eu, mais maintenant, tous ces excitants avaient perdu pour lui de leur force, et il envisageait les choses tout autrement. Il faisait exactement son devoir; mais se rendant très bien compte du peu de chances qu'il avait de conserver sa vie pendant un séjour de six mois au bastion, il ne risquait déjà plus ces chances sans stricte nécessité, de sorte

que le jeune lieutenant entré à la batterie une semaine avant et qui la montrait maintenant à Kalouguine, semblait dix fois plus brave que le capitaine. Lui et Kalouguine en se vantant l'un devant l'autre s'avançaient dans les embrasures, grimpaient sur les banquettes.

Après avoir inspecté la batterie, en retournant au blindage, Kalouguine, dans l'obscurité, rencontra le général qui avec ses ordonnances, se dirigeait vers le point d'observation.

— Capitaine Praskoukhine, — dit le général, — allez, je vous prie, au logement de droite et dites au deuxième bataillon du régiment M..., qui s'y trouve et travaille là bas, qu'il quitte son travail, sorte sans bruit et aille rejoindre son régiment qui se tient sous la montagne, dans la réserve... Vous comprenez? Conduisez-le vous-même vers le régiment.

— J'obéis.

Et Praskoukhine courut en toute hâte vers le logement.

La canonnade devenait de plus en plus rare.

— C'est le 2^e bataillon du régiment M... ? — demanda Praskoukhine en accourant au logement et trouvant les soldats qui portaient des sacs de terre.

— Parfaitement.

— Où est le commandant ?

Mikhaïlov supposant qu'on demandait le capitaine de la compagnie, sortit de son petit réduit, et prenant Praskoukhine pour un chef, avec le salut militaire s'approcha de lui.

— Le général vous ordonne... et au plus vite... et surtout en silence... de retour. . non, pas de retour, mais à la réserve, — dit Praskoukhine en jetant un regard oblique dans la direction des feux ennemis.

Après avoir reconnu Praskoukhine, Mikhaïlov laissa tomber sa main et comprenant de quoi il s'agissait, il transmit l'ordre, et le bataillon s'agita, prit les fusils, mit les capotes et se mit en marche.

Celui qui ne l'a pas éprouvé ne peut s'imaginer le plaisir que ressent un homme à s'en aller après trois heures de bombardement, d'un endroit aussi dangereux que les logements. Mikhaïlov, qui pendant ces trois heures avait craint plusieurs fois et non sans fondement sa *fin* inévitable, s'était habitué à l'idée qu'il serait certainement tué et que déjà il n'était plus de ce monde. Cependant, malgré cela, il lui fallut faire un effort pour empêcher ses jambes de courir, quand, devant la compagnie, à côté de Praskoukhine, il sortit des logements.

— Au revoir, — lui cria le major, commandant de l'autre bataillon qui restait aux logements et avec qui, assis dans de petits creux du parapet, il mangeait du fromage. — Bon voyage!

— Je vous souhaite une heureuse défense! On dirait que c'est calmé, maintenant.

Mais à peine avait-il prononcé ces paroles que l'ennemi, remarquant sans doute un mouvement du côté des logements, commença un tir de plus en plus rapide. Les nôtres lui répondirent, et une canonnade très forte recommença. Les étoiles étaient très hautes mais peu brillantes. La nuit était noire, seuls les feux des coups et l'éclat des bombes illuminaient pour un moment les divers objets. Les soldats se hâtaient silencieux et se dépassaient involontairement l'un l'autre. Dans les éclats perpétuels des coups on n'entendait que le bruit régulier

de leurs pas sur le chemin sec, le cliquetis des baïonnettes, le soupir ou la prière d'un soldat : « Oh Dieu! Dieu! Seigneur! Qu'est-ce? » Parfois c'étaient les gémissements des blessés et les cris : « Brancard! » (Dans la compagnie commandée par Mikhaïlov, pendant cette nuit, rien que du feu d'artillerie, vingt-six soldats étaient tués.)

L'éclair illumina l'horizon sombre, lointain. La sentinelle cria : « Ca-non » et l'obus, sifflant au-dessus de la compagnie, s'enfonça dans la terre en projetant des pierres.

— « Que le diable les emporte! Comme ils marchent doucement! » pensait Praskoukhine, qui se retournait sans cesse et marchait à côté de Mikhaïlov. « Vraiment, je ferais mieux de courir en avant : j'ai transmis l'ordre... Cependant, non. Après on dirait que je suis un poltron! Adviene que pourra, j'irai à côté. »

« Pourquoi marche-t-il à côté de moi? » pensait de son côté Mikhaïlov. « Combien de fois n'ai-je pas remarqué qu'il porte malheur. Voilà! on dirait qu'il vole tout droit ici! »

Après quelques centaines de pas ils rencontrèrent Kalouguine, qui, en laissant bravement trainer son sabre, se dirigeait vers les logements, envoyé par le général pour savoir comment avançaient les travaux. Mais en rencontrant Mikhaïlov, il pensa qu'au lieu de s'aventurer lui-même sous ce terrible feu et d'aller là-bas, ce qui ne lui était pas même

ordonné, il pouvait demander des détails à l'officier qui en venait. En effet, Mikhaïlov donna tous les détails sur les travaux. Kalouguine, après avoir marché un peu avec lui, tourna dans la tranchée qui conduisait au blindage.

— Eh bien ! Quoi de neuf ? — demanda l'officier qui soupa seul dans la chambre.

— Mais rien. Il semble qu'il n'y aura plus rien.

— Comment, plus rien ! Au contraire, le général vient de retourner là-haut. Un autre régiment est arrivé. Mais, voilà... vous entendez de nouveau la fusillade. N'allez pas là-bas ; pourquoi ? — ajouta l'officier en remarquant le mouvement que fit Kalouguine.

« A vrai dire je devrais être là-bas, pensa Kalouguine ; mais pour aujourd'hui, j'ai déjà couru pas mal de dangers : une fusillade terrible ! »

— En effet ce sera mieux, je les attendrai ici, — fit-il.

Vingt minutes après le général revenait avec ses officiers d'ordonnance. Parmi ceux-ci était le junker baron Pest, mais Praskoukhine n'y était pas. Les logements étaient repris et occupés par nous.

Après avoir reçu des renseignements détaillés sur l'affaire, Kalouguine et Pest sortirent du blindage.

XI

— Vous avez du sang sur votre capote, vous êtes-vous battu à l'arme blanche? — lui demanda Kalouguine.

— Oh! c'est terrible! Vous ne pouvez vous imaginer ..

Et Pest se mit à raconter, comment il conduisait sa compagnie, comment avait été tué le commandant, comment il avait tué un Français, et comment, sans lui, tout eût été perdu.

Les grandes lignes de ce récit : la mort du commandant de la compagnie et le Français tué par Pest, étaient exactes, mais dans les détails le jun-ker inventait et se glorifiait.

Il se vantait involontairement parce que, pendant tout le combat, il s'était trouvé comme dans un brouillard et dans l'inconscience, à un tel point que tout ce qui s'était passé lui semblait être arrivé quelque part, il y avait longtemps, et à un

autre. Il était donc très naturel qu'il tâchât d'exposer les détails sous un jour avantageux pour lui. Mais voici réellement comment les choses s'étaient passées.

Le bataillon auquel le junker était attaché pour prendre part à la sortie, pendant deux heures s'était trouvé sous le feu, près d'un mur. Après, le commandant du bataillon, qui se trouvait en avant, dit quelque chose, les commandants des compagnies se remuèrent, le bataillon s'ébranla, sortit du parapet, puis ayant fait cent pas, s'arrêta, s'allongea en colonnes, par compagnie. On ordonna à Pest de se tenir sur le flanc droit de la deuxième compagnie.

Ne se rendant littéralement aucun compte ni de l'endroit où il était ni pourquoi il y était, le junker prit sa place, et en retenant involontairement son souffle, tandis qu'un frisson glacé lui parcourait le dos, inconscient il regarda en avant, dans le lointain sombre, en attendant quelque chose de terrible. Cependant il avait moins de peur, parce qu'il n'y avait pas de fusillade, que d'étonnement étrange à penser qu'il se trouvait en dehors de la forteresse, dans un champ. De nouveau, le commandant de bataillon qui était en avant prononça quelque chose; de nouveau les officiers se mirent à chuchoter en transmettant des ordres, et soudain le mur noir de la première compagnie s'abaissa. On donnait l'ordre de se

coucher. La deuxième compagnie se coucha aussi et Pest, ce faisant, se blessa la main sur une épine.

Seul le commandant de la deuxième compagnie ne s'étendait pas. Sa petite figure avec le sabre tendu qu'il agitait sans cesser de parler, se remuait devant la compagnie.

— Enfants! Attention! Soyez braves avec moi! Ne tirez pas de fusils, mais abordons ces canailles avec les baïonnettes! Quand je crierai hurra! Qu'on me suive et que personne ne recule... Principalement que tous soient serrés, unis. Nous nous montrerons, mais ne tomberons pas dans la boue. Hein! Enfants! Pour le tzar notre père!

— Quel est le nom de notre commandant de compagnie? — demanda Pest au junker qui était couché près de lui. — Comme il est brave!

— Oui. A la bataille, il est toujours ainsi — répondit le junker. — Son nom est Lisinkovsky.

A ce moment, devant la compagnie, une flamme brillait soudain et un bruit éclatait, assourdissant toute la compagnie. Haut dans l'air tournoyaient des pierres et des éclats (au moins cinquante secondes après, une pierre tomba du haut et écrasa la jambe d'un soldat.) C'était une bombe venant du point d'élévation; et ce fait qu'elle était tombée dans la compagnie prouvait que les Français avaient remarqué la colonne.

— Ah! Ils lancent des bombes! Que seulement

nous puissions venir chez eux, alors, maudit! tu essaieras la baïonnette russe! — prononça si haut le commandant de la compagnie que le commandant du bataillon dut lui faire dire de se taire et de faire moins de bruit.

Après cela la première compagnie se leva, puis la deuxième. On donna l'ordre de descendre les armes, et le bataillon marcha en avant. Pest avait si peur qu'il ne se souvenait pas du tout combien de temps on avait marché, où on allait et ce qu'on avait fait. Il marchait comme un homme ivre. Mais soudain de tous côtés brillèrent des milliers de feux. Quelque chose sifflait, craquait. Il cria et s'enfuit au hasard parce que tous criaient et s'enfuyaient. Ensuite il buta contre quelque chose et tomba. C'était le commandant de la compagnie. (Il marchait en avant et avait été blessé, et, prenant le junker pour un Français, il l'attrapait par la jambe.) Quand le junker dégagea sa jambe et se souleva, derrière lui, dans l'obscurité, surgit un homme qui de nouveau faillit le renverser. Un autre cria : « Perce-le! Qu'est-ce que tu attends ainsi! » Quelqu'un prit le fusil et enfonça la baïonnette dans quelque chose de mou. « Au DIEU! » cria une voix terrible, perçante, et alors seulement Pest comprit qu'il avait tué un Français. Une sueur froide couvrit son corps, il trembla comme saisi de fièvre, et jeta le fusil. Mais ce ne fut que l'affaire d'un moment; aussitôt il lui vint

en tête qu'il était un héros. Il prit le fusil, et avec la foule, en criant hourra ! il courut loin du Français tué. Après vingt pas il arrivait à la tranchée. Là-bas se tenaient les nôtres et les commandants de bataillons.

— Moi, j'ai tué un Français ! — dit-il au commandant de bataillon.

— Bravo, baron !

XII

— Et vous savez, Praskoukhine est tué — dit Pest accompagnant Kalouguine qui s'en retournait chez lui.

— Pas possible !

— C'est sûr, je l'ai vu moi-même.

— Mais adieu. Je suis pressé.

« Je suis très content, » pensa Kalouguine en allant à son logis. « Pour la première fois depuis que je suis au service, j'ai de la chance. Une belle affaire, et je suis sain et sauf. Les promotions seront superbes, j'aurai assurément le sabre d'or. Et après tout, je l'ai mérité. »

Ayant rapporté au général tout ce qu'il fallait, il alla dans sa chambre où l'attendait en lisant un livre trouvé sur la table, le prince Galtzine, de retour depuis longtemps. Avec un grand plaisir, Kalouguine se sentait à la maison hors de danger. Il se mit en chemise de nuit, se coucha, et une

fois au lit raconta à Galtzine les détails de l'affaire et cela d'une façon tout à fait naturelle, mais en s'y prenant ainsi que ces détails prouvaient que lui Kalouguine était un officier très actif et courageux, ce à quoi il semblait inutile de faire allusion, parce que tous le savaient et n'avaient aucun droit, ni motif d'en douter, sauf peut-être le défunt capitaine Praskoukhine, qui, bien que considérant comme un bonheur de se promener bras dessus, bras dessous avec Kalouguine, la veille encore, en secret, avait raconté à un ami que Kalouguine était un très bon garçon mais, qu'entre nous soit dit, il n'aimait pas du tout aller aux bastions.

Dès que Praskhoukhine, marchant à côté de Mikhaïlov, se sépara de Kalouguine et s'approchant d'un endroit moins dangereux, commençait déjà à se sentir renaître, il aperçut une flamme qui brillait clairement derrière lui et il entendit le cri de la sentinelle : « Mor... tier ! » et ces mots d'un des soldats qui marchaient derrière lui : « Il tombera juste au bastion ! »

Mikhaïlov se détourna. Le feu clair de la bombe semblait s'être arrêté à son point culminant, à cette position, où il est impossible de définir sa direction. Mais, ce ne dura qu'un moment, la bombe se rapprochait de plus en plus rapidement, de sorte qu'on voyait déjà les étincelles du tube et qu'on entendait le fatal sifflement, et elle tombait droit au milieu du bataillon.

— A terre! — cria une voix.

Mikhaïlov et Praskoukhine se jetèrent à terre. Praskoukhine fermant les yeux, entendit seulement que la bombe tombait quelque part, très près, sur le sol durci. Il s'écoula une seconde qui parut une heure. La bombe n'éclatait pas. Praskoukhine s'effrayait : peut-être avait-il peur pour rien? Peut-être la bombe était-elle tombée loin et s'était-il trompé en croyant entendre siffler le tube ici-même. Il ouvrit les yeux et vit avec plaisir que Mikhaïlov était couché immobile près de ses pieds. Mais ici-même, ses yeux se rencontrèrent pour un moment avec le tube brillant de la bombe qui tournait autour de lui à la distance d'une *archine*.

La terreur glaciale, qui écarte toute autre pensée et sentiment, la terreur empoigna tout son être. Il cacha son visage dans ses mains.

Une seconde s'écoula encore, une seconde pendant laquelle un monde entier de sentiments, de pensées, d'espoirs, de souvenirs, traversèrent son imagination.

« Qui sera tué, moi ou Mikhaïlov? Ou nous deux? Si moi, où serai-je frappé? A la tête, alors tout est fini; si à la jambe, alors on la coupera et je demanderai qu'on m'opère absolument avec le chloroforme, et je pourrai quand même rester de ce monde. Peut-être Mikhaïlov seul sera-t-il tué. Alors je raconterai comment nous marchions côte à côte, comment il a été tué et moi.

couvert de sang. Non, c'est plus près de moi... moi!...

Ici, il se rappelait qu'il devait douze roubles à Mikhaïlov, il se souvint encore d'une dette à Pétersbourg qu'il devait payer depuis longtemps.

Un motif de chanson tzigane qu'il avait chantée le soir lui venait en tête. La femme qu'il aimait parut à son imagination, coiffée d'un bonnet à rubans lilas. Il se souvint d'un homme qui l'avait offensé cinq ans avant et dont il ne s'était pas encore vengé. Et en même temps, inséparable de toutes ces pensées et de milliers d'autres souvenirs, le sentiment du présent, l'attente de la mort ne le quittait pas d'un moment. « Mais elle n'éclatera peut-être pas, » pensait-il, et terriblement résolu, il voulait ouvrir les yeux. Mais juste à ce moment, à travers ses paupières closes, le feu rouge frappa sa vue. Avec un éclat terrible quelque chose le poussait au milieu de la poitrine. Il courut quelque part, s'empêtra dans son sabre et tomba sur le côté.

« Grâce à Dieu, je ne suis que touché! » fut sa première pensée, et il voulut porter ses mains à sa poitrine, mais ses mains semblaient être attachées, un étau quelconque serrait sa tête. Des soldats passaient devant ses yeux et inconsciemment il comptait : « Un, deux, trois soldats, et un officier » pensait-il. Après, la foudre brilla à ses yeux et il se demanda comment on avait

tiré : avec la mitrailleuse ou le canon ? Probablement du canon. Et voilà, on tire encore, et encore des soldats : cinq, six, sept soldats passent devant lui. Tout à coup, il eut la peur horrible d'être écrasé par eux. Il voulait crier qu'il n'était que touché, mais sa bouche était si sèche que sa langue se collait au palais ; une soif horrible le torturait. Comme si sa poitrine eût été mouillée, il sentait tout autour une sensation d'humidité. Ça lui rappelait l'eau, et même il voulait boire cette humidité : « Il est probable qu'en tombant, je me suis écorché jusqu'au sang, » pensa-t-il ; et il craignait de plus en plus d'être écrasé par les soldats qui couraient devant lui. Il rassembla toutes ses forces. Il voulait crier : « Relevez-moi ! » Mais au lieu de cela, il gémit si horriblement, qu'il fut lui-même effrayé de s'entendre. Après, des feux rouges quelconques sautèrent devant ses yeux, il lui sembla que les soldats le couvraient de pierres. Les feux brillaient de plus en plus rarement, et les pierres qu'on mettait sur lui, l'écrasaient de plus en plus. Il fit un effort pour écarter les pierres, il s'allongea et ne vit déjà plus rien, n'entendit plus, cessa de penser et de sentir. Il avait été tué sur le coup par un éclat reçu en pleine poitrine.

XIII

Mikhaïlov, en apercevant la bombe, s'était jeté à terre, et, comme Praskoukhine, réfléchissait et sentait beaucoup de choses horribles pendant les deux secondes où la bombe gisait, pas encore éclatée. Il priait Dieu mentalement et répétait constamment : « Ta volonté soit faite ! Mais pourquoi suis-je entré au service militaire et encore dans l'infanterie pour participer à la campagne ? N'aurais-je pas mieux fait de rester aux uhłans de T... et d'y passer le temps avec mon amie Nathalie ? Et maintenant, voilà ! » Il commençait à compter 1, 2, 3, 4 en se disant que si la bombe éclatait aux nombres pairs il resterait vivant, mais qu'aux nombres impairs il serait tué. « Tout est fini. Tué ! » pensa-t-il quand la bombe éclata (il ne se souvenait pas si c'était au nombre pair ou impair). Il sentit un coup et un mal affreux dans la tête. « Dieu, pardonne-moi mes péchés »,

prononça-t-il en joignant les mains. Il se souleva et étourdi, retomba sur le ventre.

Sa première sensation, en revenant à lui, fut le sang qui coulait du nez et le mal à la tête qui devenait beaucoup plus faible, « C'est l'âme qui s'en va ! » pensa-t-il. « Comment sera-ce là-bas ? O Seigneur, reçois mon âme en paix. Ce qui m'étonne — se disait-il — c'est au moment de mourir, de distinguer si clairement les pas des soldats et les sons des coups. »

— Apporte le brancard... Eh !... Le capitaine est tué ! — cria au-dessus de sa tête une voix qu'il reconnut involontairement pour celle du tambour Ignatiev.

Quelqu'un le prit par les épaules. Il essaya d'ouvrir les yeux. Il vit au-dessus de sa tête le ciel bleu foncé, des groupes d'étoiles et deux bombes qui volaient au-dessus de lui, en se rejoignant. Il distingua Ignatiev, les soldats avec le brancard et les fusils, le rempart, la tranchée, et soudain il se sentit encore de ce monde.

Une pierre l'avait légèrement blessé à la tête. Son premier mouvement fut presque du regret. Il se préparait si bien et si tranquillement au passage vers *l'au delà* qu'il était désagréablement impressionné par le retour à la réalité : aux bombes, aux tranchées, au sang. La seconde impression fut la joie inconsciente d'être vivant, et la troisième, le désir de quitter au plus vite le bas-

tion. Le tambour banda avec un mouchoir la tête du commandant et, le prenant sous le bras, le conduisit à l'ambulance.

« Où vais-je et pourquoi ? » pensa le capitaine en second quand il se ressaisit un peu. « Mon devoir est de rester avec la compagnie et de ne pas m'en aller avant qu'elle-même ne quitte le feu ! » lui murmurait une voix quelconque.

— C'est inutile, mon cher ! — dit-il en arrachant la main du tambour secourable. — Je n'irai pas à l'ambulance. Je resterai avec la compagnie.

Et il revint sur ses pas.

— Il vaudrait mieux vous faire panser comme il faut, Votre Seigneurie ! — dit Ignatiev. — C'est toujours comme ça, au premier moment on croit que ce n'est rien, mais ça peut empirer. Regardez comme le combat est chaud ici ! Vraiment, Votre Seigneurie !

Mikhaïlov s'arrêta un moment indécis, et il aurait, semblait-il, suivi les conseils d'Ignatiev, s'il ne s'était pas rappelé combien à l'ambulance il y avait d'hommes grièvement blessés. « Les docteurs souriront peut-être de mon écorchure », pensa le capitaine en second, et malgré les arguments du tambour, il revint résolument vers la compagnie.

— Où est l'officier d'ordonnance Praskoukhine qui marchait à côté de moi ? demanda-t-il au sous-lieutenant qui conduisait la compagnie.

— Je ne sais pas... tué il me semble, — répondit négligemment le sous-lieutenant.

— Tué ou blessé, comment vous ne savez pas ? Il était donc avec nous. Pourquoi ne l'avez-vous pas relevé ?

— Comment pouvait-on le prendre quand la bataille était si chaude !

— Ah ! comment donc, Mikhaïl Ivanovitch ! — dit Mikhaïlov irrité. — Comment l'abandonner s'il est vivant ? Même s'il était tué, il fallait relever son cadavre.

— Comment, vivant, quand je vous dis que je me suis approché et l'ai vu de mes propres yeux ! dit le sous-lieutenant. Excusez, on peut à peine emmener les siens, ajouta-t-il. La canaille ! il commence maintenant à lancer des boulets...

Mikhaïlov s'assit et porta ses mains à sa tête qui le faisait horriblement souffrir.

— Non, il faut absolument retourner le prendre. Il est peut-être encore vivant — dit Mikhaïlov. — C'est notre *devoir*, Mikhaïl Ivanovitch !

Mikhaïl Ivanovitch ne répondit pas.

« Voilà, ils ne l'ont pas pris sur le moment et maintenant il faut envoyer des soldats isolés, et comment les envoyer ? Sous ce feu terrible, on peut tuer en vain, comme ça », pensait Mikhaïlov.

— Enfants, il faut retourner et prendre l'officier qui est blessé là-bas, dans le fossé — prononça-t-il d'une voix pas très haute et impérieuse, en sentant combien il serait désagréable aux soldats de remplir cet ordre. En effet, comme il ne s'adressait à

personne en particulier, personne ne sortit pour l'exécuter.

« C'est vrai, peut-être est-il déjà mort et n'est-ce pas la peine d'exposer des hommes à un danger inutile. Moi seul suis coupable de ne pas m'en être occupé. J'irai moi-même pour voir s'il est vivant. C'est mon *devoir*, » se dit Mikhaïlov.

— Mikhaïl Ivanoyitch ! Conduisez la compagnie et je vous rattraperai.

Et en retenant d'une main sa capote sans lâcher de l'autre la petite image de Saint-Mitrofan, en qui il avait une foi particulière, il courut rapidement sur la tranchée.

S'étant convaincu que Praskoukhine était tué, Mikhaïlov, essoufflé et retenant d'une main le bandage qui se détachait de sa tête, dont il commençait à souffrir, revint sur ses pas. Quand Mikhaïlov rejoignit le bataillon, il était déjà au pied de la colline sur la place et presque hors des coups. Je dis presque hors des coups, car parfois des bombes égarées tombaient jusque-là. « Cependant il faudra que j'aie demain me faire inscrire à l'ambulance », pensa le capitaine en second pendant que l'infirmier qui était arrivé lui faisait un pansement.

XIV

Des centaines de cadavres humains, frais, ensanglantés, qui deux heures avant étaient pleins d'espoirs et de désirs divers, grands et petits, les membres raidis, gisaient dans la vallée fleurissante couverte de rosée qui séparait le bastion de la tranchée, et sur le sol uni de la chapelle mortuaire de Sébastopol. Des centaines d'hommes, avec des vociférations ou des prières sur leurs lèvres sèches, rampaient et gémissaient, les uns parmi les cadavres de la vallée fleurissante, les autres sur les brancards, sur les lits de camp et sur le sol ensanglanté de l'ambulance ! Et de même qu'aux jours précédents, l'éclair de chaleur s'enflammait sur la montagne Sapoune, les étoiles scintillaient, le brouillard blanc venant de la mer houleuse, sombre, se dispersait, l'aurore rouge s'empourprait à l'orient, les nuages allongés et roses se dispersaient à l'horizon d'azur clair, et

de même qu'aux jours précédents, en promettant à tout le monde animé, la joie, le bonheur et l'amour, montait, puissant et beau, le flambeau du jour.

XV

Le lendemain soir, la musique du régiment de chasseurs jouait de nouveau sur le boulevard et de nouveau, des officiers, des junkers, des soldats et des jeunes femmes en habits de fête se promenaient autour du kiosque et dans les allées d'acacias blancs, fleuris et parfumés.

Kalouguine, le prince Galtzine et un colonel quelconque marchaient bras dessus, bras dessous et causaient de l'affaire d'hier. Le sujet principal de leur conversation, comme il arrive toujours en pareil cas, n'était pas tant l'affaire elle-même que la participation que s'y attribuent volontiers ceux qui la racontent. Les visages et les voix avaient une expression sérieuse, presque triste, comme si les pertes d'hier touchaient fortement et attristaient chacun. Mais à vrai dire presque aucun d'eux n'avait perdu quelqu'un de très proche. Cette expression de tristesse n'était qu'une expression officielle

qu'ils croyaient de leur devoir de prendre. Au contraire Kalouguine et le colonel, bien qu'ils fussent de braves gens, étaient disposés à voir chaque jour une affaire pareille pour recevoir chaque fois le sabre d'or et le titre de général-major. J'aime entendre traiter de monstre le conquérant qui, par ambition personnelle, perd des milliers d'hommes. Mais interrogez en conscience le sous-lieutenant Petrouchov et le lieutenant Antonov et d'autres, chacun de nous est un petit Napoléon, un petit monstre, et peut évidemment faire une bataille, tuer une centaine d'hommes, rien que pour recevoir une autre étoile ou un tiers d'appointements d'indemnité.

— Non, excusez — disait le colonel. — L'affaire a commencé par le flanc gauche. Mais *j'y étais donc.*

— Peut-être, répondit Kalouguine. — *Moi j'étais davantage au flanc droit. J'y suis allé deux fois. Une fois pour chercher le général et l'autre fois comme ça pour regarder les logements. Voilà où ça chauffait !*

— Oui, assurément, Kalouguine sait — dit le prince Galtzine au colonel. — Tu sais, aujourd'hui B... m'a dit de toi que tu es très brave...

— Mais les pertes, ah ! elles sont terribles ! — dit le colonel. — *Dans mon régiment quatre cents soldats sont tués. C'est étonnant que j'en sois sorti vivant.*

A ce moment à l'autre bout du boulevard et ve-

nant à la rencontre de ces messieurs se montra Mikhaïlov avec la tête bandée.

— Quoi, vous êtes blessé, capitaine? — dit Kalouguine.

— Oui, un peu, une pierre, — répondit Mikhaïlov.

— EST-CE QUE LE PAVILLON EST BAISSÉ DÉJÀ? — demanda le prince Galtzine, en regardant la casquette du capitaine en second et sans s'adresser à personne en particulier.

— NON, PAS ENCORE — répondit Mikhaïlov pour montrer qu'il savait un peu le français.

— Est-ce que l'armistice dure encore? — dit Galtzine en s'adressant à lui en russe et poliment laissant à comprendre par cela — ainsi le comprit le capitaine en second : — il vous sera sans doute difficile de parler le français, alors ne vaut-il pas mieux tout simplement...? Après quoi les aides de camp s'éloignèrent de lui.

Comme la veille, le capitaine en second se sentait tout à fait isolé et après avoir salué divers messieurs, les uns de qui il ne désirait pas se rapprocher, les autres avec lesquels il n'osait le faire, il s'assit près du monument de Kazarskî et fuma une cigarette.

Le baron Pest vint aussi sur le boulevard. Il racontait qu'il était à l'armistice et avait causé à des officiers français, et qu'un officier français lui avait dit : S'IL N'AVAIT PAS FAIT CLAIR ENCORE PEN-

DANT UNE DEMI-HEURE, LES EMBUSCADES AURAIENT ÉTÉ REPRISES, et qu'il avait répondu : MONSIEUR ! JE NE DIS PAS NON, POUR NE PAS VOUS DONNER UN DÉMENTI. Et comme il a bien dit cela ! etc.

En réalité, bien qu'il eût été présent à l'armistice, il ne parvint pas à dire rien de particulier, bien qu'il voulut beaucoup causer aux Français. (C'est donc bien gai de parler avec des Français.) Le junker, baron Pest, marchait longtemps dans la ligne et demandait tout le temps aux Français qui étaient près de lui : DE QUEL RÉGIMENT ÊTES-VOUS ? On lui répondait et rien de plus. Quand il s'avancait trop derrière la ligne, alors la sentinelle française, qui ne s'imaginait pas que ces soldats comprenaient le français, l'injurait à la troisième personne : IL VIENT REGARDER NOS TRAVAUX, CE SACRÉ... disait-il, grâce à quoi ne trouvant plus d'amusement à l'armistice, le junker baron Pest revenait à la maison, et, déjà en route, inventait les phrases françaises qu'il débitait maintenant !

Sur le boulevard se trouvait le capitaine Zobov qui causait très haut, le capitaine Objogov, tout déchiré et le capitaine d'artillerie qui ne cherchait personne, le junker heureux en amour, et toutes les mêmes personnes que la veille, avec leurs mêmes mobiles éternels. Il ne manquait que Praskoukhine, Neferdov et quelques autres, auxquels ici on pensait à peine, bien que leurs cadavres ne fussent pas encore lavés, arrangés, mis en terre.

XVI

Les drapeaux blancs flottaient sur notre bastion et sur la tranchée française, et dans la vallée fleurie, gisaient en tas, sans chaussures, en capotes grises et bleues, des cadavres mutilés que des hommes portaient et entassaient dans les chariots. L'odeur cadavérique remplissait l'air. De Sébastopol et du camp français une foule de gens venaient regarder ce spectacle et, avec une curiosité avide et bienveillante, se hâtaient les uns vers les autres.

Écoutez ce que disent entre eux ces gens.

Voici un très jeune officier dans un petit cercle de Russes et de Français qui se groupent autour de lui. Il parle mal le français, mais assez pour se faire comprendre. Il examine la giberne d'un soldat de la garde.

— Et ceci, pourquoi cet oiseau lié ?

— PARCE QUE C'EST UNE GIBERNE D'UN RÉGIMENT DE LA GARDE, MONSIEUR, QUI PORTE L'AIGLE IMPÉRIAL.

— Et vous, vous êtes de la garde ?

— PARDON, MONSIEUR, DU 6° DE LIGNE.

— Et ceci, où acheté? demande l'officier en désignant un petit porte-cigarette en bois jaune avec quoi le Français fume la cigarette.

— A BALACLAVA, MONSIEUR ! C'EST TOUT SIMPLE, EN BOIS DE PALME.

— Joli — répond l'officier qui se guide dans la conversation, moins par sa volonté que par son vocabulaire.

— SI VOUS VOULEZ BIEN, GARDEZ CELA COMME SOUVENIR DE CETTE RENCONTRE, VOUS M'OBLIGEREZ.

Et le Français courtois, souffle la cigarette et remet le tuyau à l'officier avec un petit salut. L'officier lui donne le sien et tous les Français et les Russes présents semblent enchantés et sourient.

Voici un brave soldat d'infanterie en chemise rose, la capote rejetée sur l'épaule, il est accompagné par des soldats qui, les mains derrière le dos, avec des visages gais et curieux se tiennent derrière lui. Il s'approche du Français et lui demande du feu pour allumer sa pipe. Le Français allume et donne du feu au Russe.

— *Tabac boune*, — dit le soldat en chemise rose; et les spectateurs sourient.

— OUI, BON TABAC, TABAC TURC — dit le Français — ET CHEZ VOUS AUTRES, TABAC RUSSE? BON?

— *Rausse boune!* — dit le soldat en chemise rose, et les assistants éclatent de rire. — *Français, non boune; bonjour, monsieur!* — fait le soldat en che-

mise rose en rejetant d'un coup toute sa provision de mots français, et en riant il tape le Français sur le ventre. Les Français rient aussi.

— ILS NE SONT PAS JOLIS CES B.. DE RUSSES ! — dit un des zouaves du groupe français.

— DE QUOI DE CE QU'ILS RIENT DONC — dit un brun à l'accent italien en s'approchant des nôtres.

— CAFTAN BOUNE ! — dit le brave soldat en examinant le caftan brodé du zouave. Et de nouveau tout le monde rit.

— NE SORS PAS DE TA LIGNE ! A VOS PLACES, SACRÉ NOM ! — crie le caporal français, et les soldats visiblement mécontents se dispersent.

Voilà que dans le cercle des officiers français brille notre jeune officier de cavalerie. Il s'agit d'un certain COMTE SAZONOFF QUE J'AI BEAUCOUP CONNU, — dit l'officier français à une épaulette — C'EST UN DE CES VRAIS COMTES RUSSES COMME NOUS LES AIMONS.

— IL Y A UN SAZONOFF QUE J'AI CONNU, — dit l'officier de cavalerie, — MAIS IL N'EST PAS COMTE, DU MOINS QUE JE SACHE, UN PETIT BRUN DE VOTRE ÂGE A PEU PRÈS.

— C'EST ÇA, C'EST LUI. OH ! QUE JE VOUDRAIS LE VOIR, CE CHER COMTE. SI VOUS LE VOYEZ, JE VOUS PRIE BIEN DE LUI FAIRE MES COMPLIMENTS, CAPITAINE LATOUR, — répondit-il en saluant.

— N'EST-CE PAS TERRIBLE LA TRISTE BESOGNE QUE NOUS FAISONS ? ÇA CHAUFFAIT CETTE NUIT, N'EST-CE PAS ? — dit, en montrant les cadavres, l'officier de cavalerie qui désirait continuer la conversation.

— OH ! MONSIEUR, C'EST AFFREUX ! MAIS QUELS GAILLARDS VOS SOLDATS, QUELS GAILLARDS ! C'EST UN PLAISIR, QUE DE SE BATTRE AVEC DES GAILLARDS COMME EUX.

— IL FAUT AVOUER QUE LES VÔTRES NE SE MOUCHENT PAS DU PIED NON PLUS, — dit l'officier de cavalerie en saluant et en s'imaginant qu'il était charmant.

Mais assez.

Regardez plutôt ce gamin de dix ans, coiffé d'une vieille casquette, celle de son père sans doute, les pantalons de coton relevés sur ses jambes nues, retenus par une seule bretelle ; dès l'armistice, il est sorti derrière les remparts et se promène dans les terrains creux, examinant avec une curiosité stupide les Français et les cadavres qui gisent sur la terre, et il ramasse des fleurs champêtres, bleues, dont la vallée abonde. Il retourne à la maison avec un gros bouquet et se bouche le nez à cause de l'odeur qu'apporte le vent. Il s'arrête près du tas de cadavres apportés là et longtemps regarde un terrible cadavre sans tête qui git près de lui. Il reste assez longtemps, s'approche plus près et touche du pied le bras étendu, raidi, du cadavre. Le bras s'agite un peu. Il pousse de nouveau plus fort, le bras s'agite de nouveau, revient à sa place. Le gamin pousse un cri, cache son visage dans les fleurs, et, en toute hâte, s'enfuit vers la forteresse.

Oui, les drapeaux blancs flottent sur les tranchées et les bastions, la vallée fleurie est jonchée

de cadavres, le beau soleil se couche dans la mer bleue, et la mer bleue, en s'agitant, brille dans les rayons dorés du soleil. Des milliers d'hommes se pressent, regardent, parlent, se sourient; et ces hommes, des chrétiens qui professent la même grande loi d'amour et de sacrifice, en regardant ce qu'ils ont fait, ne tombent pas à genoux, repentants, devant Celui qui, en leur donnant la vie, a mis dans l'âme de chacun, avec la peur de la mort, l'amour du bien et du beau. Ils ne s'embrassent pas avec des larmes de joie et de bonheur comme des frères! Les drapeaux blancs sont enlevés et de nouveau sifflent les armes de mort et de souffrance, de nouveau coule le sang innocent, et l'on entend les gémissements et les malédictions.

Voilà, j'ai dit ce que je voulais dire cette fois. Mais un doute pénible m'empoigne. Peut-être ne le fallait-il pas. Ce que je dis est peut-être l'une de ces méchantes vérités qui, cachées inconsciemment dans l'âme de chacun, ne doivent pas être exprimées pour ne pas devenir nuisibles, comme la lie qu'il ne faut pas agiter sous peine de gâter le vin.

Où est l'expression du mal qu'il faut éviter? Où est dans cette nouvelle l'expression du beau qu'il faut imiter? Qui est le malfaiteur et qui est le héros? Tous sont bons et tous sont mauvais.

Ni Kalouguine avec son courage brillant — BRAVOURE DE GENTILHOMME — et son ambition, mobile

de tous ses actes, ni Praskoukhine, être nul et inoffensif, bien qu'il tombât au champ de bataille pour la religion, le trône et la patrie, ni Mikhaïlov, avec sa timidité, ni Pest, l'enfant sans convictions ni principes fermes, ne peuvent être pris pour les malfaiteurs ou les héros de ce récit.

Le héros de ma nouvelle, que j'aime de toutes les forces de mon âme, que je tâche de montrer dans toute sa beauté, et qui toujours fut, est et sera beau, c'est la vérité.

SÉBASTOPOL EN AOUT 1855

I

A la fin d'août, par la grande route encaissée de Sébastopol, entre Douvanka (1) et Bakhtchisarai, une charrette d'officier avançait au pas sur la poussière épaisse et brûlante. (Cette charrette particulière qu'on ne rencontre plus nulle part était quelque chose d'intermédiaire entre la britchka d'un marchand juif, une charrette russe et un panier.)

Dans la charrette était accroupi un brosseur en veston de cotonnade, coiffé d'une ancienne casquette d'officier tout à fait déformée. Il tenait les guides. Derrière, sur le sac et sur les paquets, couvert d'une capote de soldat, était assis l'officier d'infanterie en capote d'été. Autant qu'on en pou-

(1) Dernière station avant Sébastopol. (Note de l'auteur.)

un moujik à grande barbe, en bonnet de feutre ; en retenant du coude le manche de son fouet, il attachait une corde. Derrière lui, dans la charrette, tremblaient cinq soldats diversement installés.

L'un avait la main bandée, la capote jetée sur les épaules, sur la chemise. Il était maigre et pâle mais assis bravement au milieu de la charrette, et en apercevant l'officier, il voulut enlever son bonnet. Mais, se rappelant sans doute qu'il était blessé, il fit seulement semblant de vouloir se gratter la tête. L'autre, à côté de lui, était couché sur le fond de la charrette. On ne voyait que ses deux mains qui s'accrochaient au bord du véhicule et ses genoux soulevés qui se balançaient de tous côtés comme une chiffonnette. Le troisième, le visage enflé, la tête entourée d'un bandage, sur lequel était posé son bonnet, était assis de côté, les jambes pendantes vers la route et les mains appuyées sur les genoux, il semblait dormir. L'officier s'adressa précisément à ce dernier.

— Doljnikov ! — cria-t-il.

— Moi ! — répondit le soldat en ouvrant les yeux et en ôtant son bonnet. Sa voix était si basse, et si saccadée qu'on eût dit que vingt soldats criaient ensemble.

— Quand as-tu été blessé, mon cher ?

Les yeux vitreux et gonflés du soldat s'animent. Il avait reconnu son officier.

— Salut Votre Seigneurie ! — prononça-t-il d'une même basse saccadée.

— Où est maintenant le régiment ?

— Nous étions à Sébastopol. On devait s'en aller mercredi, Votre Seigneurie.

— Où ?

— C'est inconnu... Probablement à Severnaïa, Votre Seigneurie ! Maintenant, Votre Seigneurie, — ajouta-t-il d'une voix lente et en mettant son bonnet, — il commençait à tirer sans s'arrêter, surtout avec des bombes. Ils atteignent jusqu'à la baie... et ils tirent tant, que c'est affreux!...

On n'entendait plus ce que disait le soldat, mais à l'expression de son visage et de son attitude, on voyait qu'avec une certaine colère d'homme qui souffre, il disait des choses peu consolantes.

L'officier qui voyageait, le lieutenant Kozeltzov, était un officier hors ligne. Il n'était pas de ceux qui règlent leur vie et leurs actes sur la vie et les actes des autres : il faisait ce qu'il voulait et les autres déjà faisaient de même, convaincus que c'était bien. Sa nature était assez riche en petits talents : il chantait assez bien, jouait de la guitare, était beau parleur, écrivait très facilement, surtout les papiers administratifs à quoi il s'était occupé, étant aide de camp du bataillon. Mais sa nature était surtout remarquable par l'énergie de l'amour-propre qui, bien que fondé surtout parce qu'il se sentait doué, était en soi-même très fort et très re-

marquable. Il avait un de ces amours-propres qui se confondent à un tel point avec la vie, et se développent le plus souvent dans les cercles d'hommes et surtout dans les cercles militaires, qu'il ne voyait pas d'autre alternative : être le premier ou se détruire. L'amour-propre était le mobile même de ses mouvements intérieurs, il aimait à se trouver lui-même le premier parmi les hommes auxquels il se comparait.

— Comment donc ! j'écouterais ce que bavarde *Moscou* ! (1) — murmurait le lieutenant qui sentait un malaise moral, une sorte d'apathie et du vague dans les idées, suscités en lui par la vue de ce convoi de blessés et par les paroles du soldat, dont le bruit du bombardement augmentait l'importance. *Il est drôle ce Moscou !... Va Nikolaïev !... Avance donc... quoi ! Es-tu endormi ?* — ajouta-t-il en grondant un peu son brosseur et en réparant les pans de sa capote.

Les rênes s'agitèrent, Nikolaïev claqua des lèvres et le chariot roula plus rapidement.

— Nous n'arrêterons qu'un moment pour donner à manger au cheval, et immédiatement, aujourd'hui même, plus loin, en route, dit l'officier.

(1) Dans beaucoup de régiments d'infanterie, les officiers, moitié avec injure, moitié avec tendresse appellent le soldat *Moscou* ou, quelquefois, le *Serment*. Note de l'auteur).

Déjà, dans une rue où se voyaient les restes ruinés des murs de pierres, des maisons tatares du village Douvanka, le lieutenant Kozeltzov était arrêté en route par un transport de bombes et de boulets qu'on amenait à Sébastopol. Deux soldats d'infanterie étaient assis au bord de la route dans la poussière, sur les pierres d'un enclos détruit et s'administraient du melon d'eau et du pain.

— Allez-vous loin, pays? — demanda l'un en mangeant du pain, à un soldat qui, un petit sac sur le dos, s'arrêta près d'eux.

— Nous venons de la province pour rejoindre notre compagnie, — répondit le soldat en jetant un coup d'œil du côté du melon d'eau et en arrangeant son sac sur son dos. — Voilà presque trois semaines que nous étions préposés pour garder les foins de la compagnie et maintenant on nous a demandés.

tous. Mais on ne sait pas où se trouve à présent le régiment. On dit que les nôtres sont allés à Korabelnaïa la semaine dernière... Vous n'avez rien entendu dire, camarades ?

— Il est logé dans la ville, dans la ville, — prononça un vieux soldat qui taillait avec son couteau à même le melon, pas encore mûr et blanc.

— Nous en venons depuis midi. Ah ! quelle horreur, mon frère !

— Qu'y a-t-il donc, camarades ?

— Est-ce que tu n'entends pas ? A présent il tire de partout, et il n'y a pas un endroit qui ne soit touché ! Combien en a-t-il tué des nôtres ! C'est effrayant à dire !

Et celui qui parlait fit un geste de découragement et rajusta son bonnet.

Le soldat de passage hochait pensivement la tête, fit claquer sa langue, ensuite tira de ses bottes une pipe, et sans y mettre de nouveau tabac, remuant ce qui y était, il alluma un petit morceau d'amadou à un soldat qui fumait et souleva son bonnet.

— Dieu seul est le maître, camarades ! Adieu, — dit-il, et, secouant son sac sur son dos, il poursuivit sa route.

— Tu ferais mieux d'attendre ! — dit avec conviction celui qui creusait le melon d'eau.

— C'est la même chose ! — murmura le passager en se faufilant parmi les roues des voitures serrées.

III

Le relais était plein de monde quand Kozeltzov y arriva. La première personne qui se tenait sur le perron était un homme maigre, très jeune, le maître de poste, qui continuait à se quereller avec deux officiers qui le suivaient.

— Vous entendez, non seulement trois journées, mais même dix journées ! Même les généraux attendent, mon cher ! — disait le maître du relais avec le désir de piquer le voyageur. — Et moi, je ne m'attellerai pas pour vous.

— Alors il ne faut donner de chevaux à personne, s'il n'y en pas ! Pourquoi en a-t-on donné à un valet quelconque avec des bagages ? — cria l'aîné des officiers, qui tenait un verre de thé à la main, en évitant visiblement le pronom, mais laissant à sentir qu'il donnerait facilement du *toi* au maître de la station.

— Jugez vous-même, monsieur le maître de

poste, — dit avec hésitation un autre officier tout jeune. — Ce n'est pas pour notre plaisir que nous voulons partir. Nous sommes donc nécessaires si l'on nous a demandés ; autrement, je le dirai certainement au général ; autrement, qu'est-ce donc ?... alors vous n'estimez pas le grade d'officier ?

— Vous gâtez toujours les choses, — l'interrompit avec dépit son chef. — Vous gâtez, c'est tout. Il faut savoir lui parler. Voilà, il a perdu tout respect. Des chevaux immédiatement ! dis-je.

— Je serais heureux..., mais où les prendre ?

Le maître de poste se tut un moment, puis tout à coup s'emballant, il se mit à parler en gesticulant.

— Mon petit père, je comprends et je sais tout. Mais que faire ? Voilà... laissez-moi seulement (un espoir éclaira le visage des officiers)... laissez-moi... attendez jusqu'à la fin du mois et je n'y serai plus. J'irai plutôt au mamelon de Malakof que de rester ici, je le jure ! Qu'on fasse tout ce que l'on voudra ! Dans tout le relais, il n'y a pas maintenant une seule charrette solide, et depuis trois jours les chevaux n'ont pas vu une seule botte de foin.

Et le maître disparut dans la porte cochère du relais.

Kozeltzov entra dans la chambre avec les officiers.

— Quoi ! — dit à son cadet, l'aîné des officiers maintenant tout à fait calme, bien qu'une seconde

avant il semblât enragé. — Nous sommes déjà en route depuis trois mois. Attendons encore. Ce n'est pas un malheur. Nous arriverons.

La chambre sale, enfumée, était si pleine d'officiers et de valises que Kozeltzov eut peine à trouver une place sur la fenêtre où il s'assit. En regardant attentivement les visages et écoutant les conversations, il se mit à rouler une cigarette. A droite de la porte, autour d'une table grasse et boiteuse sur laquelle étaient deux samovars en cuivre, des verres et des morceaux de sucre enveloppés de papier, était assis le groupe principal. Un jeune officier imberbe, en uniforme neuf, brodé, versait de l'eau dans une théière. Quatre officiers du même âge se trouvaient en divers coins de la salle. L'un d'eux, une pelisse roulée sous la tête, dormait sur le divan. L'autre se tenait debout près de la table et coupait un morceau de mouton pour un officier sans bras assis près de la table. Deux officiers, l'un en manteau d'aide de camp, l'autre en uniforme d'infanterie très fin, le sac derrière les épaules, étaient assis près du banc ; à la façon dont ils regardaient les autres, et dont l'officier chargé du sac fumait un cigare, on voyait que ce n'étaient pas des officiers d'infanterie des rangs et qu'ils en étaient contents. Ce n'est pas qu'il y eût du mépris dans leurs manières, mais une tranquillité satisfaite, basée d'une part sur l'argent et d'autre part sur des relations très proches avec les généraux C'était la

conscience de la supériorité arrivée jusqu'au désir de la cacher.

Il y avait encore un jeune docteur aux lèvres épaisses, et un artilleur à la physionomie allemande, et tous deux étaient assis presque sur les jambes du jeune officier qui dormait sur le divan. Ils comptaient de l'argent. Quatre brosseurs, les uns somnolents, les autres tirant des valises et des sacs, étaient près de la porte.

Parmi toutes ces personnes, Kozeltzov ne trouva pas une seule connaissance. Mais avec curiosité il se mit à écouter leurs conversations. Les jeunes officiers, qui selon lui, rien qu'à les voir, venaient de terminer leurs études, lui plaisaient et principalement lui rappelaient que son frère, lui aussi du Corps des Cadets, devait arriver d'un jour à l'autre dans un des bataillons de Sébastopol. Quant à l'officier à la sacoche dont il avait vu le visage quelque part, tout en lui, lui semblait répugnant et vulgaire. Avec l'idée « de l'arrêter net s'il osait dire quelque chose » il alla de la fenêtre vers le banc et s'y assit. En général, en honnête et bon officier de front il n'aimait pas les officiers d'état-major, pour lesquels, au premier abord, il reconnut ces deux officiers.

IV

— Cependant, c'est tout à fait dégoûtant, que déjà si près nous ne puissions arriver, — dit l'un des jeunes officiers. — Aujourd'hui même il peut y avoir une affaire et nous n'y serons pas.

A l'acuité de la voix et à la rougeur juvénile du visage de cet officier pendant qu'il parlait, on voyait cette jeune et charmante timidité d'un homme qui craint sans cesse de ne pas dire ce qu'il faut.

L'officier sans bras le regarda avec un sourire.

— Vous aurez le temps encore, croyez-moi, — dit-il.

Le jeune officier regarda avec respect le visage amaigri de son interlocuteur, qui maintenant s'éclairait d'un sourire.

Il se tut et de nouveau s'occupa du thé. En effet, dans le visage de l'officier sans bras, sa pose et surtout les manches vides de son manteau, s'ex-

primait beaucoup de cette indifférence tranquille qui semblait dire, à chaque affaire ou à chaque conversation : « Tout cela est fort bien. Je sais tout cela et pourrais le faire si seulement je voulais ».

— Que décidons-nous donc ? — interrogea de nouveau le jeune officier à son camarade en *arkhalouk* (1) — dormons-nous ici ou allons-nous plus loin avec notre cheval ?

Le camarade refusait de partir.

— Pouvez-vous vous imaginer, capitaine — continua celui qui versait le thé à l'officier sans bras et en soulevant le canif que celui-ci laissait tomber, — on nous a dit que les chevaux sont horriblement chers à Sébastopol, et alors nous avons acheté en commun un cheval à Simferopol.

— Je pense qu'on vous a pris bien cher !

— Vraiment, je ne sais pas, capitaine ; nous avons payé le cheval et la charrette 90 roubles. Est-ce trop cher ? — ajouta-t-il en s'adressant à tous et à Kozeltzov qui le regardait.

— Ce n'est pas cher si le cheval est jeune, — dit Kozeltzov.

— N'est-ce pas ? Et on nous a dit que c'est cher... seulement il est un peu boiteux, mais ça passera. On nous a dit qu'il est très fort.

— De quel corps êtes-vous ? — demanda Kozeltzov qui voulait savoir quelque chose sur son frère.

— Nous sommes maintenant du régiment de la

(1) Pèlerine longue que portent les officiers au Caucase.

noblesse, nous sommes six qui allons à Sébastopol sur notre propre désir — dit le jeune officier bavard. Seulement nous ne savons pas où sont situées nos batteries. D'aucuns disent à Sébastopol, et voilà que lui, dit à Odessa.

— A Simferopol, ne pouvait-on vous renseigner ? demanda Kozeltzov.

— On ne sait pas... le croiriez-vous, notre camarade est allé là-bas à la Chancellerie et on lui a dit des injures... Vous ne pouvez vous imaginer comme c'est désagréable... Voulez-vous une cigarette toute préparée ? — dit-il en s'adressant en ce moment à l'officier sans bras qui voulait tirer sa tabatière.

Il le servait avec un empressement enthousiaste.

— Et vous êtes aussi de Sébastopol ? — continuait-il. — Ah ! mon Dieu ! C'est admirable ! C'est étonnant ! Comme nous tous à Pétersbourg avons rêvé de vous, les héros ! — dit-il en s'adressant à Kozeltzov avec respect et tendre bonhomie

— Comment donc, il vous faudra peut-être revenir ? — demanda le lieutenant.

— Voilà, c'est précisément ce que nous craignons. Pouvez-vous vous imaginer que nous avons acheté le cheval en nous privant même du nécessaire : du café, de l'eau-de-vie et encore de différentes petites choses... et il ne nous reste pas du tout d'argent — dit-il d'une voix basse et en se tournant vers son camarade — de sorte que si

nous devons retourner, nous ne saurons déjà plus comment nous arranger.

— N'avez-vous pas reçu l'argent de route? — demanda Kozeltzov.

— Non, — chuchota-t-il. — On nous a promis de nous le remettre ici.

— Et vous avez le certificat?

— Je sais que le certificat c'est le principal, mais à Moscou, un sénateur, mon oncle, m'a dit qu'on nous le donnerait ici, autrement, il me l'aurait donné lui-même. Alors, on nous le donnera là-bas?

— Oui, absolument.

— Moi aussi, je pense qu'on le donnera là-bas — dit-il d'un ton qui prouvait qu'en faisant la même question aux trente relais, il avait reçu chaque fois une réponse différente et ne croyait déjà plus en personne.

— Qui a demandé du *borstch* ? (1) — prononça la maîtresse de l'auberge, une grosse femme d'une quarantaine d'années, assez sale, qui entra dans la salle avec une grande terrine.

La conversation cessa aussitôt, et tous ceux qui étaient là fixèrent leurs regards sur l'hôtesse. Un officier cligna même des yeux, la montrant à un autre.

— Ah ! C'est Kozeltzov qui a demandé ! — dit le jeune officier. — Il faut l'éveiller. Lève-toi pour dîner — fit-il en s'approchant du dormeur et de la main lui poussant l'épaule.

Un jeune garçon de dix-sept ans, aux yeux gais, noirs, les joues rouges, sauta vivement du divan,

(1) Sorte de soupe faite avec des choux, des betteraves et de la viande de bœuf ou de porc.

et en se frottant les yeux, s'arrêta au milieu de la salle.

— Ah ! excusez-moi, je vous prie, — fit-il au docteur qu'il avait poussé en se levant. Le lieutenant Kozeltzov reconnut immédiatement son frère et s'approcha de lui.

— Tu ne me reconnais pas ? — fit-il en souriant.

— Ah ! ah ! — cria le cadet. — Comme c'est étonnant ! — Et il se mit à embrasser son frère.

Ils s'embrassèrent trois fois, mais la troisième fois s'arrêtèrent comme si cette même idée leur venait à tous deux : pourquoi donc faut-il absolument s'embrasser trois fois ?

— Eh ! comme je suis heureux ! — dit l'aîné en examinant son frère.

Viens sur le perron, nous causerons.

— Allons, allons. Je ne veux pas de *borstch*. Mange-le, Federson, — dit-il à son camarade.

— Mais tu en avais demandé.

— Je ne veux plus rien.

Une fois sur le perron, le cadet demanda à son frère : « Eh bien ! Comment vas-tu ? Raconte. » Et il répétait sans cesse combien il était content de le voir — mais lui-même ne racontait rien.

Après cinq minutes, pendant lesquelles ils réussirent à se taire un peu, l'aîné demanda à son frère pourquoi il n'était pas entré dans la garde comme tous y comptaient.

— Ah ! je voulais venir plus vite à Sébastopol.

Si tout va bien ici, alors on peut avancer beaucoup plus que dans la garde. Là-bas on est promu colonel après dix ans de service, et ici, Tolleben, après deux ans comme lieutenant-colonel a été nommé général. Et si l'on tue, alors, que faire !

— Voilà comme tu es ! — dit le frère en souriant.

— Et le principal, sais-tu, frère — dit le cadet en souriant et en rougissant comme s'il se préparait à dire quelque chose de très raide. — Tout ça, c'est sottise, j'ai surtout demandé ça, parce qu'il est honteux de vivre à Pétersbourg quand ici on meurt pour la patrie. Et je voulais être avec toi, — ajouta-t-il encore plus gêné.

— Comme tu es drôle ! — dit l'ainé en tirant son porte-cigare et sans le regarder. — C'est seulement dommage que nous ne soyons pas ensemble.

— Mais, dis-moi la vérité : est-ce terrible sur le bastion ? — demanda tout à coup le cadet.

— Au commencement, oui ; mais après on s'y habitue. Ce n'est rien. Tu verras toi-même.

— Ah ! dis-moi encore : qu'en penses-tu ? On prendra Sébastopol ? Je pense qu'on ne pourra jamais.

— Dieu le sait.

— Une seule chose est ennuyeuse... Peux-tu t'imaginer un tel malheur. Pendant la route on nous a volé un grand sac et j'y avais mon casque, de sorte que je me trouve maintenant en fâcheuse

position, et je ne sais comment je me présenterai.

Vladimir Kozeltzov second, ressemblait beaucoup à son frère Michel, mais il lui ressemblait comme une églantine qui s'épanouit ressemble à une églantine qui se fane. Il avait aussi des cheveux blonds, mais épais et bouclés sur les tempes ; sur sa nuque, blanche, fine, descendait une mèche blonde : signe de bonheur, disent les nourrices. Sur son visage doux et blanc, la rougeur juvénile n'était pas constante, mais s'y montrait de temps en temps en trahissant tous les mouvements de l'âme. Il avait les mêmes yeux que son frère, mais plus grands, plus clairs ou qui semblaient surtout tels, parce qu'ils étaient plus humides. Un petit duvet blond poussait sur les joues et sur les lèvres rouges qui souvent se plissaient en un sourire gêné en découvrant des dents blanches, brillantes. De taille élégante, les épaules larges, le manteau déboutonné au dessous duquel on apercevait la chemise rouge boutonnée de côté, une cigarette à la main, appuyé sur la rampe du perron, avec la joie naïve du visage et des gestes, tel qu'il était devant son frère, c'était un garçon si joli et si agréable qu'on pouvait le regarder sans se lasser. Il était très content de voir son frère, et il le regardait avec respect et fierté, se le représentant comme un héros. Mais sous certains rapports, précisément au point de vue mondain, de savoir parler français, de se tenir dans la société des per-

sonnages importants, de danser, etc., il avait un peu honte de son frère, le regardait de haut, et même se proposait, si possible, de l'instruire. Toutes ces impressions étaient encore celles de Pétersbourg, de la maison d'une dame qui aimait le joli garçon, et les invitait aux fêtes chez elle, et de la maison du sénateur à Moscou où, une fois, il avait dansé au bal des grands.

Après avoir causé jusqu'à satiété, arrivés enfin jusqu'au sentiment qu'on éprouve souvent quand on voit qu'on a peu de traits communs, bien que s'aimant, les deux frères se turent assez longtemps.

— Alors, prends tes bagages et partons tout de suite, — dit l'aîné.

Le cadet rougit soudain et parut gêné.

— Tout droit? Partir tout droit à Sébastopol? — demanda-t-il après un moment de silence.

— Mais oui. J'espère que tu n'as pas grand chose à emballer.

— Bon. Partons tout de suite, — dit le cadet avec un soupir et en revenant dans la salle. Mais sans ouvrir la porte il s'arrêta dans le vestibule, et baissant tristement la tête, il se mit à réfléchir. « Aller tout de suite, tout droit à Sébastopol, sous les bombes... C'est affreux! Cependant, il le faut,

un jour ou l'autre. Maintenant, au moins, c'est avec le frère... »

A présent, rien qu'à la pensée de s'installer dans la charrette et sans en sortir d'arriver à Sébastopol, sans qu'aucun hasard ne puisse le retarder, il se représentait clairement le danger qu'il allait chercher, et il était troublé à l'idée seule de son imminence. Calmé tant bien que mal, il entra dans la salle. Un quart d'heure se passa, il ne revenait pas vers son frère, de sorte que celui-ci ouvrit enfin la porte pour l'appeler. Kozeltzov cadet, dans l'attitude d'un écolier coupable, parlait à l'officier P... Quand son frère ouvrit la porte, il se troubla tout à fait.

— Tout de suite. Tout de suite. Je viens tout de suite ! — dit-il en faisant à son frère un signe de la main. — Attends-moi là-bas, je t'en prie.

En effet, il sortit une minute après, et avec un profond soupir s'approcha de son frère.

— Imagine-toi, que je ne puis partir avec toi, frère.

— Comment ? quelle bêtise !

— Je te dirai la vérité, Micha ! Parmi nous personne n'a déjà plus d'argent et nous devons au capitaine en second que tu as vu là-bas. C'est tout à fait honteux !

Le frère aîné fronça les sourcils et de longtemps ne rompit pas le silence.

— Tu dois beaucoup? — demanda-t-il en regardant son frère à la dérobée.

— Beaucoup... non, pas beaucoup, mais c'est tout à fait gênant. A trois relais il a payé pour moi et je me suis servi de son sucre, de sorte que je ne sais pas... et nous avons joué une préférence, je lui re dois un peu.

— C'est mal, Volodia ! Qu'aurais-tu fait si tu ne m'avais pas rencontré? — dit sévèrement l'aîné sans regarder son frère.

— Frère, je pensais recevoir cet argent de route à Sébastopol et le lui rendre alors. On peut donc faire comme ça ; oui, ce sera mieux. Je partirai avec lui demain.

L'aîné tira sa bourse, et les doigts tremblants, y prit deux billets de dix roubles et un de trois.

— Voilà tout ce que j'ai, — dit-il. — Combien dois-tu ?

En disant que c'était tout son avoir, Kozeltzov ne disait pas l'exacte vérité. Il avait encore quatre pièces d'or cousues dans son vêtement, mais il s'était promis de n'y toucher à aucun prix.

Kozeltzov, y compris sa perte au jeu et le sucre, devait en tout huit roubles. Le frère aîné les lui donna, en faisant remarquer seulement, qu'on ne peut, quand on n'a pas d'argent, jouer une préférence.

— A quoi donc as-tu joué ?

Le cadet ne répondit pas un mot. La question de

son frère lui semblait un doute en sa probité. Le dépit contre soi-même, la honte d'un acte qui pouvait faire naître un tel soupçon, et l'outrage fait à lui par son frère qu'il aimait tant, tout cela produisait sur sa nature impressionnable un tel sentiment vif, douloureux qu'il ne répondit rien. Sentant qu'il ne pourrait retenir les larmes qui montaient à sa gorge, il prit l'argent sans regarder et alla retrouver ses camarades.

VII

Nikolaïev, qui s'était fortifié à Douvanka de deux verres d'eau-de-vie achetée au soldat qui la débitait sur le pont, secouait les guides, la charrette cahotait sur la route pierreuse, ombragée par endroits, qui conduisait le long du Belbek à Sébastopol ; et les frères, côte à côte, bien que tout le temps ils pensassent l'un à l'autre, se taisaient obstinément.

« Pourquoi m'a-t-il offensé ? » pensait le cadet. « Ne pouvait-il se dispenser de me parler ainsi ? On aurait dit qu'il me prenait pour un voleur ; et même maintenant il a l'air fâché, de sorte que nous sommes fâchés pour toujours. Et comme ce serait bien d'être tous les deux à Sébastopol ! Deux frères amis, tous deux combattant l'ennemi : l'aîné, un soldat courageux bien que pas très instruit, l'autre jeune... mais aussi très brave... Dans une semaine, je leur montrerai à tous que je

ne suis pas déjà si jeune ! Je ne rougirai plus. Mon visage respirera le courage, et d'assez longues moustaches pousseront. » Et il tirait le petit duvet qui entourait sa bouche. « Peut-être arriverons-nous aujourd'hui et tomberons-nous en pleine affaire. Il doit être tenace et très courageux, mon frère, un de ceux qui ne parlent pas beaucoup mais agissent mieux que les autres. Je désirerais savoir si c'est exprès ou non qu'il me pousse au bord de la charrette ? Il sent probablement que je suis gêné et il feint de ne pas le remarquer. Voilà, nous arriverons aujourd'hui, » continuait-il à ressassier en se serrant au bord de la charrette et craignant de remuer pour ne pas laisser voir à son frère qu'il était gêné, « et tout droit au bastion. Moi avec les armes, mon frère avec la compagnie, et nous irons ensemble. Si seulement, tout d'un coup, les Français se jettent sur nous, je tirerai, je tirerai. J'en tuerai beaucoup. Mais quand même ils courront tout droit sur moi. On ne peut déjà plus tirer, et sans doute n'en réchapperai-je pas. Seulement, tout à coup, mon frère part en avant avec son sabre, moi, je prends un fusil et nous courons ensemble avec les soldats. Les soldats se jettent sur mon frère. J'accourrai, je tuerai un Français, un autre et je sauverai mon frère. On me blesse au bras, je prends le fusil de l'autre main et quand même je cours. Mais près de moi, mon frère est tué d'une balle. Je m'arrête pour un moment, je

le regarde tristement et jé crie : « Suivez-moi ! Vengeons-nous ! J'aimais mon frère plus que tout au monde, dirai-je, et je l'ai perdu. Vengeons-le, tuons l'ennemi ou mourons tous ici ! » Tous accourront et se jetteront derrière moi. Ici paraîtra toute l'armée française, Pélissier lui-même. Nous les écraserons tous. Mais à la fin, on me blesse une seconde fois, une troisième, et je tombe blessé à mort. Alors tous accourront vers moi. Gortchakov viendra et me demandera ce que je veux. Je dirai que je ne veux rien, sauf qu'on me mette à côté de mon frère, que je veux mourir avec lui. On m'emmènera, on me placera près du cadavre ensanglanté de mon frère. Je me soulèverai et dirai seulement : « Oui, vous ne pouviez apprécier deux hommes qui aimaient vraiment leur patrie. Maintenant ils sont tombés tous deux, que Dieu vous pardonne ! Et je mourrai. »

Qui sait jusqu'à quel point se réaliseront ces rêves ?

— Quoi, as-tu jamais été dans une mêlée ? — demanda-t-il tout à coup à son frère, en oubliant son projet de ne pas lui parler.

— Non, pas une seule fois, — répondit l'aîné : notre régiment a perdu deux mille hommes et tous aux travaux. Moi aussi, j'ai été blessé pendant le travail. La guerre ne se fait pas du tout comme tu penses, Vo'odia !

Le mot « Volodia » toucha le frère cadet. Il vou-

lait s'expliquer avec son frère qui, lui, n'avait pas du tout pensé qu'il l'offensait :

— Tu n'es pas fâché contre moi, Micha? — dit-il après un silence d'une minute.

— Pourquoi?

— Mais à cause de ce qu'il y a eu, comme ça, rien.

— Nullement, répondit l'ainé en se tournant vers lui, et lui tapant sur la cuisse.

— Alors, tu me pardonnes, Micha, si je t'ai attristé?

Et le frère cadet se détourna pour cacher des larmes qui, tout à coup, se montraient dans ses yeux.

VIII

— Est-ce déjà Sébastopol? — demanda le frère cadet, comme ils gravissaient la montagne.

Devant eux s'ouvrait la baie avec les mâts des vaisseaux, la mer avec la flotte ennemie qu'on apercevait au loin, les batteries blanches près de la mer, les casernes, les aqueducs, les docks, les constructions de la ville, et les nuages blanc-bleuâtre de fumée qui s'élevaient sans cesse au-dessus des montagnes jaunes entourant la ville, et s'arrêtaient sur le ciel bleu, dans les rayons roses du soleil, réfléchi avec éclat par les flots et descendant à l'horizon de la mer sombre.

Volodia voyait sans le moindre frémissement cet endroit terrible, auquel il avait songé si souvent. Au contraire, avec un plaisir esthétique, un sentiment héroïque de satisfaction à la pensée que dans une demi-heure il serait là-bas, il regardait ce spectacle vraiment admirable et original

avec une attention concentrée, jusqu'au moment où ils arrivèrent à Severnaïa, où étaient logés les bagages du régiment de son frère, et où ils devaient se renseigner sur l'emplacement du régiment et de la batterie.

L'officier qui commandait le train était près de ce qu'on appelait la nouvelle petite ville composée de baraques en planches construites par les familles des matelots. Il vivait dans une tente adjointe à un hangar assez vaste, fait de branches de chêne feuillées, pas encore fanées.

Les frères trouvèrent l'officier devant une table sale sur laquelle était un verre de thé froid, un plateau avec de l'eau-de-vie, des grains de caviar sec et du pain. L'officier n'était vêtu que d'une chemise jaune et sale. Il comptait, sur un grand abaque, une liasse de billets de banque. Mais avant de parler de la personne de l'officier et de sa conversation, il est nécessaire d'examiner plus attentivement l'intérieur du hangar et de faire connaissance, au moins un peu, avec sa vie et ses occupations. Le hangar était si vaste, si solidement et si commodément bâti, avec des petites tables et des bancs gazonnés, tels qu'on les construit seulement pour les généraux et les chefs de régiments. Pour que les feuilles ne tombent pas, les côtés et le plafond étaient couverts de trois tapis assez laids, mais tout neufs et probablement chers. Sur le lit de fer, placé le long du tapis principal orné d'une amazone,

était jetée une couverture en peluche rouge, un coussin sale, déchiré et une pelisse de genette; sur la table, un miroir encadré d'argent, une brosse en argent horriblement sale, un peigne en corne, cassé et plein de cheveux gras, un bougeoir d'argent, une bouteille de liqueur avec une marque dessinée en or et rouge, une montre d'or embellie du portrait de Pierre I^{er}, deux plumes d'or, un petit flacon avec des capsules, un petit morceau de pain, de vieilles cartes à jouer, et sous le lit, des bouteilles vides ou pleines. Cet officier s'occupait des convois du régiment et des fourrages. Avec lui vivait son grand ami, un commissionnaire, qui s'occupait des achats. Quand les frères entrèrent, il dormait sous la tente, et l'officier du convoi faisait les comptes de l'argent d'État, pour la fin du mois. L'extérieur de l'officier du train était beau et martial : grande taille, grandes moustaches, belle corpulence. Il n'avait seulement de désagréable que sa transpiration continuelle et le gonflement de tout le visage, qui cachait presque ses petits yeux gris (comme si la figure était toute imprégnée de *porter*) et une malpropreté extraordinaire, depuis ses cheveux rares et gras jusqu'aux pieds, longs et nus, chaussés de pantoufles fourrées d'hermine.

— Que d'argent! que d'argent! — dit Kozeltzov aîné, en entrant dans le hangar, et, avec une avidité involontaire, fixant ses yeux sur la liasse de

billets. — Si vous m'en prêtiez au moins la moitié, Vassili Mikhaïlovitch !

En apercevant le visiteur, l'officier du train fit la grimace, et, ramassant l'argent, salua sans se lever.

— Ah ! si c'était le mien ! C'est de l'argent d'État, mon cher... qui est avec vous ? — dit-il en mettant l'argent dans la cassette, qui était près de lui, et en regardant Volodia.

— C'est mon frère. Il sort de l'École, et voilà : nous sommes venus chez vous pour savoir où est logé le régiment.

— Asseyez-vous, messieurs, — dit-il en se levant, et sans faire attention à ses hôtes, allant dans sa tente. — Ne voulez-vous pas boire ? Peut-être prendrez-vous du *porter* ?

— Ça ira, Vassili Mikhaïlovitch.

Volodia était frappé de la majesté de l'officier du train, de ses manières négligées et du respect avec lequel son frère s'adressait à lui.

— « C'est probablement un très bon officier, que tous respectent ; il doit être très simple, très hospitalier et courageux », pensa-t-il en s'asseyant modestement et timidement sur le divan.

— Alors, où est notre régiment ? — demanda en criant vers la tente, le frère aîné.

— Quoi ?

Il répéta la question.

— Zeifer était chez moi aujourd'hui, il a raconté qu'on a passé au quatrième bastion.

— C'est sûr?

— Si je le dis, c'est sûr. Et au fait, le diable le sait ! Il ne prend pas cher pour mentir. Eh bien, quoi ! Buvez-vous du *porter* ? — dit l'officier du train, toujours dans sa tente.

— S'il vous plaît, j'en boirai, — dit Kozeltzov.

— Et vous, boirez-vous, Ossip Ignatievitch, — continua la voix dans la tente, en s'adressant probablement au commissionnaire qui dormait.

— Assez dormir ! Quatre heures sont déjà sonnées.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Je ne dors pas — répondit une voix aigre, indolente.

— Eh bien ! Levez-vous. Je m'ennuie sans vous.

L'officier du train rejoignit ses hôtes.

— Apporte le *porter* de Sinferopol ! cria-t-il.

Le brosseur, avec une mine fière, comme il sembla à Volodia, entra dans le hangar et en poussant Volodia, tira le *porter* sous le banc.

La bouteille de *porter* était déjà bue et la conversation durait depuis assez longtemps sur le même ton, quand la toile de la tente se souleva, et livra passage à un homme pas très grand, frais, en robe de chambre bleue à cordelière et en bonnet à bord rouge, orné d'une cocarde. Il parut en frisant sa petite moustache noire, et en regardant vers le tapis avec un mouvement à peine remar-

qué de l'épaule, il répondit au salut des officiers.

— Je boirai aussi un petit verre, — dit-il en s'installant près de la table. — Eh bien ! jeune homme, vous venez de Pétersbourg ? s'adressa-t-il aimablement à Volodia.

— Oui, et je vais à Sébastopol.

— Vous l'avez demandé vous-même ?

— Oui.

— Et quel désir, messieurs ? Je ne comprends pas, — continuait le commissionnaire. — Il me semble que maintenant je serais prêt à partir à pied à Pétersbourg, si on me laissait. Je vous jure que je suis las de cette vie maudite.

— De quoi vous plaignez-vous ici ? — dit l'ainé des Kozeltzov, en s'adressant à lui. — Votre vie est très enviable !

Le commissionnaire le regarda et se détourna.

— Le danger, les privations, on ne peut rien trouver ici, — continua-t-il en s'adressant à Volodia. — Et quel désir avez-vous, messieurs ? Je ne comprends vraiment pas. S'il y avait au moins des avantages, mais comme ça, il n'y en a pas. Eh bien ! Et si à votre âge vous restez infirme pour toute votre vie, vous serez content ?

— Il y en a qui cherchent l'argent, d'autres servent pour l'honneur ! — intervint de nouveau, avec dépit, l'ainé des Kozeltzov.

— Quel honneur quand on a rien à manger ! — fit en riant, avec mépris, le commissionnaire, en

s'adressant à l'officier du train, qui rit aussi. — Remonte quelque chose de « Lucie », nous écouterons, — fit-il en désignant la boîte à musique. — J'aime ça.

— Quoi ! est-ce un homme bon, ce Vassili Mikhaïlovitch ? — demanda Volodia à son frère quand, déjà au crépuscule, ils sortirent du hangar et se dirigèrent vers Sébastopol.

— Comme ça, seulement horriblement avare ! Et ce commissionnaire, je ne puis pas le voir. Je le battrai un jour.

IX

On ne peut dire que Volodia était de mauvaise humeur, mais il sentait sur son cœur un poids quelconque, quand presque à la nuit, il s'approcha du grand pont jeté sur la baie. Tout ce qu'il avait vu et entendu était si peu conforme à ses impressions passées et récentes : la grande salle claire d'examens, les voix gaies, jeunes, le rire des camarades, le nouvel uniforme, le tzar aimé qu'il était habitué de voir souvent depuis sept ans, et qui, en leur disant adieu, les larmes aux yeux, les avait appelés ses enfants... Et tout ce qu'il voyait était si peu semblable à ses rêves beaux, couleur d'arc-en-ciel, magnanimes.

— Eh bien ! Voilà, nous sommes arrivés ! — dit le frère aîné en descendant de voiture, quand ils furent rendus à la batterie Mikhaïlovskaja. Si on nous laisse traverser le pont, nous irons tout de suite aux casernes de Nicolas. Tu resteras là-bas

jusqu'au matin, moi j'irai au régiment pour savoir où est ta batterie. Demain je viendrai te chercher.

— Pourquoi? Allons plutôt ensemble, dit Volodia. J'irai avec toi au bastion. Qu'est-ce que ça fait? Il faut bien s'habituer. Si tu y vas, je veux y aller aussi.

— Il vaut mieux que tu n'y ailles pas.

— Non, je t'en prie : au moins, je verrai comment.....

— Je te conseille de n'y pas aller, mais si tu insistes.....

Le ciel était pur et sombre, les étoiles, les feux des bombes qui se mouvaient sans cesse, et celui des décharges, brillaient clairement dans l'obscurité. La grande construction blanche de la batterie et le commencement du pont se détachaient de l'obscurité. A chaque seconde quelques coups de canon et des explosifs se suivant rapidement l'un l'autre, ou ensemble, ébranlaient l'air dans toute sa profondeur. Au travers de ces grondements on entendait, comme un accompagnement, le clapotis lugubre de la baie. Un petit vent soufflait de la mer et l'on sentait l'odeur des vagues. Les frères s'approchaient du pont. Là un milicien frappa gauchement du fusil et cria :

— Qui vive !

— Soldat !

— On ne passe pas.

— Comment donc, il nous faut...

— Demandez à l'officier.

L'officier sommeillait assis sur une ancre. Il se leva et ordonna de laisser passer.

— On peut aller là-bas, mais on n'en peut pas sortir. Où vous fourrez-vous tous ! — cria-t-il aux voitures du régiment, surchargées, qui se heurtaient à la sortie du pont.

En descendant au premier ponton, les frères croisèrent des soldats qui causaient à haute voix :

— S'il a reçu l'argent de l'équipement, alors, son compte est réglé, il a reçu tout, voilà.

— Eh ! frères, — disait une autre voix, — quand on vient à Severnaïa, on voit la lumière, je le jure, c'est tout à fait un autre air.

— Chante ! — dit le premier. — Récemment, là-bas même, la maudite est tombée. Elle a arraché les jambes à deux matelots. Oui...

Les frères, après le premier ponton, entendirent une voiture, s'arrêtèrent au deuxième, que, par endroits, l'eau envahissait déjà. Le vent, qui semblait très faible dans les champs, soufflait ici très fort et par rafales. Le pont oscillait, les ondes frappaient les planches avec bruit et, en se brisant sur les ancres et les cordages, envahissaient les planches. A droite, la mer brumeuse, hostile, sombre, murmurait en se séparant par une ligne infinie, également sombre, de l'horizon gris clair ;

au loin, quelque part, les feux s'allumaient sur la flotte ennemie; à gauche on apercevait la masse noire de notre vaisseau, on entendait le brisement des ondes sur ses bords; on voyait le bateau qui s'éloignait avec bruit et rapidement de Severnaïa. Le feu de la bombe qui éclatait près de lui, éclairait pour un instant les gabions posés très haut sur le bateau, deux hommes qui se trouvaient en haut, l'écume blanche, les jets des vagues vertes, brisées par le bateau. Au bord du pont était assis, les jambes pendantes dans l'eau, un homme en chemise qui réparait quelque chose au ponton. Devant, sur Sébastopol, s'allumaient les mêmes feux et se rapprochaient, de plus en plus forts, les sons effrayants. La vague qui accourait se jeta du côté droit du pont et mouilla les pieds de Volodia; deux soldats, trainant leurs pieds dans l'eau, passèrent à côté de lui. Tout à coup, quelque chose éclata et éclaira le pont en avant : une voiture et un cavalier, et les éclats, en sifflant, tombèrent dans l'eau qu'ils projetèrent en gerbes.

— Ah ! Mikhaïl Semionovitch, dit le cavalier en retenant le cheval en face de l'ainé des Kozeltzov. Quoi ! vous êtes déjà tout à fait guéri ?

— Comme vous voyez. Où Dieu vous mène-t-il ?

— A Severnaïa, chercher des cartouches. Je remplace aujourd'hui l'aide de camp du régiment... Nous attendons l'assaut d'un moment à l'autre.

— Où est Martzov ?

— Hier, il a eu la jambe emportée... dans la ville... il dormait dans sa chambre. Vous le connaissiez peut-être ?

— Le régiment est au cinquième bastion, n'est-ce pas ?

— Oui, il a remplacé le régiment de M^{***}. Rentrez à la première ambulance, là-bas, vous trouverez les nôtres, on vous conduira.

— Eh bien ! Et mon appartement à Morskaia, est-il intact ?

— Eh ! mon vieux, il y a déjà longtemps qu'il est tout détruit par les bombes. Vous ne reconnaissez plus Sébastopol. Il n'y a pas une seule femme, ni cabaret, ni musique. Hier, le dernier établissement a fermé. Maintenant, c'est devenu très triste, horriblement triste... Adieu.

Et l'officier s'éloigna au trot. Volodia éprouva un sentiment terrible. Il lui semblait que tout de suite, le boulet ou l'éclat allait aussi le frapper tout droit dans la tête. Ces ténèbres humides, tous ces sons, surtout le bruit courroucé des vagues, tout semblait lui dire de ne pas aller plus avant, que rien de bon ne l'attendait ici, que plus jamais son pied ne se poserait sur la terre de l'autre côté de la baie, qu'il devait retourner immédiatement, s'enfuir quelque part, le plus loin possible de cet horrible endroit de mort. « Mais peut-être est-il déjà trop tard, tout est peut-être déjà décidé, »

pensa-t-il, tressaillant tantôt à cette pensée, tantôt à cause de l'eau qui entraît dans ses bottes et lui mouillait les jambes.

Volodia soupira profondément et s'écarta un peu de son frère.

« Seigneur, est-ce qu'on me tuera, précisément moi ! Seigneur, ayez pitié de moi ! » chuchota-t-il en se signant.

— Eh bien, allons, Volodia ! dit le frère aîné quand la voiture fut montée sur le pont, as-tu vu la bombe ?

Sur le pont les frères rencontrèrent des chariots avec des blessés, des gabions, un autre avec des meubles conduit par une femme. De l'autre côté, personne ne les arrêta.

Se tenant instinctivement près de la muraille de la batterie de Nicolas, les frères, silencieux, entendirent le son des bombes qui maintenant éclataient plus près de leur tête, et le sifflement des éclats qui tombaient de haut. Ils arrivèrent à l'endroit de la batterie où était placée l'icône. Là ils apprirent que la cinquième légère où était inscrit Volodia se trouvait à la Korabelnaïa et ils décidèrent, malgré le danger, d'aller coucher chez le frère aîné, au cinquième bastion et de là, d'aller le lendemain à la batterie. En tournant dans le corridor et enjambant les soldats endormis allongés le long du mur de la batterie, ils arrivèrent enfin à l'ambulance.

X

Comme ils entraient dans la première salle, garnie de lits de camp sur lesquels étaient couchés les blessés et qu'emplissait une odeur lourde, écœurante, horrible, d'hôpital, deux infirmières venaient à leur rencontre.

L'une était une femme d'une cinquantaine d'années, aux yeux noirs et au visage d'une expression sévère. Elle portait des bandelettes et de la charpie et donnait des ordres à un jeune infirmier qui la suivait. L'autre, une jeune fille très jolie, d'une vingtaine d'années, au visage pâle et doux, blonde, particulièrement charmante et craintive, les mains dans les poches de son tablier, regardait en-dessous de son bonnet blanc ; elle marchait près de l'aînée et semblait avoir peur de s'éloigner d'elle.

Kozeltzov s'adressa à elles pour leur demander si elles savaient où était Martzov à qui, la veille, un boulet avait emporté la jambe.

— Du régiment de P***, je crois? demanda l'ainée.
C'est votre parent?

— Non, un camarade.

— Conduisez-les, dit-elle en français à la jeune infirmière.

— Voilà, c'est ici, et elle-même, avec l'infirmier, s'approchait du blessé.

— Allons donc... qu'est-ce que tu regardes? dit Kozeltzov à Volodia, qui soulevait les sourcils avec une expression de souffrance, sans avoir la force de se détacher des blessés. — Allons donc.

Volodia suivait son frère tout en continuant à se retourner sans cesse et en répétant inconsciemment :

— Ah mon Dieu! Ah mon Dieu!

— Il est sans doute ici depuis peu? — demanda l'infirmière à Kozeltzov, en désignant Volodia qui le suivait dans le corridor en poussant des ah! et des soupirs.

— Il vient d'arriver.

La jolie petite infirmière regarda Volodia et soudain se prit à pleurer.

« Mon Dieu, mon Dieu, quand tout cela finira-t-il? » prononça-t-elle avec le désespoir dans la voix. Ils entrèrent dans la salle des officiers. Martzov était couché sur le dos, ses bras veineux étaient repliés sous sa tête. L'expression de son visage jauni était celle d'un homme qui serre les dents pour ne pas crier de douleur. La jambe in-

tacte était en chaussette et dépassait le bout des couvertures, et l'on voyait comment s'agitaient nerveusement ses doigts.

— Eh bien ! comment allez-vous ? demanda l'infirmière en soulevant de ses doigts fins, délicats, à l'un desquels Volodia remarqua une bague d'or, la tête un peu chauve, et en arrangeant l'oreiller. Voici des camarades qui sont venus prendre de vos nouvelles.

— Très mal, naturellement, fit-il d'un ton bourru. Laissez ! Comme ça, c'est bien !

Dans la chaussette, les doigts s'agitaient encore plus rapidement.

— Bonjour ! Quel est votre nom ? Excusez, dit-il, en s'adressant à Kozeltzov. Ah, oui ! Pardon, ici on oublie tout, fit-il quand Koveltzov lui eut rappelé son nom. — Nous avons habité ensemble, — ajouta-t-il sans aucune expression de plaisir en regardant Volodia d'un air interrogateur.

— C'est mon frère qui est arrivé aujourd'hui de Pétersbourg.

— Hum ! Et moi, voilà, j'ai gagné ma pension entière, — dit-il en fronçant les sourcils. — Ah ! comme je souffre !... Oui, ce serait mieux que la fin arrivât.

Il agita sa jambe, ses doigts remuèrent encore plus vite, et il cacha son visage dans ses mains.

— Il faut le laisser, — chuchota l'infirmière, les yeux pleins de larmes. — Il est déjà très mal.

Encore à Severnaïa, les frères décidèrent d'aller au cinquième bastion, mais en sortant de la batterie Nicolas, comme s'ils s'arrangeaient pour ne pas s'exposer inutilement au danger, sans rien dire, ils décidèrent de marcher chacun à part.

— Mais comment trouveras-tu ta batterie, Volododia? — dit l'aîné. — Au fait, Nikolaïev te conduira à Korabelnaïa, moi j'irai seul et demain je serai chez toi.

Rien de plus ne fut dit par les deux frères dans cette dernière entrevue.

Le grondement des canons continuait avec la même force, mais la rue Ekaterinenskaia que suivait Volodia accompagné du silencieux Nikolaïev, était déserte et calme. Dans l'obscurité il voyait seulement la large rue avec les murs blancs des grandes maisons détruits en beaucoup d'endroits, et le trottoir pavé. De temps en temps il rencontrait des soldats et des officiers. En passant du côté gauche, près de l'amirauté, à la lumière d'un feu vif qui brillait derrière les murs, il aperçut les acacias plantés le long du trottoir, leurs supports verts et leur feuillage jeune empoussiéré. Il entendait nettement ses pas et ceux de Nikolaïev qui, en poussant de gros soupirs, marchait derrière lui. Il ne pensait à rien. La jolie petite infirmière, la jambe de Martzov avec les doigts s'agitant dans la chaussette, l'obscurité, les bombes et les diverses images de mort se présentaient vaguement à son imagination. Toute son âme,

jeune, impressionnable se troublait et il était navré de la conscience de sa solitude et de l'indifférence générale de son sort dans le danger. « On me tuera. Je souffrirai et personne ne pleurera ! » Et tout cela, au lieu de la vie d'un héros pleine d'énergie et de générosité qu'il avait rêvée avec tant d'enthousiasme. Les bombes éclataient et sifflaient de plus en plus près. Nikolaïev soupirait plus souvent sans rompre le silence. En traversant le pont qui conduisait à Korabelnaïa il aperçut quelque chose qui, en sifflant, tombait non loin de lui dans la baie, éclairait pour une seconde, d'une lumière rouge les ondes violettes, disparaissait et ensuite bondissait de l'eau en la faisant jaillir.

— Voilà, elle n'a pas crevé ! — dit d'une voix rauque Nikolaïev.

— Qui, — répondit-il tout à fait involontairement, se surprenant lui-même, et d'une petite voix menue, aiguë.

Ils rencontrèrent des brancards avec des blessés, de nouveau des charrettes du régiment avec des gabions ; un régiment se rencontra avec eux à la batterie Korabelnaïa, les cavaliers passaient devant. Un officier avec un Cosaque allait au trot, mais en apercevant Volodia, il arrêta son cheval, le dévisagea fixement, se détourna et s'éloigna en cravachant sa monture. « Seul, seul ! Personne ne s'intéresse à ce que je vive ou non ! » pensait le jeune garçon, et il voulait vraiment pleurer.

En gravissant la montée, devant un haut mur blanc, il entra dans la rue dont les petites maisons étaient écrasées et éclairées sans cesse par les bombes. Une femme ivre, déguenillée, qui sortait d'une porte cochère avec un matelot se buta contre lui.

— C'est pourquoi... si c'était un homme *noble* — murmurerait-elle. — Pardon, Votre Noblesse, monsieur l'officier!

Le cœur du pauvre garçon se serrait de plus en plus, et sur l'horizon noir l'éclair s'enflammait de plus en plus souvent, et les bombes de plus en plus souvent sifflaient et éclataient près de lui. Nikolaïev soupirait et soudain il se mit à parler, comme il sembla à Volodia, d'une voix effrayée et contenue:

— Voilà, vous êtes toujours pressé de partir. Partir, partir, il n'y a vraiment pas de quoi se hâter!

— Mais quoi! Puisque mon frère est maintenant guéri, répondit Volodia, espérant au moins dissiper par la conversation, le sentiment pénible qui l'envahissait.

— Guéri! Quelle santé, quand il est tout malade; même pour ceux qui se portent tout à fait bien, il vaudrait mieux en pareil temps vivre à l'hôpital. Est-ce qu'il y a beaucoup de plaisir ici, hein? On arrache une jambe ou le bras, voilà tout. Il ne faut pas longtemps! Même ici, à la ville, ce n'est pourtant pas le bastion, et quelle horreur!

Quand on marche, on récite toutes ses prières ! Voilà, canaille ! droit devant et dzinn ! — ajouta-t-il en faisant attention aux sons d'un éclat qui bourdonnait très près. — Voilà, maintenant, — continuait Nikolaïev, il m'a ordonné de conduire votre Noblesse. Notre métier, c'est entendu, on fait ce qu'on nous ordonne, je dois le faire, et le chariot, il est là-bas aux soins d'un petit soldat quelconque, le paquet est défait... et va, va... et si quelque chose se perd dans les bagages, c'est Nikolaïev qui sera responsable!...

Après avoir fait encore quelques pas, ils débouchèrent sur la place. Nikolaïev se taisait et soupirait.

— Voilà votre artillerie, Votre Noblesse ! — dit-il tout à coup. — Demandez à la sentinelle, on vous montrera.

Volodia fit quelques pas et cessa d'entendre derrière lui les soupirs de Nikolaïev.

Tout à coup il se sentit complètement seul. Cette conscience la de solitude dans le danger, devant la mort, comme il lui semblait, tomba sur son cœur comme une pierre terriblement lourde et froide. Il s'arrêta au milieu de la place, se retourna pour regarder si personne ne le voyait, se prit par la tête et avec effroi prononça et pensa : « Seigneur ! suis-je un poltron, un poltron, un lâche, un misérable!... Ne puis-je pas mourir pour la patrie, pour le tzar pour qui encore, récemment,

je rêvais de mourir avec plaisir ! Non ! Je suis une créature malheureuse, misérable ! »

Et Volodia, pénétré d'un sentiment de vrai désespoir et de désenchantement de soi-même, demanda à la sentinelle le logement du commandant de la batterie et marcha dans la direction indiquée.

XII

Le logement du commandant de la batterie que lui avait désigné la sentinelle était une petite maison de deux étages, avec l'entrée dans une cour. Par une des fenêtres, close avec du papier, passait la lueur faible d'une bougie. Le brosseur était assis sur le perron et fumait la pipe. Il alla annoncer Volodia au commandant et l'introduisit dans la chambre. Dans la chambre, entre deux fenêtres, sous un miroir brisé, se trouvait une table encombrée de papiers administratifs, quelques chaises, un lit de fer avec du linge propre et une descente de lit.

Près de la porte même se tenait debout un très bel homme à grandes moustaches, le sergent-major, avec l'épée et la capote où pendaient une croix et la médaille de Hongrie. Au milieu de la chambre allait et venait l'officier d'état-major, de taille moyenne, d'une quarantaine d'années, avec

la joue enflée et bandée, en manteau très léger et vieux.

— J'ai l'honneur de me présenter : l'enseigne Kozeltzov cadet, attaché à la cinquième batterie légère — Volodia prononça cette phrase préparée en entrant dans la chambre.

Le commandant répondit sèchement au salut, et sans lui tendre la main, l'invita à s'asseoir.

Volodia s'assit timidement sur la chaise proche de la table à écrire et se mit à jouer avec une paire de ciseaux qui lui tombait sous la main. Le commandant de batterie, les bras croisés derrière le dos, la tête baissée, en jetant rarement un coup d'œil sur les mains qui tournaient les ciseaux, continuait à marcher dans la chambre de l'air d'un homme qui cherche à se rappeler quelque chose.

Le commandant de la batterie était un homme assez gros, un peu chauve; il avait de grandes moustaches épaisses qui cachaient la bouche, des yeux bruns agréables, des mains belles, soignées, fortes, des jambes très arquées qui se campaient avec assurance et une certaine élégance et montraient que le commandant de la batterie n'était pas un homme timide.

— Oui — dit-il en s'arrêtant en face du sergent major, — à partir de demain il faudra augmenter la ration des chevaux des caissons, car ils sont très maigres les nôtres, hein ! qu'en penses-tu ?

— Quoi, on peut ajouter, Votre haute Noblesse !

maintenant l'avoine est beaucoup meilleur marché — répondit le sergent-major en remuant les doigts des mains qu'il tenait le long du corps. Il aimait évidemment ce geste pour aider à la conversation. — Et puis notre fourrier Frantchouk, m'a envoyé hier, du train, un petit mot, Votre haute Noblesse, il dit qu'il faudra absolument acheter là-bas des essieux, qu'ils sont très bon marché. Alors que voulez-vous ordonner ?

— Eh bien ! Qu'il achète ! Il a de l'argent maintenant.

Le commandant de la batterie continuait à marcher dans la chambre.

— Où sont vos bagages ? demanda-t-il tout à coup à Volodia, en s'arrêtant en face de lui.

Le pauvre Volodia était si absorbé par l'idée qu'il était un poltron, que dans chaque regard dans chaque parole, il trouvait du mépris à son adresse, comme à un poltron méprisable. Il lui semblait que le commandant de la batterie avait déjà pénétré son secret et se moquait de lui. Confus, il répondit que ses effets étaient à la batterie Grafskaïa et que son frère lui avait promis de les lui envoyer le lendemain.

Mais le lieutenant-colonel ne l'écoutait pas jusqu'au bout ; déjà il s'adressait au sergent major :

— Où logerons-nous l'enseigne ?

— L'enseigne ? — dit le sergent-major en confondant encore plus Volodia par le regard rapide

qu'il jeta sur lui et qui semblait dire : qu'est-ce que c'est que cet enseigne ? — Mais en bas, Votre haute Noblesse, chez le capitaine en second on peut loger leur noblesse — continua-t-il après une courte réflexion. — Maintenant le capitaine en second est au bastion et son lit est vide.

— Alors, c'est bien, n'accepterez-vous provisoirement ? — dit le commandant de la batterie. — Je pense que vous êtes fatigué et que demain nous vous installerons mieux.

Volodia se leva et salua.

— Ne voulez-vous pas du thé ? — dit le commandant de la batterie quand Volodia était déjà près de la porte. — On peut préparer le samovar.

Volodia salua et sortit. Le brosseur du colonel le conduisit en bas et le fit pénétrer dans une chambre nue et sale où étaient jetées diverses guenilles et où se trouvait un lit de fer sans draps ni couvertures. Sur le lit, enveloppé d'une grosse capote dormait un homme en chemise rose. Volodia le prit pour un soldat.

— Piotr Nikolaïevitch ! — dit le brosseur en secouant l'épaule du dormeur, — l'enseigne couchera ici... C'est notre junker, — ajouta-t-il en s'adressant à Volodia.

— Ah ! ne vous dérangez pas, s'il vous plaît ! dit Volodia.

Mais le junker, un jeune homme grand et fort, à la physionomie jolie mais très sotte, se leva du

lit, jeta sa capote sur ses épaules, et à coup sûr pas encore bien éveillé sortit de la chambre.

— C'est bien, je coucherai dans la cour — murmura-t-il.

XIII

Resté seul avec ses idées, le premier sentiment de Volodia fut la peur de cet état troublé, sans issue, dans lequel se trouvait son âme. Il voulait s'endormir et oublier tout ce qui l'entourait et principalement lui-même. Il souffla la bougie, s'allongea sur le lit et ôtant sa capote s'en cacha la tête pour se débarrasser de la peur de l'obscurité qu'il avait gardée de l'enfance. Mais tout à coup il pensait : « Et si la bombe arrive, brise le toit et me tue ! » — Il se mit à écouter; au-dessus de sa tête s'entendaient les pas du commandant de la batterie.

« Cependant si la bombe arrive, elle tuera ceux qui sont en haut, ensuite moi, au moins pas moi seul ». Cette idée le tranquillisa un peu et il allait s'endormir : « Mais, si tout à coup on prend Sébastopol, pendant la nuit. Si les Français arrivent ici ? Avec quoi me défendrai-je ! » Il se leva et se mit à

marcher dans la chambre. La peur d'un danger réel avait effacé la peur mystérieuse de l'obscurité. Hors la selle et le samovar, il n'y avait dans la chambre aucun objet dur. « Je suis lâche, poltron, vil poltron ! » pensa-t-il tout à coup et de nouveau il éprouva un sentiment pénible de dégoût et de mépris de soi-même. Il se recoucha et tâcha de ne pas penser. Alors, les impressions du jour revinrent à son imagination accompagnées de sons ininterrompus qui faisaient trembler les vitres de l'unique fenêtre et lui rappelaient de nouveau le danger. Tantôt il voyait les blessés et le sang ; tantôt les bombes et les éclats tombent dans la chambre ; tantôt la jolie infirmière lui fait un pansement à lui mourant et pleure sur lui ; tantôt sa mère le conduit dans une ville de province et prie ardemment avec des larmes devant l'icône miraculeuse, et de nouveau, il lui semble impossible de dormir. Mais soudain, l'idée de Dieu tout-puissant qui peut faire tout et entend chaque prière, lui venait vivement en tête. Il se mit à genoux, se signa, et joignit les mains, comme on le lui avait appris dans l'enfance. Ce geste le ramena tout à coup aux sentiments heureux, longtemps oubliés.

« S'il faut que je meure, s'il faut que je n'y sois plus, Seigneur, que ce soit au plus vite », pensa-t-il. « Mais si le courage et la fermeté que je n'ai pas sont nécessaires, donne-les moi ; délivre moi de la honte et du déshonneur que je ne pourrais

supporter, mais apprends-moi ce qu'il me faut faire pour remplir Ta volonté ».

L'âme enfantine, craintive, bornée, tout d'un coup s'agrandissait, s'éclairait; il aperçut un nouvel horizon vaste et clair. Il pensa et sentit encore beaucoup dans ce court laps de temps qui vit s'agiter ces sentiments. Bientôt il s'endormit tranquillement et sans soucis, au grondement continu de la canonnade et au tremblement des vitres.

Grand Dieu ! Toi seul écoutes et connais ces prières simples mais ferventes et désespérées, les prières de l'ignorance, du vague repentir, de la guérison du corps, de l'éclairement de l'âme qui montent vers Toi de cet endroit terrible de la mort, depuis le général qui une seconde avant rêvait de la croix de Saint-Georges et qui, avec crainte, te sentait toute proche, jusqu'au simple soldat qui s'allongeait sur le sol nu de la batterie de Nicolas et te demandait de lui envoyer là-bas, inconsciemment pressenti par lui, le dédommagement de toutes les souffrances !...

XIV

Kozeltzov aîné, ayant rencontré dans la rue un soldat de son régiment, se dirigea avec lui tout droit vers le cinquième bastion.

— Tenez, plus près du mur, Votre Noblesse, — dit le soldat.

— Pourquoi ?

— C'est dangereux, Votre Noblesse, voilà..., il porte déjà dessus, — dit le soldat en écoutant le sifflement du boulet qui frappait sur la route sèche, de l'autre côté de la rue.

Kozeltzov, sans suivre les conseils du soldat, marchait bravement au milieu de la rue.

Les rues étaient toujours les mêmes : les mêmes feux plus fréquents brillaient, les mêmes sons, les mêmes gémissements, les mêmes rencontres avec les blessés, les mêmes batteries, les mêmes parapets et tranchées qu'au printemps, quand il était à Sébastopol. Mais tout cela, on ne sait pour-

quoi, était plus triste et en même temps plus guerrier. Il y avait maintenant plus de trous dans les maisons, nul feu aux fenêtres sauf à la maison de Koustchine (où se trouvait l'hôpital). On ne rencontrait pas une seule femme, et ce cachet de l'habitude et du sans-souci avait disparu de tout pour faire place à une attente anxieuse et à la fatigue.

Mais voilà déjà la dernière tranchée. On entend la voix du soldat du régiment de P... qui a reconnu son ancien chef de compagnie.

Voilà le troisième bataillon qui, dans l'obscurité, se tient près de la muraille qu'éclairent de temps en temps les décharges, et l'on entend la conversation retenue et le cliquetis des fusils.

— Où est le commandant du régiment ? demande Kozeltzov.

— Dans le blindage, chez les marins, Votre Noblesse ! — répond le pioupiou serviable, — si vous voulez, je vous conduirai.

Passant d'une tranchée à l'autre, le soldat amenait Kozeltzov vers le petit fossé du blindage. Là un matelot fumait la pipe. Derrière lui, s'apercevait une porte à travers laquelle brillait une lumière.

— Peut-on entrer ?

— Tout de suite, j'annoncerai. — Et le matelot franchit la porte.

— Si la Prusse continue de garder la neutra-

lité, disait une voix. — Alors l'Autriche aussi...

— Quoi, l'Autriche aussi! — disait une autre. —
Quand le pays slave... Eh bien! Fais entrer.

Kozeltzov n'avait jamais été dans ce blindage. Il fut frappé de son confortable. Le parquet était de chêne, un paravent masquait la porte. Deux lits étaient le long du mur, dans un coin une grande icône de la mère de Dieu, encadrée d'or; devant brûlait une veilleuse rose. Sur un des lits dormait un marin tout habillé, sur l'autre, devant la table où se trouvaient deux bouteilles de vin entamées, étaient assis les interlocuteurs, — le nouveau commandant du régiment et un aide de camp. Bien que Kozeltzov ne fût pas du tout poltron et ne se sentit en rien coupable, soit envers le gouvernement soit envers le commandant du régiment, il s'intimida à la vue du colonel, qui récemment encore était son camarade, et qui maintenant se levait et l'écoutait fièrement. « C'est étrange, pensa Kozeltzov en regardant son commandant, il n'y a que sept semaines qu'il a reçu le régiment et déjà dans tout ce qui l'entoure, dans son costume, dans son attitude, dans son regard on voit le pouvoir du commandant de régiment. Il n'y a pourtant pas longtemps que ce même Batristchev faisait la noce avec nous, portait des semaines entières la même chemise de coton et mangeait les éternelles côtelettes de viande hâchée et les *vareniki* (1) et n'invitait per-

(1) *Vareniki*, galette fromagée de forme triangulaire.

sonne chez lui ! Et maintenant !... Dans ses yeux une expression de fierté froide qui vous dit : « Bien que j'aie été ton camarade, et que je sois un commandant de la nouvelle école, je n'ignore pas, crois-le bien, que tu donnerais la moitié de ta vie pour être à ma place ! »

— Vous vous êtes traité assez longtemps, — dit froidement le colonel en s'adressant à Kozeltzov.

— J'étais malade, mon colonel ! Même maintenant ma blessure n'est pas très bien cicatrisée.

— Alors, vous êtes venu en vain, — dit le colonel en jetant un regard méfiant sur la corpulence de l'officier. — Toutefois vous pouvez faire votre service ?

— Parfaitement.

— Eh bien ! Je suis très content. Alors l'enseigne Zaitzev vous remettra la neuvième compagnie, votre ancienne. Vous recevrez immédiatement l'ordre.

— J'obéis.

— Quand vous sortirez, veuillez m'envoyer l'aide de camp du régiment, — conclut le commandant, en faisant voir, par un léger salut, que l'audience était terminée.

En quittant le blindage, Kozeltzov marmonna plusieurs fois quelque chose et secoua les épaules comme s'il se sentait mal, ou très irrité, ou dépité, et dépité non contre le colonel (il n'y avait pas de quoi), mais comme s'il eût été mécontent de lui-même et de tout ce qui l'entourait.

Kozeltzov, avant d'aller chez les officiers, alla saluer sa compagnie et voir où elle se trouvait. Les parapets construits avec des gabions, les profils des tranchées, les canons devant lesquels il passait, même les éclats et les bombes dans lesquels il trébuchait en route, tout cela, éclairé sans cesse par la lumière des coups, lui était bien connu ; tout cela s'était incarné vivement dans sa mémoire, trois mois avant, quand, sans sortir de deux semaines, il se trouvait à ce même bastion. Ses souvenirs étaient sans doute pleins d'horreur, mais cependant il s'y mêlait un charme quelconque, le charme du passé, et il reconnaissait avec plaisir les objets et les endroits connus, comme si les deux semaines vécues ici eussent été agréables. La compagnie était disposée le long des murailles défensives du sixième bastion.

Kozeltzov entra dans le long blindage, tout à fait

découvert, du côté de l'entrée où, lui dit-on, se trouvait la neuvième compagnie. Littéralement on ne savait où poser le pied dans le blindage, tellement il était bondé de soldats, depuis l'entrée même. D'un côté brillait la chandelle courbée que tenait un soldat couché en éclairant le livre où un autre lisait en épelant. Près de la chandelle, dans la demi-lumière obscure du blindage, on voyait des têtes soulevées qui écoutaient avidement le lecteur; le livre était un alphabet.

En entrant dans le blindage, Kozeltzov entendit :

« La pri-è-re a-près l'é-tu-de. Je te re-mer-cie, Cré-a-teur... »

— Mouchez la chandelle, au moins, dit une voix. C'est un bon livre.

— Mon Di-eu... — continuait le lecteur...

Quand Kozeltzov demanda d'appeler le sergent-major, le lecteur se tut, les soldats se remuèrent, toussotèrent, se mouchèrent comme il arrive toujours après un silence contenu. Le sergent-major, en se boutonnant, se levait près du groupe des lecteurs, et enjambant ou passant sur les jambes de ceux qui ne savaient où les mettre, il s'avança vers l'officier.

— Bonjour, mon garçon! Quoi, c'est toute notre compagnie?

— Salut! Je vous félicite pour votre arrivée, Votre Noblesse! — répondit le sergent-major en regardant gaîment et amicalement Kozeltzov. —

Êtes-vous déjà tout à fait guéri, Votre Noblesse? Eh bien! Merci à Dieu; sans vous nous étions ennuyés!

On voyait tout de suite que Kozeltzov était très aimé dans la compagnie.

De la profondeur du blindage on entendait des voix : « L'ancien chef de compagnie est arrivé, celui qui était blessé, Kozeltzov Mikhaïl Semionitch, » etc. Quelques-uns même s'approchaient de lui; le tambour vint le saluer.

— Bonjour, Obantchouk! dit Kozeltzov. — Tu es sain et sauf? Bonjour, enfants! — dit-il ensuite en haussant la voix.

Et ce « Salut Votre Noblesse! » houlait dans le blindage.

— Comment allez-vous, enfants?

— Mal, Votre Noblesse, le Français gagne et ça va très mal. Il tire derrière les retranchements mais ne sort pas dehors.

— Peut-être serai-je plus heureux, et Dieu fera-t-il qu'ils sortent, enfants! dit Kozeltzov. Ce n'est pas la première fois que nous sommes ensemble. Nous les battons encore.

— Nous serons heureux de faire de notre mieux, Votre Noblesse, — prononcèrent quelques voix.

— Ma foi! Ils sont vraiment hardis, — dit quelqu'un.

— Affreusement hardis, — reprit le tambour, pas très haut, mais assez pour qu'on l'entendît, en

s'adressant à un soldat, comme pour justifier devant lui les paroles du chef de la compagnie et le convaincre qu'en elles il n'y avait ni vantardise, ni invraisemblance.

En quittant les soldats, Kozeltzov se rendit à la caserne chez ses camarades les officiers.

XVI

Dans la grande salle de la caserne, il y avait foule : des officiers de marine, d'artillerie et d'infanterie. Les uns dormaient, les autres causaient assis sur une caisse quelconque ou sur l'affût d'un canon de rempart, les autres formaient le groupe le plus grand et le plus bruyant. Ils étaient assis sur le parquet, sur deux *bourkas* (1) étendues à terre. Ils buvaient du *porter* et jouaient aux cartes.

— Ah! Kozeltzov! Kozeltzov! Tu as bien fait d'arriver! Bravo!... Comment va ta blessure?... Entendait-on de divers côtés. Évidemment, là aussi on l'aimait et on était heureux de le revoir.

En serrant la main à ses connaissances, Kozeltzov se joignit au groupe bruyant formé de quelques officiers qui jouaient aux cartes. Parmi eux se trouvaient aussi des connaissances. Un joli brun,

(1) Manteau court en peau de mouton, avec les cols et es parements fourrés.

maigre, au nez long, sec, avec de longues moustaches qui se continuaient jusqu'aux joues, taillait la banque avec ses doigts blancs, secs aussi, dont l'un était orné d'une bague d'or à blason. Il jetait tout droit, sans précision, évidemment ému, mais affectant la négligence. Près de lui, à droite, un major grisonnant s'appuyait sur le coude, et feignant le sang-froid, jouait par cinquante kopeks et payait aussitôt. A gauche, un officier rouge au visage en sueur était assis sur la pointe des pieds, et s'efforçait de sourire et de plaisanter. Quand on battait ses cartes, il remuait sans cesse la main dans la poche vide de son pantalon. Il jouait gros jeu, mais évidemment il ne jouait déjà plus argent comptant, c'est précisément ce qui ennuyait le joli brun. Dans la salle, tenant à la main une grosse liasse de billets de banque, marchait un officier tout chauve au nez énorme, la bouche grande, maigre et pâle. Il mettait toujours : « Va, banque », argent comptant et gagnait.

Kozeltzov prit de l'eau-de-vie et s'assit près des joueurs.

— Voyons, pontez, Mikhaïl Sémionitch : — lui dit celui qui taillait la banque, — je pense que vous avez apporté une masse d'argent.

— Où l'aurais-je pris ? Au contraire, j'ai dépensé le dernier en ville.

— Ta, ta, on vous croira. Vous avez sûrement tapé quelqu'un à Sinferopol.

— Vraiment, j'ai très peu d'argent, — dit Kozeltzov, qui évidemment, ne désirait pas trop qu'on le crût. Il se déboutonna et prit en mains les vieilles cartes.

— Essayons, que diable ! Je gagnerai peut-être. Ça arrive parfois. Vous savez, même le moucheron fait des merveilles. Seulement il faut boire un peu pour se donner du courage.

Et, en peu de temps, en buvant encore un petit verre d'eau-de-vie et un peu de *porter*, il perdait ses trois derniers roubles.

Au compte du petit officier en sueur étaient inscrits cent cinquante roubles.

— Non, je n'ai pas de veine ! — dit-il en préparant négligemment une nouvelle carte.

— Ayez l'obligeance de m'envoyer l'argent, — lui dit le banquier en s'arrêtant pour un moment de tailler et en le regardant.

— Permettez-moi de vous l'envoyer demain, — répondit l'officier en sueur, en se levant et en agitant longuement sa main dans sa poche vide.

— Hum ! grogna le banquier, et jetant avec fureur à droite et à gauche, il continua de partager la taille. — Je m'arrête. On ne peut jouer ainsi, Zakhar Ivanovitch, — ajouta-t-il. Nous jouons argent comptant et non à crédit.

— Douteriez-vous de moi ? C'est vraiment étrange ?

— De qui ai-je à recevoir de l'argent ? — mur-

mura le major qui gagnait huit roubles et quelque chose. J'ai perdu et j'ai payé déjà plus de vingt roubles, et quand je gagne, je ne peux rien recevoir.

— Où donc prendrais-je l'argent pour payer, quand il n'y en a pas sur la table, — dit le banquier.

— Je ne veux rien savoir, — s'écria le major en se levant. — J'ai joué avec vous et pas avec eux.

L'officier en sueur tout à coup s'échauffait.

— Je dis que je paierai demain. Comment donc osez-vous m'offenser ?

— Je dis ce que je veux. On n'agit pas ainsi. Voilà ! s'écria le major.

— Voyons, voyons, Fedor Fedorovitch ! dirent-ils tous, en calmant le major.

Mais baissons plus vite le voile sur cette scène. Demain, peut-être même aujourd'hui, chacun de ces hommes ira joyeusement et fièrement à la rencontre de la mort et mourra avec bravoure et fermeté ; mais la seule joie de la vie, dans ces conditions de vie qui terrifient l'imagination la plus froide, qui n'ont rien d'humain et pas même l'espoir d'en sortir, la seule joie c'est l'oubli, l'anéantissement de la conscience du réel. Au fond de l'âme de chacun git cette noble étincelle qui fera de lui un héros, mais cette étincelle se lasse de briller ; vienne le moment fatal, elle jaillira comme une flamme et éclairera de grandes actions.

XVII

Le lendemain, le bombardement continuait avec la même force. Vers onze heures du matin, Volodia Kozeltzov était assis dans un groupe d'officiers de la batterie, et déjà un peu habitué à eux, regardait les nouveaux visages, observait, interrogeait, et causait à son tour. La causerie modeste, avec quelque prétention à la science, des officiers de l'artillerie, lui inspirait du respect et lui plaisait. Et la figure timide, innocente et jolie de Volodia, disposait envers lui les officiers.

Le plus ancien de la batterie, un capitaine, pas très grand, roussâtre, avec une petite mèche de cheveux collée aux tempes, élevé dans les vieilles traditions de l'artillerie, le cavalier des dames, et qui posait pour le savant, interrogea Volodia sur ses connaissances en matière d'artillerie, sur les inventions nouvelles, et raillait affectueusement sa jeunesse, son visage joli, et, en général, se montrait

paternel, ce qui était très agréable à Volodia. Le sous-lieutenant Diadenko, le jeune officier qui parlait avec un accent petit-russien, en capote déchirée, les cheveux ébouriffés, bien qu'il parlât très haut et cherchât sans cesse l'occasion de discuter et qu'il eût des mouvements brusques, plut quand même à Volodia qui, sous cet extérieur grossier, ne pouvait pas ne pas voir en lui un homme très bon et très doux. Diadenko offrait sans cesse ses services à Volodia et lui prouvait qu'à Sébastopol aucun canon n'était placé dans les règles. Le lieutenant Tchernovitzkī, aux sourcils très soulevés, vêtu d'un veston assez propre, pas neuf cependant, mais soigneusement réparé, bien qu'il fût le plus poli de tous et qu'il ne cessât de montrer sa chaîne d'or sur son gilet de satin, ne plaisait pas à Volodia. Il interrogeait sans cesse sur les occupations de l'Empereur, du ministre de la Guerre, et il racontait à Volodia, avec un enthousiasme factice, les actes héroïques accomplis à Sébastopol, exprimait le regret qu'il y eût si peu de vrais patriotes et, en général, montrait beaucoup de savoir, d'esprit et de sentiments nobles. Mais tout cela semblait à Volodia désagréable et feint. Ce qui le frappait surtout, c'est qu'il remarquait que les autres officiers parlaient à peine à Tchernovitzkī. Le junker Vlang, qu'il avait éveillé la veille, était aussi présent. Il ne disait rien, était assis modestement dans un coin, riait à un propos drôle, intervenait quand

on oubliait quelque chose, buvait de l'eau de-vie et préparait des cigarettes pour tous les officiers. Étaient-ce les manières modestes et polies de Volodia, qui le traitait comme un officier et ne le bousculait pas comme un gamin, ou son visage agréable et sympathique qui charmait *Vlangu*, comme l'appelaient les soldats en féminisant son nom, mais il ne détournait pas ses doux grands yeux du visage du nouvel officier et devinait et prévenait tous ses désirs, et tout le temps se tenait en une extase amoureuse qu'on remarquait sans doute et qui soulevait le rire des officiers.

Avant le dîner, le capitaine en second du bastion était remplacé et se joignit à leur société. Le capitaine en second Kraut était un officier blond, joli, vif, avec de grandes moustaches et des favoris roux. Il parlait admirablement le russe, mais trop grammaticalement et trop bien pour un Russe. Son service et sa vie étaient comme son langage : il servait admirablement, était bon camarade, l'homme le plus sûr en affaires d'argent, mais précisément parce qu'il était sans défaut lui manquait-il quelque chose pour être tout simplement un homme. Comme tous les Allemands russifiés, par une contradiction étrange avec les Allemands idéalistes de l'Allemagne il était « *praktisch* » au plus haut degré.

— Voilà notre héros ! Enfin il paraît ! — dit le

capitaine pendant que Kraut, en balançant la main et faisant sonner ses éperons, entra dans la chambre.

— Que désirez-vous, Frédérik Krestianitch? Du thé ou de l'eau-de-vie?

— J'ai déjà donné l'ordre de me préparer du thé, — répondit-il, — et en attendant on peut goûter un peu d'eau-de-vie pour la consolation de l'âme. Enchanté de faire votre connaissance. Je vous prie de nous aimer et de nous faire grâce, — dit-il à Volodia, qui debout le saluait. — Le capitaine en second Kraut .. Au bastion, l'artificier m'a dit que vous êtes arrivé depuis hier.

— Je vous remercie beaucoup pour votre lit. J'y ai dormi.

— Étiez-vous bien? Un pied est cassé; mais on n'a jamais le temps de le réparer pendant le siège. Il faut le caler.

— Eh bien! Vous avez fait heureusement votre service? — demanda Diadenko.

— Oui, pas mal, seulement Squartzov a été atteint, et, on a réparé hier un affût. On a mis le flasque en pièces.

Il se leva et se mit à marcher. On voyait qu'il se trouvait sous l'influence agréable du sentiment qu'éprouve un homme qui vient de sortir du danger.

— Eh bien! Dmitri Gavrilovitch! — dit-il en secouant le capitaine par les genoux. — Comment

allez-vous, mon cher ? Comment votre promotion s'avance-t-elle ?

— Non, il n'y a encore rien.

— Et il n'y aura rien. Je vous l'ai déjà prouvé, — dit Diadenko.

— Pourquoi donc ?

— Parce que vous n'avez pas écrit le rapport comme il faut.

— Ah ! quel chicanier ! quel chicanier ! — dit Kraut en souriant gaiement. — Un vrai petit russe têtue. Eh bien ! Au contraire, vous serez promu lieutenant.

— Non ! Ça ne sera pas. — Vlang ! apportez ma pipe et remplissez-la, — dit-il au junker qui aussitôt courut, très empressé, chercher la pipe.

Kraut les animait tous : il racontait le bombardement, interrogeait sur ce qu'on avait fait sans lui et causait à tout le monde.

XVIII

— Eh bien ! Comment ? Vous êtes déjà installé chez nous ? — demanda Kraut à Volodia... — Excusez : votre prénom et celui de votre père ? Chez nous, dans l'artillerie, c'est déjà l'habitude... Avez-vous acheté un cheval de selle ?

— Non, dit Volodia, je ne sais comment m'arranger. J'ai dit au capitaine que je ne n'ai pas de cheval, et je n'aurai pas non plus d'argent avant de recevoir celui du fourrage et de la route. En attendant, je vais demander un cheval au commandant de la batterie, mais j'ai peur qu'il me le refuse.

— Apollon Sergueitch ? -- Des lèvres il émit un son qui exprimait un fort doute et regarda le capitaine. — Je ne crois pas.

— Eh quoi ! S'il refuse, ce ne sera pas un grand malheur, — dit le capitaine. — C'est-à-dire qu'ici on n'a guère besoin d'un cheval. Mais cependant on peut essayer. Je demanderai aujourd'hui.

— Comment, est-ce que vous ne le connaissez pas? — intervint Diadenko. — Il refusera autre chose, mais à Monsieur, jamais. Voulez-vous parier?

— Oh! on vous connaît déjà. Vous contredites toujours.

— Je contredis parce que je sais. Il est avare pour certaines choses, mais il donnera le cheval, parce qu'il n'a aucun intérêt à le refuser.

— Comment, il n'a pas d'intérêt quand l'avoine coûte ici huit roubles, — dit Kraut. — Il a donc tout intérêt à ne pas avoir un cheval de plus.

— Demandez qu'on vous donne Sançonnet, Vladimir Semionovitch, — dit Vlang qui revenait avec la pipe de Kraut, — c'est un superbe cheval.

— Duquel, à Soroki, vous êtes tombé dans un fossé? Hein, Vlanga? — remarqua le capitaine en second.

— Non, mais que dites-vous? Que l'avoine coûte huit roubles, — continuait à discuter Diadenko, quand d'après la liste c'est dix roubles cinquante? Sans doute ce n'est pas un avantage.

— Et comment ne leur reste-t-il rien? Si vous étiez le commandant de la batterie, alors je crois que vous ne donneriez pas de cheval pour aller en ville.

— Quand je serai commandant de la batterie, mon vieux, chaque jour les chevaux auront quatre *garnetz* (1) de ration. Je ne m'enrichirai pas, n'ayez crainte.

(1) Le *garnetz* vaut 3 lit. 277.

— Qui vivra verra, — répondit le capitaine en second. — Et vous ferez la même chose et lui aussi, quand il commandera la batterie, — ajouta-t-il en désignant Volodia.

— Pourquoi donc pensez-vous, Frédérik Krestianitch, que lui aussi voudra rabioter, — intervint Tchernovitzki. — Il a peut-être de la fortune, alors, pourquoi rapinerait-il?

— Mais moi... Excusez, capitaine, — dit Volodia en rougissant jusqu'aux oreilles. — Je trouve que ce n'est pas noble.

— Oh! oh! il est difficile, dit Kraut.

— Oui, c'est égal. Je pense seulement que je ne peux prendre de l'argent qui ne m'appartient pas.

— Et moi, voici ce que je vous dirai, jeune homme — commença d'un ton plus sérieux le capitaine en second. — Savez-vous que quand vous commanderez la batterie, si vous conduisez bien les affaires, ce sera parfait. Le commandant de la batterie ne se mêle pas de la nourriture des soldats, c'est déjà ainsi depuis longtemps dans l'artillerie. Si vous êtes un mauvais maître, il ne vous restera rien. Maintenant vous devez dépenser en sus du pré : pour le ferrage et d'un (il plia un doigt), la pharmacie, deux (il plia un autre doigt), la chancellerie, trois. Pour les chevaux d'attelage, au moins cinq cents roubles. Mon cher, ça fait quatre. Vous devez changer le collet des soldats, vous dépensez beaucoup pour le charbon, vous tenez la

table des officiers. Si vous êtes commandant de batterie, vous devez vivre convenablement. Il vous faut une voiture, une pelisse, etc., mais que dire !...

— Et principalement, intervint le capitaine qui s'était tu tout le temps, voilà ce qu'il y a, Vladimir Semionovitch, imaginez-vous qu'un homme comme moi, par exemple, qui sert depuis vingt ans en recevant d'abord deux cents d'appointements et ensuite trois cents, doit avoir au moins un morceau de pain pour ses vieux jours ?

— Eh ! que dire ! reprit le capitaine en second.
— Ne vous hâtez pas de juger, mais vivez ici et servez.

Volodia était devenu tout honteux et regrettait d'avoir parlé sans réfléchir. Il murmura quelque chose et en silence écouta Diadenko qui, avec le plus grand feu, commençait à discuter et à prouver la proposition contraire.

La discussion était interrompue par l'arrivée du brosseur du colonel qui appelait au dîner.

— Dites à Apollon Sergueïvitch qu'il nous donne du vin aujourd'hui, — fit Tchernovitzki en se bou-tonnant et s'adressant au capitaine. — Et pourquoi est-il si avare ? On tuera, et personne n'en profitera !

— Mais, non, dites-le vous-même.

— Oh ! non, vous êtes le plus âgé. Il faut de l'ordre en tout.

XIX

La table retirée du mur était couverte d'une nappe sale dans cette même chambre où Volodia, la veille, s'était présenté au colonel. Aujourd'hui, le commandant de la batterie lui tendait la main et l'interrogeait sur Pétersbourg et sur son voyage.

— Eh bien! Messieurs, qui boit de l'eau-de-vie? Approchez. Les enseignes n'en boivent pas, — ajouta-t-il en souriant.

En général, le commandant de la batterie semblait ce jour-là bien moins sévère que la veille, au contraire, il avait l'air d'un bon maître hospitalier et d'un vieux camarade avec les officiers. Mais malgré cela, tous les officiers, depuis le vieux capitaine jusqu'à l'enseigne Diadenko, à la façon polie dont ils regardaient dans les yeux du commandant et par la timidité qu'ils mettaient à s'approcher l'un après l'autre pour boire de l'eau-de-vie, lui témoignaient un grand respect.

Le dîner se composait d'une copieuse soupe aux choux dans laquelle nageaient de gras morceaux de bœuf, une énorme quantité de poivre et de feuilles de laurier, ensuite le rôti à la polonaise avec de la moutarde et des aubergines au beurre pas très frais. Ils n'avaient pas de serviettes, les assiettes étaient en étain et en bois. Il n'y avait que deux verres et sur la table était posée une carafe d'eau au goulot cassé. Mais le dîner n'était pas ennuyeux, la conversation ne languissait pas un moment. D'abord, il était question de la bataille d'Inkermann, la batterie y avait participé et chacun racontait ses impressions et ses considérations sur la cause de l'insuccès, et chacun se taisait dès que le commandant de la batterie prenait la parole. Ensuite, la conversation passait tout naturellement à l'insuffisance de calibre des canons légers, aux nouveaux canons perfectionnés, et là, Volodia réussit à montrer sa science de l'artillerie. Mais la conversation ne s'arrêtait point sur la terrible situation actuelle de Sébastopol, comme si chacun pensait trop à ce sujet pour en parler. Il en fut de même des devoirs de service de Volodia. A son étonnement et à son regret, il n'en était pas du tout question, comme s'il était venu à Sébastopol seulement pour parler des canons perfectionnés et dîner chez le commandant de la batterie. Pendant le repas, une bombe tomba non loin de la maison où ils étaient. Les planchers et les murs furent secoués comme par

un tremblement de terre et la fenêtre était couverte de la fumée de la poudre.

— Je pense que vous n'avez pas vu cela à Pétersbourg? Et nous avons souvent de telles surprises, — dit le commandant de la batterie.

— Vlang, regardez où elle a éclaté.

Vlang regarda, dit que c'était sur la place, et il ne fut plus question de la bombe.

Avant la fin du dîner, un petit vieillard, le scribe de la batterie, entra dans la chambre avec trois enveloppes scellées. Il les remit au commandant de la batterie. « Ceci est très urgent. C'est un Cosaque qui vient de l'apporter de la part du chef d'artillerie. » Tous les officiers, avec une attention impatiente, regardaient le commandant, qui d'une main experte, brisait le sceau de l'enveloppe et en tirait un papier *très urgent*. Qu'est-ce que cela pouvait être? Question que se posait chacun. La retraite de Sébastopol, le repos, ou l'ordre pour toute la batterie d'aller au bastion?

— Encore! — s'écria le commandant de la batterie en jetant avec colère le papier sur la table.

— Qu'y a-t-il, Apollon Sergueïtch? demanda l'ancien.

— On demande un officier avec le service pour une batterie à mortier, et je n'ai ici que quatre officiers et le service dans les rangs n'est pas complet, murmura le commandant de la batterie. — Et si on m'en demande encore! Cependant, messieurs, il

faut que quelqu'un y aille, — dit-il après un silence. — Il faut être là-bas à sept heures... Envoyez-moi le sergent-major! Qui ira, messieurs? Arrangez-vous, — répéta-t-il.

— Mais, voilà, lui n'a encore été nulle part, dit Tchernovitzkī en désignant Volodia.

Le commandant de la batterie ne répondit rien.

— Oui, j'irai volontiers, — prononça Volodia, qui sentait une sueur froide couler sur son dos et son cou.

— Non, pourquoi? — interrompit le capitaine, sans doute personne ne refusera, mais se proposer est inutile, et si Apollon Sergueïtch nous laisse choisir, alors il faut tirer au sort comme on a fait autrefois.

Tous y consentirent. Kraut coupa des papiers, les roula et les mit dans une casquette. Le capitaine plaisantait et même, à cette occasion, s'enhardit à demander du vin au colonel, « pour le courage, » comme il dit.

Diadenko était assis, sombre; Volodia souriait dans le vide. Tchernovitzkī affirmait que le sort tomberait certainement sur lui. Kraut était tout à fait calme.

On laissa Volodia tirer le premier. Il prit un rouleau de papier, le plus long, mais immédiatement il se ravisa et en prit un autre plus petit et plus mince, et l'ouvrant, il lut : « Aller. »

— C'est moi, — dit-il en soupirant.

— Eh bien ! Allez et que Dieu vous accompagne ! Voilà, vous vous habituerez au feu dès la première fois, — dit le commandant de la batterie en regardant, avec un bon sourire, le visage confus de l'enseigne. — Seulement, préparez-vous au plus vite. Et pour que ce soit plus gai pour vous, Vlang ira avec vous comme artificier du canon.

Vlang était enchanté de sa mission. Il courut vivement se préparer, et tout habillé, il vint aider Volodia et le suppliait de prendre un lit de camp, une pelisse et de vieux numéros de la revue les *Annales de la Patrie*, une bouillotte à alcool et autres objets inutiles. Le capitaine conseilla à Volodia de lire d'abord dans le *Manuel* (1) le tir à mortier et d'y prendre tout de suite la copie des tableaux. Volodia se mit aussitôt au travail, et à son étonnement et à sa joie, il remarqua que le sentiment de la peur du danger et encore plus celui d'être un poltron, l'inquiétaient encore un peu, mais étaient moins aigus que la veille. La cause en tenait d'une part à l'influence du jour et de l'activité, de l'autre et principalement à ce que la peur, comme tout sentiment très vif, ne peut se tenir

(1) *Manuel des officiers d'artillerie*, édité par Bézak. (Note de l'Auteur.)

longtemps au même degré. En un mot il avait déjà réussi à n'avoir plus peur.

Vers sept heures, dès que le soleil s'abaissa derrière la caserne Nicolas, le sergent-major entra et déclara que les hommes étaient prêts et attendaient.

— J'ai remis la liste à *Vlanga*, veuillez la lui demander, Votre Noblesse, dit-il.

Environ vingt soldats d'artillerie, l'épée au ceinturon, se tenaient debout à l'angle de la maison. Volodia, avec le junker, s'approcha d'eux. « Faut-il leur faire un petit discours, ou dire tout simplement : Bonjour, enfants ! ou ne rien dire du tout ? » pensa-t-il. « Et pourquoi ne pas dire : Bonjour, enfants ! Oui, il faut même dire cela. » Et hardiment, il cria de sa petite voix sonore : « Bonjour, mes enfants ! » Les soldats répondirent joyeusement. Sa voix fraîche, jeune, sonnait agréablement aux oreilles de chacun. Volodia marchait bravement devant les soldats et bien que son cœur battît comme s'il venait de faire une course de plusieurs *verstes*, son allure était légère, son visage gai. Tout près du mamelon de Malakoff, en gravissant la colline, il remarqua que Vlang, qui ne le lâchait pas d'une semelle, si courageux à la maison, s'effaçait sans cesse et penchait la tête, comme si toutes les bombes et tous les obus qui sifflaient fréquemment volaient droit sur lui. Quelques-uns des soldats faisaient la même chose, et en général sur la

plupart des visages s'exprimait sinon la peur, du moins l'inquiétude. Ce fait tranquillisait tout à fait Volodia et l'encourageait.

« Alors, voilà, je suis sur le mamelon de Malakoff que je m'imaginai mille fois plus terrible ! Et je puis marcher sans saluer les boulets et j'ai même beaucoup moins peur que les autres ! Alors je ne suis pas poltron ! » pensait-il avec plaisir et même avec un certain enthousiasme dans la satisfaction de soi-même.

Cependant, ce sentiment était bientôt ébranlé par un spectacle qu'il aperçut au crépuscule dans la batterie de Kornilov pendant qu'il cherchait le chef du bastion. Quatre matelots, près du parapet, tenaient par les jambes et par les bras le cadavre ensanglanté d'un homme sans chaussures et sans capote et le balançaient avec l'intention de le lancer par-dessus le parapet. (Deux jours après le bombardement on n'avait pas encore réussi à enlever tous les cadavres et on les jetait dans le fossé pour qu'ils ne gênassent pas la batterie.) Volodia resta un moment pétrifié en voyant comment le cadavre frappait sur le sommet du parapet et de là roulait dans le fossé. Mais par bonheur, il rencontra ici même le chef du bastion qui lui donna des ordres et un guide pour le conduire à la batterie et au blindage réservé aux servants.

Nous ne raconterons pas combien d'autres dangers et déceptions éprouva ce même soir notre

héros. Au lieu de trouver ici le tir qu'il avait pratiqué dans le champ de Volkovo, dans toutes les conditions d'exactitude et d'ordre qu'il espérait, au lieu de cela, il trouvait deux mortiers brisés, dont l'un était criblé par un obus dans l'âme du canon, l'autre gisant sur les débris d'une plate-forme détruite. Nous ne raconterons pas comment, jusqu'au matin, il ne put obtenir d'ouvriers pour réparer la plate-forme, comment aucune charge n'était du poids indiqué dans le « Manuel », comment furent blessés deux soldats de son détachement, et comment il fut vingt fois à un doigt de la mort. Heureusement on désigna pour l'aider, comme chef de pièce, un marin d'une taille énorme, qui était auprès du mortier depuis le commencement du siège et le convainquit qu'on pouvait tirer, puis le conduisit, avec une lanterne, dans la nuit, à travers le bastion comme à travers son potager, et promit d'arranger tout pour le lendemain. Le blindage où le conduisit son guide était un trou allongé de deux *sagènes cubes* (1) et protégé par des poutres de chêne d'une *archine* (2) de diamètre. Il s'y logea avec tous ses soldats.

Vlang, dès qu'il aperçut une petite porte basse, du blindage, haute d'une *archine*, accourut le

(1) La *sagène* vaut 3 *archines*.

(2) L'*archine* vaut 0 m. 711.

premier et faillit s'écraser sur le sol pierreux. Il s'installa dans une cour d'où il ne sortit plus. Quand tous les soldats se furent installés le long des murs, sur le sol, quelques-uns allumant leurs pipes, Volodia dressa son lit de camp dans un coin, alluma une chandelle et allongé sur le lit, fuma une cigarette. Au-dessus du blindage s'entendaient des coups ininterrompus mais sourds, à l'exception d'un canon voisin du blindage, et qui l'ébranlait par un tonnerre. Dans le blindage même régnait le calme, seulement les soldats encore intimidés par le nouvel officier, causaient de temps en temps, se demandant entre eux soit de se pousser, soit de se donner du feu pour la pipe; un rat grattait quelque part, parmi les pierres, ou Vlang, qui n'était pas encore remis et regardait autour de lui, comme un sauvage, poussait soudain un haut soupir. Volodia, sur son lit, dans le coin encombré de gens et éclairé d'une seule bougie, goûtait un sentiment de bien-être qu'il n'avait pas éprouvé depuis son enfance, quand, jouant à cache-cache il se glissait dans l'armoire ou sous la jupe de sa mère et, sans respirer, écoutait et avait peur des ténèbres, en même temps qu'il éprouvait un certain plaisir.

Il sentait un petit frisson, et aussi de la joie.

XXI

Au bout de dix minutes, les soldats enhardis commençaient à parler. Les plus gradés, deux artificiers, se rapprochaient de la lumière et du lit de l'officier : l'un gris, vieux, avec toutes les médailles et décorations, sauf la croix de Saint-Georges, l'autre un jeune homme qui fumait les cigarettes qu'il roulait. Le tambour prit comme toujours le devoir de servir l'officier. Les bombardiers et les cavaliers étaient assis plus près, et plus loin, à l'entrée, dans l'ombre se disposaient les humbles. La conversation commençait entre eux ; le prétexte en était le bruit fait par un homme qui arrivait brusquement dans le blindage.

— Quoi, frère ! tu n'as pas pu te tenir dans la rue ? Ou peut-être les jeunes filles ne s'amusez pas assez gaiement ? — prononça une voix.

— Oh ! elles chantent de si belles chansons, que jamais dans le village on n'entendit les pareilles,

— dit en riant celui qui accourait au blindage.

— Ah! Vassine n'aime pas les bombes! Non, il ne les aime pas! — dit quelqu'un du groupe aristocratique.

— Quoi! quand il le faut, c'est une autre affaire, — dit lentement la voix de Vassine. Quand il parla, tous les autres se turent. — Le vingt-quatre on a tiré comme il faut. Et quel mal y a-t-il là-dedans? Si l'on tue pour rien, les chefs n'en diront pas merci à notre frère.

A ces paroles de Vassine, tous se mirent à rire.

— Voilà Melnikov, il reste toujours dans la cour, — dit quelqu'un.

— Envoyez-le ici, ce Melnikov! — ajouta le vieil artificier, — autrement on le tuera pour rien.

— Qui est-ce, Melnikov? — demanda Volodia.

— Ah! Votre Noblesse, il y a chez nous un sot, il ne craint absolument rien, et maintenant il marche dehors tout le temps. Veuillez le voir, il ressemble à un ours.

— Il connaît un sortilège, — ajouta de l'autre coin la voix lente de Vassine.

Melnikov entra dans le blindage. C'était un homme gros (chose très rare parmi les soldats), roux, rouge, avec un énorme front bombé et des yeux saillants bleu-clair.

— Eh quoi! As-tu peur des bombes? — lui demanda Volodia.

— Pourquoi avoir peur des bombes? — répondit

Melnikov en se frottant et se grattant. Je sais que je ne serai pas tué d'une bombe.

— Alors, tu voudrais vivre ici ?

— Oui, je voudrais, c'est très amusant, — fit-il tout à coup, en éclatant de rire.

— Oh ! alors, il faut te prendre à la sortie. Veux-tu, je le dirai au général, — dit Volodia, bien qu'il ne connût ici aucun général.

— Comment donc ! Certainement. Je veux...

Et Melnikov se cacha derrière les autres.

— Allons, enfants, jouons aux cartes ; qui a des cartes ? — prononça sa voix oppressée.

Dans le coin le jeu commença bientôt. On entendait le bruit des coups sur le nez, les éclats de rire, l'annonce des atouts.

Volodia but le thé que lui prépara le tambour, régala ses artificiers, causa et plaisanta avec eux afin de se rendre populaire, très heureux du respect qu'on lui témoignait. Les soldats aussi, en remarquant la simplicité du chef, déliaient leurs langues. L'un racontait que le siège de Sébastopol prendrait fin bientôt, parce qu'un marin bien renseigné lui avait raconté que Constantin, frère du tzar, venait nous sauver avec la flotte « méricain », et que bientôt il y aurait un armistice de deux semaines avec le repos, et que si quelqu'un tirait alors, il paierait soixante-quinze kopeks d'amende par coup.

Vassine, que Volodia avait déjà remarqué, était

un petit homme à favoris, aux grands yeux doux, et racontait, d'abord dans le silence général, puis au milieu des éclats de rire, qu'à son arrivée en congé, on avait d'abord été très content de lui, mais qu'après, son père l'avait envoyé au travail, et que, pendant ce temps, le garde forestier faisait chercher sa femme en voiture. Tout ça amusait beaucoup Volodia. Non seulement il n'avait nulle peur et n'était pas incommodé de l'exiguïté ni de l'odeur forte du blindage, mais il était vraiment gai et content.

Beaucoup de soldats ronflaient déjà. Vlang était aussi allongé sur le sol, et le vieil artificier, étendant sa capote, faisait le signe de la croix et murmurait ses prières avant de s'endormir. Volodia voulut sortir du blindage et regarder ce qui se passait dans la cour.

— Retirez les jambes! — crièrent les soldats, dès qu'il se leva, et pour lui laisser le passage les jambes se serrèrent.

Vlang, qui semblait dormir, leva tout à coup la tête, et saisit Volodia par le pan de son manteau.

— Voyons, ne sortez pas! Est-ce possible? — disait-il d'un ton convaincu et avec des larmes. — Vous ne savez pas encore. Là-bas des boulets tombent sans cesse; ici, c'est mieux.

Mais, malgré les supplications de Vlang, Volodia sortit du blindage et s'assit au seuil où déjà était Melnikov.

L'air était pur et frais, — surtout après le blindage — la nuit était claire et calme... A travers le grondement des canons, on entendait le bruit des roues et des chariots qui amenaient les gabions, et les conversations des hommes qui travaillaient à la poudrerie. Au-dessus de la tête, le ciel haut, étoilé, que sillonnaient sans cesse les traces enflammées des bombes; à gauche, un trou d'une *archine* conduisant à l'autre blindage, d'où l'on apercevait les jambes et les dos des marins qui y logaient, et d'où l'on entendait leurs voix; en face on voyait le monticule de la poudrière, devant laquelle passaient et repassaient des hommes courbés, et sur le monticule, sous la pluie de balles et d'obus qui sifflaient sans cesse en cet endroit, se montrait une haute figure, en capote noire, les mains dans les poches et qui piétinait la terre que d'autres y apportaient dans des sacs. Souvent la bombe tombait et éclatait très près de la poudrière. Les soldats qui portaient la terre s'inclinaient, s'écartaient, et la figure noire ne se mouvait pas, piétinait tranquillement la terre, et restait à la même place, toujours dans la même position.

— Quel est cet homme noir? — demanda Volodia à Melnikov.

— Je ne sais pas, j'irai regarder.

— N'y va pas, ce n'est pas nécessaire.

Mais Melnikov, sans l'écouter, se leva, s'approcha

de l'homme noir, et très longtemps, de même indifférent et immobile, restait près de lui.

— C'est un chef de la poudrière, Votre Noblesse, — dit-il en revenant. — La bombe a troué la poudrière, alors les soldats la recouvrent de terre.

Parfois les obus tombaient tout droit, semblait-il, sur la porte du blindage ; alors Volodia se serrait dans l'angle, et de nouveau levait la tête pour regarder s'il ne tombait pas quelque chose ici. Malgré que Vlang, de l'intérieur du blindage, suppliât parfois Volodia de retourner, celui-ci resta près de trois heures sur le seuil, trouvant du plaisir à défier le sort et à observer la chute des bombes. A la fin de la soirée, il savait déjà combien de canons tiraient, et d'où, et où tombaient leurs charges.

Le lendemain 27, après un sommeil de dix heures, Volodia, frais et dispos, sortit de très bonne heure à l'entrée du blindage. Vlang aussi était avec lui, mais au premier sifflement des balles, il se jetait en arrière en toute hâte, la tête pénétrant dans l'entrée du blindage, au rire général des soldats qui pour la plupart étaient aussi dehors. Seuls, Vlang, le vieil artificier, et encore quelques-uns parurent rarement dans la tranchée; les autres, on ne pouvait les retenir. Tous sortaient à l'air frais du matin, quittaient le blindage empesté, et malgré le bombardement aussi fort que la veille, se disposaient tantôt près de l'entrée, tantôt sous le parapet. Melnikov, depuis l'aube, se promenait dans la batterie, regardant en haut, d'un air tout à fait indifférent.

Près de l'entrée étaient assis deux vieux soldats et un jeune aux cheveux bouclés, un juif, attaché

à l'infanterie. Ce soldat, soulevant une des balles qui était à terre, l'aplatit entre deux pierres, la coupa ensuite avec son couteau en forme de croix de Saint-Georges ; les autres, en bavardant, le regardaient faire.

La croix était en effet très réussie.

— Eh quoi ! Si nous restons encore un peu ici, après la paix, nous serons tous mis à la retraite, — dit l'un d'eux.

— Certainement, il ne me reste à moi que quatre ans de service, et voilà déjà cinq mois que je passe à Sébastopol.

— On a dit que ça ne comptait pas pour la retraite, — dit un autre.

A ce moment, un boulet siffla au dessus des têtes des soldats qui causaient et tomba à terre à la distance d'une *archine* de Melnikov qui s'approchait d'eux par la tranchée.

— On a manqué tuer Melnikov, dit l'un.

— Il ne me tuera pas, — répondit Melnikov.

— Voici pour ton courage, — dit le jeune soldat qui taillait la croix, en la lui remettant.

— Non, mon cher, ici, un mois compte pour une année. Il y avait un ordre spécial — continuait un des interlocuteurs.

— Que ne dit-on pas ! La paix faite, l'Empereur fera sûrement une revue à Varsovie, et si on ne donne pas la retraite, alors on donnera un congé illimité.

Une balle siffla juste au-dessus du groupe et tomba sur une pierre.

— Prends garde encore, avant ce soir tu auras une *congé définitif* — dit l'un des soldats.

Tous rirent.

Et non seulement avant le soir, mais deux heures après, deux d'entre eux avaient déjà un congé définitif, cinq étaient blessés, mais les autres continuaient à plaisanter sur le même ton.

Vers le matin, en effet, les deux mortiers étaient réparés de façon qu'on pouvait tirer. A dix heures, par ordre du chef du bastion, Volodia réunit son détachement et avec lui partit au bastion.

Parmi les soldats, on ne pouvait remarquer même une ombre de ce sentiment de crainte qui s'exprimait la veille en commençant le travail. Seul, Vlang ne pouvait se vaincre : il se cachait, se courbait toujours. Vassine avait perdu un peu de son assurance, il s'agitait et se penchait sans cesse. Quant à Volodia, il était d'un enthousiasme extrême, il ne songeait pas même au danger. La joie de remplir son devoir, non seulement de n'être pas un poltron mais un brave, le sentiment du commandement et la présence de vingt soldats qui, il le savait, le regardaient avec curiosité, faisaient de lui un vrai brave. Il se vantait même de sa bravoure. Il s'en vantait devant les soldats, montait sur la banquette, et exprès, déboutonnait sa capote pour être mieux remarqué. Le chef du

bastion, qui parcourait en ce moment son « exploitation » comme il disait, malgré l'habitude acquise par huit mois de courages de toutes sortes, ne pouvait s'empêcher d'admirer ce joli garçon, en manteau déboutonné, laissant voir une chemise rouge d'où sortait un cou blanc, délicat, et qui, le visage et les yeux enflammés frappait des mains et d'une petite voix sonore commandait : « Premier! second! » et sautait gaiement sur le parapet pour regarder où tombait son obus. A onze heures et demie la canonnade cessait des deux côtés et juste à midi commençait l'assaut du mamelon de Malakoff, du deuxième, du troisième et du cinquième bastions.

XXIII

De ce côté de la baie, entre Inkermann et les fortifications du nord, sur le monticule du télégraphe, environ vers midi, se tenaient deux marins. L'un, un officier, regardait Sébastopol avec une lunette; l'autre, avec un Cosaque, venait d'arriver à la grande perche.

Le soleil était clair et haut sur la baie et jetait ses rayons gais et chauds sur les vaisseaux qui se tenaient là-bas, sur les voiles qui s'agitaient et sur les canots. Un vent léger balançait à peine les feuilles des buissons de chênes rabougris, près du télégraphe; il gonflait les voiles des canots et agitait les ondes. Sébastopol était toujours le même, avec son église inachevée, sa colonne, son quai, son boulevard verdoyant sur la colline, l'élégante construction de la bibliothèque, ses petites baies d'azur remplies de mâts, les arcs pittoresques des aqueducs et les nuages bleuâtres de la fumée de

la poudre éclairés parfois des flammes rouges des coups. Sébastopol toujours le même, belle ville de fêtes, fière, bordée d'un côté de montagnes jaunes enfumées, et de l'autre par la mer bleu clair, qui brille au soleil, se voyait de l'autre côté de la baie. A l'horizon de la mer où l'on apercevait la ligne de fumée noire d'un bateau, grimpaient de longs nuages blancs, précurseurs du vent. Par toute la ligne de fortifications, surtout aux montagnes, du côté gauche, paraissaient des panaches de fumée épaisse, blanche, sans cesse éclairés par l'éclair qui brillait même dans la lumière de midi. Ces panaches s'élargissaient en prenant diverses formes, se soulevaient dans le ciel en colonnes sombres, les fumées se montraient çà et là : aux montagnes, sur les batteries de l'ennemi, dans la ville et haut dans le ciel. Les sons des coups ne s'arrêtaient pas et en roulant ébranlaient l'air...

Vers midi, les fumées se firent plus rares, l'air fut moins souvent ébranlé.

— Mais pourtant le deuxième bastion ne répond déjà plus — dit l'officier de hussards qui était à cheval. — Il est tout écrasé ! C'est terrible !

— Et Malakoff aussi, il me semble qu'à leurs trois coups n'a répondu qu'un seul, — ajouta celui qui observait à l'aide d'une lunette. — Ça me rend furieux ! Pourquoi se taisent-ils ? Voilà, ils tirent tout droit dans la batterie de Kornilov et elle ne répond pas !

— Regarde donc, je te dis que vers midi ils cessent toujours de bombarder. Voilà, aujourd'hui aussi... Allons plutôt déjeuner... Maintenant, on nous attend déjà... il n'y a rien à regarder.

— Attends ! Ne me dérange pas ! — répondit celui qui observait à travers la lunette, en regardant Sébastopol avec une obstination particulière.

— Qu'y a-t-il là-bas ? Qu'y a-t-il ?

— Un mouvement dans les tranchées. D'épaisses colonnes s'avancent.

— Mais on voit comme ça — dit le marin. — Ils marchent en colonnes. Il faut donner un signal.

— Regarde ! Regarde ! Ils sont sortis de la tranchée.

En effet, à l'œil nu on voyait les taches noires des batteries françaises descendre de la montagne dans le ravin, dans la direction du bastion. Devant ces taches se distinguaient des lignes sombres déjà tout à fait près de notre ligne. Sur les bastions, en divers endroits, comme en courant, s'enflammaient les fumées blanches des coups. Le vent apportait les sons répétés de la fusillade, comme si la pluie eût frappé sur des vitres. Les lignes noires s'avançaient de plus en plus, entourées de fumée. Les crépitements de la fusillade de plus en plus fréquents se confondaient en un bruit roulant, prolongé. La fumée se levait de plus en plus épaisse, se dispersait rapidement par toute la ligne et enfin se confondait en un nuage bleu où

par ci par là brillaient des feux et des points noirs. Tous les sons se mêlaient en un fracas roulant.

— L'assaut ! s'écria l'officier, le visage pâle, en donnant la lunette au marin.

Les Cosaques galopèrent sur la route, les officiers à cheval, le généralissime en voiture, avec sa suite, passaient devant. Sur chaque visage se lisaient l'angoisse terrible et l'attente.

— Ce n'est pas possible qu'on l'ait pris ! — dit l'officier qui était à cheval.

— Dieu ! Le drapeau ! Regarde ! Regarde — dit l'autre, suffoquant et rendant la lunette. — Le drapeau français est à Malakoff !

— C'est impossible !

XXIV

Kozeltzov aîné qui, pendant la nuit, avait réussi à gagner et à reperdre tout, même les pièces d'or cousues dans son parement, dormait encore le matin d'un sommeil agité, lourd, mais fort, dans la caserne du cinquième bataillon, quand éclata un cri fatal répété par mille voix :

— Alarme !

— Pourquoi dormez-vous, Mikhaïl Semionitch ? l'assaut ! — lui cria une voix.

— C'est probablement une plaisanterie — dit-il en ouvrant les yeux et n'y croyant pas.

Mais tout à coup il aperçut un officier qui, sans but défini, courait d'un coin à l'autre avec un visage si pâle qu'il comprit tout. L'idée qu'on pouvait le prendre pour un poltron qui ne veut pas sortir vers sa compagnie au moment critique, le frappa horriblement. En toute hâte, il courut vers la compagnie. La canonnade était finie, mais

la fusillade battait son plein. Les balles ne sifflaient pas isolément comme celles des carabines, mais par essaims, comme une compagnie d'oiseaux d'automne qui volent au-dessus de la tête. Tout l'espace où hier se trouvait son bataillon était couvert de fumée. On entendait les cris isolés et les exclamations. Des soldats blessés et non blessés se trouvaient en foule à sa rencontre. Ayant fait encore trente pas, il aperçut sa compagnie qui se serrait auprès des murs.

— La batterie de Schwartz est occupée ! — dit un jeune officier. — Tout est perdu !

— Blague ! fit-il avec colère. Et tirant son petit sabre émoussé, il cria :

— En avant, mes enfants ! hurra !

La voix était sonore et haute, elle excita Kozeltzov lui-même. Il courut en avant le long du parapet ; cinquante soldats le suivaient en criant. Il sortit du parapet en rase campagne. Les balles tombaient littéralement comme grêle. Deux l'éraflèrent. Mais où tombèrent-elles, que lui avaient-elles fait, était-il contusionné, blessé ? il n'avait pas le temps de s'en rendre compte. En avant, dans les fumées, il apercevait déjà les uniformes bleus, les pantalons rouges et entendait des cris qui n'étaient pas russes. Un Français, sur le parapet, agitait son épée et criait quelque chose. Kozeltzov était persuadé qu'on le tuerait et cela précisément excitait son courage. Il courait toujours en avant et en avant.

Quelques soldats le dépassèrent, d'autres parurent de côté et couraient aussi. Les uniformes bleus restaient à la même distance et retournaient en courant vers leurs tranchées. Sous les pieds se trouvaient des morts et des blessés. Arrivé déjà près du fossé extérieur, tout se mêla devant les yeux de Kozeltzov, et il sentit une douleur à la poitrine.

Une demi-heure après, il était sur un brancard près de la caserne Nicolas. Il se savait blessé, mais sentait à peine son mal. Il voulait seulement boire quelque chose de froid et se coucher plus commodément.

Le docteur, petit, gros, avec de grands favoris noirs, s'approcha de lui et lui déboutonna sa capote. Kozeltzov regardait, en dessous de son menton, ce que faisait le docteur avec sa blessure, mais il n'éprouvait aucun mal. Le docteur découvrit la blessure, essuya ses doigts aux pans de son manteau et sans rien dire, sans regarder le blessé, il s'éloigna vers un autre.

Kozeltzov, inconscient, suivait des yeux ce qui se faisait devant lui, et se rappelant ce qui se passait au cinquième bastion, avec le sentiment consolant du contentement de soi-même, il pensa qu'il avait bien rempli son devoir et que, pour la première fois depuis son service, il avait agi aussi bien qu'on pouvait agir et n'avait rien à se reprocher. Le docteur, en pensant un autre offi-

cier blessé, dit quelque chose à un prêtre à grande barbe rousse, qui se trouvait là avec la croix, et lui montra Kozeltzov.

— Vais-je mourir ? demanda Kozeltzov au prêtre quand celui-ci s'approcha de lui.

Le prêtre, sans répondre, lut la prière et tendit la croix au blessé.

La mort n'effraya pas Kozeltzov. De ses mains faibles, il prit la croix, la serra contre ses lèvres et se mit à pleurer.

— Les Français sont-ils repoussés ? — demandait-il fermement au prêtre.

— La victoire nous est restée partout, — répondit le prêtre pour consoler le blessé et en lui masquant le mamelon de Malakoff où flottait le drapeau français.

— Que Dieu soit loué ! — prononça le blessé, ne sentant pas les larmes couler sur ses joues.

La pensée de son frère traversa pour un moment son esprit : « Que Dieu lui envoie le même bonheur ! » pensa-t-il.

Mais un autre sort attendait Volodia. Il écoutait le conte que lui narrait Vassine quand soudain éclata le cri : « Les Français s'avancent ! » Le sang afflua au cœur de Volodia. Il se sentit refroidir, ses joues pâlirent. Pendant une seconde il resta immobile ; mais regardant autour de lui, il s'aperçut que les soldats boutonnaient leurs capotes avec assez de calme et sortaient l'un après l'autre. Même l'un, Melnikov, sembla-t-il, dit en plaisantant :

— Allons, les enfants, saluons-les avec le pain et le sel !

Volodia et Vlang, toujours sur ses pas, sortirent du blindage et accoururent à la batterie. L'artillerie ne tirait ni d'un côté ni de l'autre.

Ce n'est pas tant l'aspect de tranquillité des soldats que la poltronnerie misérable, non dissimulée du junker, qui excitait Volodia. « Pourrais-je lui ressembler ? » pensait-il. Et vivement il courut vers

le parapet, près duquel se trouvait le mortier. Il voyait clairement comment les Français couraient droit sur lui par un endroit libre et comment leur foule, avec des baïonnettes brillant au soleil, s'agitait dans les tranchées les plus proches. Un Français, petit, aux larges épaules, en uniforme de zouave, l'épée au clair, courait en avant et sautait par-dessus les fossés : « Tirez à mitraille ! » cria Volodia en bondissant de la banquette. Mais les soldats avaient déjà opéré sans lui. Un son métallique de mitraille sifflait par-dessus sa tête d'abord de l'un, puis de l'autre mortier. « Premier ! second ! » commandait Volodia, en courant d'un mortier à l'autre et oubliant tout à fait le danger. De côté, on entendait le craquement des fusils de notre couverture et les cris précipités.

Tout à coup un cri perçant de désespoir répété par quelques voix s'entendit à gauche : « Il vient par derrière ! Il vient par derrière ! » Volodia se retourna à ce cri. Une vingtaine de Français se montraient derrière. L'un d'eux, un bel homme à barbe noire, était devant tous. Il s'approcha à dix pas de la batterie, s'arrêta et tira droit sur Volodia, ensuite courut de nouveau sur lui. Pendant une seconde, Volodia restait comme pétrifié et n'en croyait pas ses yeux. Quand il se ressaisit et regarda devant lui, sur le parapet se trouvaient les uniformes bleus, même deux Français à dix pas de lui, enclouaient le canon. Autour de lui,

il n'y avait personne outre Melnikov tué d'une balle et Vlang qui attrapait dans les mains une hampe, et avec une expression de fureur sur le visage, les yeux baissés, s'élançait en avant: « Suivez-moi! suivez-moi, Vladimir Semionitch! » criait Vlang d'une voix désespérée en brandissant la hampe sur les Français qui venaient par derrière. La figure furieuse du junker le surprit. Vlang frappa à la tête celui qui était en avant. Les autres involontairement s'arrêtèrent; et continuant à regarder il criait désespérément: « Suivez-moi, Vladimir Semionitch! Pourquoi restez-vous là! Courez... » Et il courait dans la tranchée où se trouvait notre infanterie qui tirait sur les Français. En bondissant dans la tranchée il regarda par-dessus pour voir ce que faisait son lieutenant adoré. Quelque chose, allongé, en capote, se trouvait à la place où était Volodia. Et tout cet endroit était plein de Français qui tiraient sur les nôtres.

XXVI

Vlang trouva sa batterie sur la deuxième ligne de défense. Des vingt soldats détachés à la batterie, huit seulement étaient sauvés.

A neuf heures du soir, Vlang, avec la batterie sur le bateau rempli de soldats, de canons, de chevaux, de blessés, se dirigeait à la Severnaïa. Le tir cessait partout. Les étoiles, comme la nuit passée, brillaient clairement dans le ciel, mais un vent fort soulevait la mer. Sur les premier et deuxième bastions des feux s'allumaient à ras de terre ; les coups faisaient trembler l'air et éclairaient alentour des objets noirs, étranges, des pierres projetées en l'air. Quelque chose brûlait près des docks et la flamme rouge se reflétait dans l'eau. Le pont, rempli de monde, s'éclairait du feu de la batterie Nicolas. Une grande flamme semblait paraître sur l'eau, à l'extrémité lointaine de la batterie Alexandre, et éclairait le bas des nuages de fumée qui se

répandaient au-dessus, et de même que la veille les feux tranquilles, hardis, lointains brillaient dans la mer sur la flotte ennemie. Un vent frais agitait la baie. A la lumière des incendies on apercevait les mâts de nos navires coulés qui, lentement, s'enfonçaient de plus en plus profondément dans l'eau. On n'entendait point de conversations sur le pont, mais seulement, à travers le son régulier des ondes coupées et de la vapeur, on entendait l'ébrouement des chevaux et leur piaffement sur les bacs. On entendait les paroles de commandement du capitaine et les gémissements des blessés. Vlang qui n'avait rien pris de toute la journée, tira un morceau de pain qu'il se mit à mordre. Mais tout à coup, se rappelant Volodia, il pleura si haut que les soldats qui étaient près de lui l'entendirent.

— Voilà! Il mange du pain et pleure, notre *Vlanga*, — dit Vassine.

— C'est drôle! — dit un autre.

— Regarde, ils ont brûlé nos casernes, — continua-t-il en soupirant. — Combien des nôtres ont péri! Et quand même, les Français sont les maîtres.

— Du moins, nous, grâce à Dieu, nous en sommes sortis vivants, dit Vassine.

— Quand même, c'est enrageant!

— Eh bien, qu'y a-t-il d'enrageant? Peut-il s'amuser ici? Comment donc! tu verras que les

nôtres le reprendront. Combien des nôtres périront ! Mais aussi vrai que Dieu est saint, si l'Empereur l'ordonne on le reprendra. Est-ce que les nôtres l'abandonneront comme ça ! Allons donc ! Il a pris les murs nus, tous les retranchements ont sauté... C'est vrai qu'il a planté son drapeau sur le mamelon, mais dans la ville, il n'osera pas.

— Attends un peu ! Nous réglerons encore nos comptes avec toi ! Laisse faire, — conclut-il en s'adressant aux Français.

— C'est sûr, — fit l'autre avec conviction.

Sur toute la ligne des bastions de Sébastopol où, pendant tant de mois, bouillonnait une vie extraordinaire, qui pendant tant de mois voyait les héros se succéder dans la mort et tomber l'un après l'autre, ces héros, qui pendant tant de mois excitaient la peur, la haine, l'admiration des ennemis, sur les bastions de Sébastopol on ne voyait déjà personne. Tout était mort, farouche, terrible, mais non silencieux : tout croulait encore. Sur la terre creusée par les récentes canonnades partout gisent les affûts démolis qui pressent les cadavres des Russes et des ennemis. Les lourds canons muets pour toujours et qu'une force terrible jeta dans les fossés, sont à moitié remplis de terre ; des boulets et des bombes, encore des cadavres, encore des fossés, des éclats de fonte, de cuivre de blindage et encore des cadavres silencieux en leurs capotes grises et bleues. Tout cela tremblait en-

core parfois et s'éclairait de la flamme pourpre des explosions qui continuaient à ébranler l'air.

Les ennemis voyaient que quelque chose d'incompréhensible se passait dans le terrible Sébastopol. Ces explosions et le silence mortel sur les bastions les faisaient trembler mais ils n'osaient croire encore, sous l'influence de la résistance forte et calme de la journée, que leur inexorable adversaire avait disparu, et en silence, sans remuer, avec un tremblement, ils attendaient la fin de la nuit lugubre.

L'armée de Sébastopol, comme la mer houleuse dans une nuit sombre, en se répandant, se réunissant et tressaillant, de toute sa masse se mouvait près de la baie, et dans l'obscurité compacte, s'avavançait lentement par le pont et la Severnaïa, loin du lieu où elle laissait tant de braves, de ce lieu tout rempli de son sang, défendu pendant onze mois contre l'ennemi deux fois plus fort et qu'on lui ordonnait maintenant de quitter sans combat.

La première impression de cet ordre fut pour chaque Russe, terrible et incompréhensible. Le deuxième sentiment fut la crainte de la poursuite. Les soldats se sentirent inoffensifs dès qu'ils quittèrent l'endroit où ils étaient habitués à se battre, et ils se serraient inquiets dans l'obscurité, près de l'entrée du pont qu'un vent fort balançait.

Avec ses baïonnettes empétrées, ses régiments, ses voitures et ses milices emmêlés, l'infanterie

se bousculait ; les officiers à cheval se hâtaient avec des ordres ; les habitants ainsi que les brosseurs porteurs de bagages, pleuraient et suppliaient, qu'on voulût bien les laisser passer. Avec un bruit de roues, se frayant un chemin dans la baie, l'artillerie s'éloignait à la hâte. Malgré l'entraînement des occupations diverses, un sentiment de sauvegarde et de désir de sortir le plus vite possible de cet endroit terrible de mort, était dans l'âme de chacun. Il était chez les soldats mortellement atteints qui se trouvaient parmi cinq cents autres blessés sur le sol pavé du quai Paul et qui suppliaient Dieu de leur donner la mort ; chez les miliciens qui, faisant un dernier effort, se serraient dans la foule pour laisser le passage au général à cheval ; chez le général qui refrénait la hâte des soldats ; chez le matelot qui se tenait sur le bateau vacillant et qui était poussé par la foule grouillante jusqu'à perdre haleine ; chez l'officier blessé que quatre soldats emportaient sur un brancard et qui, arrêtés par la foule compacte, le posaient sur le sol près de la batterie Nicolas ; chez un artilleur resté seize ans près de son canon, et qui, par un ordre des chefs, incompréhensible pour lui, avec l'aide de ses camarades, poussait le canon de la pente abrupte dans la baie ; chez les marins qui venaient de couler leurs bâtiments et ramaient bravement sur les chaloupes qui s'en éloignaient.

En traversant le pont, une fois de l'autre côté, chaque soldat enlevait son bonnet et se signait. Mais derrière ce sentiment s'en cachait un autre, pénible, plus profond, tenant du repentir, de la honte et de la colère. Presque chaque soldat, en regardant au nord Sébastopol abandonné, avec une amertume indicible dans le cœur, soupirait et menaçait les ennemis.

UNE RENCONTRE AU DÉTACHEMENT
AVEC UNE CONNAISSANCE DE MOSCOU

Journal du Caucase du prince Nekhludov

(1856)

UNE RENCONTRE AU DÉTACHEMENT

AVEC UNE CONNAISSANCE DE MOSCOU

JOURNAL DU CAUCASE DU PRINCE NEKILUDOV

(1856)

Nous étions en expédition. L'affaire touchait déjà à sa fin. Nous avions fini de couper la trouée, et, chaque jour, attendions de l'état-major l'ordre de rentrer au fort. Notre division d'artillerie se trouvait sur le penchant d'une chaîne de montagnes abruptes qui se terminait à un torrent très rapide, le Metchik, et devait canonner la plaine qui s'étendait devant. Sur cette plaine pittoresque, en dehors de la portée des coups, de temps en temps, surtout avant le soir, se montraient par ci par là des groupes de montagnards à cheval, non hostiles, qui venaient par curiosité regarder le camp russe. La soirée était calme, calme et fraîche comme le sont

ordinairement les soirées de décembre au Caucase. Le soleil se couchait à gauche, derrière l'arête abrupte des montagnes, et jetait des rayons roses sur les tentes dispersées sur la montagne, sur les groupes mouvementés des soldats et sur nos deux canons qui, à deux pas de nous, immobiles, lourds, semblaient tendre le cou sur la batterie.

Le piquet d'infanterie établi à gauche sur le monticule, se dessinait avec netteté à la lumière transparente du soleil couchant, avec ses faisceaux de fusils, sa sentinelle, le groupe de soldats et la fumée des bûchers allumés. A droite et à gauche, à mi-hauteur, sur la terre noire piétinée, blanchissaient les tentes derrière lesquelles se montraient, noirs, les troncs humides de la forêt de platanes où sans interruption retentissaient les coups de hache, craquaient les bûches et tombaient avec fracas les arbres coupés. La fumée bleuâtre, comme une colonne, montait de tous côtés dans le ciel bleu clair, glacial. Devant les tentes, en bas, près de la rivière, sur leurs chevaux qui piaffaient et s'ébrouaient, des Cosaques, dragons et artilleurs revenaient de l'abreuvoir. Il commençait à geler. Chaque son s'entendait avec une netteté particulière et la vue s'étendait loin avant sur la plaine, dans l'air pur et vif. Les groupes ennemis, sans plus exciter la curiosité des soldats, se répandaient paisiblement dans les chaumes jaune-clair des champs de maïs. Par ci, par là, à travers les

arbres, on apercevait les hautes perches des cimetières et les *aouls* (1) fumants.

Notre tente se dressait non loin des canons sur un endroit sec et haut d'où la vue était particulièrement étendue. Près de la tente, près de la batterie même, sur un petit emplacement nettoyé, nous avions établi un jeu de quilles. Les soldats pressés nous y avaient dressé de petits bancs tressés et une petite table. A cause de toutes ces commodités, les officiers d'artillerie, nos camarades et quelques officiers d'infanterie aimaient à se réunir le soir dans notre batterie et appelaient cet endroit *le club*.

La soirée était belle. Les meilleurs joueurs étaient réunis et nous jouions aux quilles. Moi, l'enseigne D..., le lieutenant O... avions perdu de suite deux parties, et à la joie générale et aux rires des spectateurs — des officiers, des soldats et des brosseurs, qui nous regardaient de leurs tentes — nous avons promené deux fois sur notre dos, d'un bout à l'autre, les gagnants. Le plus drôle était le gros capitaine en second Sch..., qui en soufflant et souriant naïvement, les jambes trainant à terre, était à califourchon sur le petit et maigre lieutenant O... Mais il se faisait déjà tard. Les brosseurs nous apportèrent pour nous six trois verres de thé sans les soucoupes, et après avoir terminé la partie nous nous

(1) Villages des peuples du Caucase.

approchâmes des bancs tressés. Près de là, se tenait debout un inconnu, pas grand, aux jambes arquées, vêtu d'une pelisse courte de peau d'agneau et d'un bonnet à longs poils lisses, blancs.

Dès que nous fûmes près de lui, indécis il souleva et remit plusieurs fois son bonnet, eut l'air de vouloir s'approcher de nous et s'arrêta de nouveau. Mais, décidant sans doute qu'il ne pouvait plus passer inaperçu, l'inconnu ôta son bonnet, et tournant autour de nous s'approcha du capitaine en second, Sch...

— Ah! Gouskantini! Eh bien! comment allez vous, mon vieux? — lui dit Sch... en souriant naïvement, encore sous l'influence de sa cavalcade.

Gouskantini, comme l'appelait Sch... — remit aussitôt son bonnet fit le geste de mettre les mains dans ses poches. Mais, de mon côté, sa pelisse n'avait pas de poche, et sa main petite, rouge, pendait embarrassée. Je voulus savoir quel était cet homme (junker ou dégradé?) Et sans remarquer que mon regard (c'est-à-dire celui d'un officier inconnu à lui) le troublait, je regardai fixement sa tenue et sa personne. Il paraissait avoir trente ans. Des yeux petits, ronds, gris, comme endormis, regardaient avec inquiétude au-dessus du bonnet blanc, sale, enfoncé sur son visage. Un gros nez irrégulier entre deux joues caves faisait ressortir sa maigreur malade, point naturelle. Les lèvres peu couvertes d'une moustache rare, molle,

filasse, étaient constamment inquiètes, comme s'il essayait de varier sans cesse son expression. Mais il n'y arrivait pas et sur son visage dominait surtout l'expression de la peur et de la hâte. Une écharpe de toile verte, masquée par sa pelisse, entourait son cou amaigri et veiné. La pelisse était usée, courte, garnie de peau de chien au col et aux fausses poches. Les pantalons étaient à carreaux couleur de cendre et les bottes de soldat à tiges courtes, non cirées.

— Ne vous dérangez pas, s'il vous plaît, lui dis-je, quand me regardant de nouveau timidement, il souleva son bonnet.

Il me salua avec une expression de reconnaissance, remit son bonnet et tirant de sa poche une blague à tabac, aux cordons malpropres, il se mit à rouler une cigarette.

Moi-même, il n'y a pas longtemps j'étais aussi junker, un vieux junker incapable d'être déjà naïvement empressé pour un camarade cadet, j'étais un junker sans fortune, c'est pourquoi, sachant bien toute la peine morale de cette situation pour un homme jeune et ambitieux, je compatissais à tous ceux qui étaient en pareille situation, je tâchais de m'expliquer leur caractère, le degré et les tendances de leur intelligence pour juger d'après cela de leur souffrance morale. Ce junker, ou dégradé à en juger par son regard inquiet et par ce changement voulu et constant d'expression du visage,

que je remarquai en lui, me fit l'effet d'un homme pas sot du tout, mais très ambitieux, et ainsi, digne de pitié.

Le capitaine en second Sch... proposa une autre partie de quilles à la condition que les perdants, outre le transport du vainqueur, paieraient encore quelques bouteilles de vin rouge, du rhum, du sucre, de la cannelle, des clous de girofle pour confectionner un brûlot, fort en honneur, par cet hiver froid, dans notre détachement. Gouskantini, comme de nouveau l'appelait Sch..., fut aussi invité à la partie. Mais avant de commencer le jeu, en luttant visiblement entre le plaisir de cette invitation et quelque peur, il prit à part le capitaine en second Sch... et lui chuchota quelque chose. Le bon capitaine lui tapota sa large paume gonflée sur le ventre et répondit à haute voix : « Ce n'est rien, petit père, je vous croirai. »

Quand la partie fut terminée, il se trouva que le moins gradé, l'inconnu, avait gagné, et il devait monter à califourchon sur un de nos officiers, l'enseigne D... Celui-ci rougit, se dirigea vers le banc et en échange proposa des cigarettes au soldat. Pendant que nous commandions le brûlot, et que dans la tente des brosseurs s'entendait le remueménage de Nikita qui envoyait un soldat chercher de la cannelle et des clous de girofle, et que son dos gonflait par-ci par-là la toile malpropre de la tente, nous tous, sept hommes, étions assis près

des bancs et à tour de rôle, buvions du thé dans trois verres en regardant la plaine que commençait à envelopper le crépuscule. Nous causions et riions à propos de diverses circonstances du jeu.

L'inconnu ne prenait aucune part à la conversation ; il refusa obstinément le thé que je lui proposai plusieurs fois et, assis à terre à la mode tatare, avec du tabac coupé très mince, il faisait des cigarettes qu'il fumait, non pas tant pour son propre plaisir, mais comme il semblait, pour avoir l'air d'être occupé. Quand nous rappelâmes qu'on attendait la retraite pour le lendemain et peut-être le combat, il se dressa sur les genoux et s'adressant au capitaine en second Sch... dit qu'il venait de chez l'aide de camp et qu'il avait écrit lui-même l'ordre de la retraite pour le lendemain. Tandis qu'il parlait nous nous tûmes tous et malgré sa timidité évidente, nous lui fîmes répéter cette nouvelle extrêmement intéressante pour nous. Il répéta ce qu'il avait dit en ajoutant cependant qu'il se trouvait et était assis chez l'aide de camp avec qui il habite, quand on apporta l'ordre.

— Prenez garde, petit père ! Si vous dites vrai, alors il me faut aller à la compagnie donner des ordres pour demain — dit le capitaine en second Sch....

— Mais, comment donc... Comment ne serait-ce pas... J'ai assurément... se prit à dire le soldat, mais subitement il se tut, et se décidant visible-

ment à prendre l'air d'un homme offensé, il fronça les sourcils avec affectation et marmonna quelque chose dans sa moustache, puis de nouveau se mit à rouler des cigarettes. Mais dans sa blague à tabac au crochet, il n'avait plus assez de tabac, même de miettes. Il demanda à Sch. de lui *prêter une petite cigarette*. Nous prolongeâmes assez longtemps ces bavardages militaires monotones que connaît quiconque a été aux expéditions. Nous nous plaignions toujours dans les mêmes termes de l'ennui et de la durée de la campagne ; nous tenions les mêmes propos sur nos chefs ; nous louions toujours de la même façon, si souvent répétée, l'un de nos camarades ; plaignions un autre ; nous étouffions du gain excessif de celui-ci, de la perte de l'autre, etc., etc.

— Voilà, mon cher, notre aide de camp, le voilà fichu ! — dit le capitaine en second Sch..... — A l'état-major, il était toujours en gain, qu'il jouât avec n'importe qui, il gagnait des sommes folles et maintenant, c'est déjà le deuxième mois qu'il perd sans cesse. Il n'a pas de chance dans cette expédition. Je crois qu'il a déjà perdu deux mille pièces et divers objets pour cinq cents. Le tapis gagné à Moukhine, les pistolets de Nikitine et la montre d'or de Sadi dont Voronzov lui avait fait cadeau, tout est disparu.

— Ce n'est pas volé ! — dit le lieutenant O.....
— Il nous a assez écumés tous. On ne pouvait pas jouer avec lui.

— Il nous a tout pris et maintenant il ne lui reste que sa chemise!

Et le capitaine en second Sch..... riait de bon cœur. Voilà, Gousskov vit chez lui et vraiment il a failli le perdre, lui aussi. N'est-ce pas, mon vieux? — fit-il à Gousskov.

Celui-ci se mit à rire. Il avait un rire pénible, maladif qui changeait tout à fait l'expression de son visage. Il me semblait reconnaître ces changements de physionomie, il me semblait avoir vu cet homme autrefois. En outre, son vrai nom, Gousskov m'était connu. Mais où et quand l'avais-je vu? il m'était impossible de me le rappeler.

— Oui, — dit Gousskov, en portant sans cesse la main à sa moustache et, sans la toucher, l'abaissant — décidément Paul Dmitrievitch n'a pas de chance dans cette expédition. UNE VEINE DE MALHEUR, ajouta-t-il avec une prononciation française très étudiée mais très pure, et il me sembla de nouveau, l'avoir déjà vu quelque part et même très souvent. Je connais bien Paul Dmitrievitch, il me confie tout — continua-t-il. — Nous sommes de vieilles connaissances... c'est-à-dire, il m'aime, — ajouta-t-il, visiblement effrayé de la trop hardie affirmation d'être vieille connaissance d'un aide de camp — Paul Dmitrievitch joue admirablement, mais c'est étonnant ce qui lui arrive, il est tout à fait comme perdu : LA CHANCE A TOURNÉ — fit-il, s'adressant à moi en particulier.

D'abord nous écoutions Gousskov d'une oreille indulgente, mais après cette nouvelle phrase française nous tous, involontairement, nous détournâmes de lui.

— J'ai joué avec lui un millier de fois et, avouez que c'est étrange, — dit le lieutenant O... en accentuant tout particulièrement le mot *étrange* — avec lui je n'ai jamais rien gagné. Pourquoi donc est-ce que je gagne avec d'autres?

— Paul Dmitrievitch joue admirablement, je le connais depuis longtemps, — dis-je.

En effet, je connaissais l'aide de camp depuis quelques années, je l'avais vu souvent tenir un jeu très gros, eu égard aux moyens des officiers, et j'admirais son visage beau, un peu sombre et toujours absolument calme; sa prononciation lente, petite-russienne, ses beaux objets, ses chevaux, sa bravoure et surtout sa façon continue, nette et agréable de conduire le jeu. Maintes fois, je l'avoue, en remarquant ses mains potelées et blanches, à l'index orné de brillants, qui battaient une carte après l'autre, j'étais fâché de cette bague, de ces mains blanches, de toute la personne de l'aide de camp, et il me venait sur son compte de fort mauvaises pensées. Mais ensuite, en raisonnant de sang-froid, je me convainquais qu'il était tout simplement plus intelligent et meilleur joueur que tous ses partenaires. Surtout quand on écoutait ses raisonnements généraux sur le jeu : qu'il ne faut pas reculer

en voyant grossir son gain, qu'en certains cas, il faut s'y tenir, que la règle essentielle est de jouer *argent comptant*, etc., il était clair qu'il gagnait toujours parce qu'il était plus intelligent et avait plus de sang-froid que nous tous. Et maintenant, il se trouvait que ce joueur pondéré avait tout perdu pendant l'expédition, perdu non seulement son argent, mais aussi ses objets, ce qui constituait, pour un officier, le dernier degré de perte.

— Avec moi, il a toujours une chance infernale! — continua le lieutenant O... — Je me suis fait le serment de ne plus jouer avec lui.

— Quel original vous faites, mon vieux! — dit Sch... à O... en clignant de mon côté. — Vous avez perdu trois cents? Hein? perdu?

— Plus, — dit d'un ton fâché le lieutenant.

— Et maintenant, la raison vous vient, mais trop tard, mon cher? Tout le monde le connaît depuis longtemps pour le grec du régiment, — dit Sch..., se retenant à peine de rire et très content de sa sortie. — Tenez, Gousskov est présent, c'est lui qui prépare les cartes, c'est d'où vient leur grande amitié, mon vieux!... — Et le capitaine en second Sch... éclata de rire de si bon cœur, en tremblant de tout le corps, qu'il en répandit le verre de brûlot, qu'il tenait en ce moment. Une rougeur parut sur le visage jaune et maigre de Gousskov. Il essaya plusieurs fois d'ouvrir les lèvres, leva la main vers sa moustache et la laissa retomber de nou-

veau à l'endroit où devait être sa poche. Il se leva, se rassit, et enfin, d'une voix toute changée, dit à Sch... :

— Ce n'est pas une plaisanterie, Nikolaï Ivanovitch ! Vous dites de telles choses devant des hommes qui ne me connaissent pas et me voient dans une pelisse usée... parce que... — sa voix s'entrecoupait, de nouveau les mains petites, rouges, aux ongles noirs s'agitèrent de la pelisse au visage, tantôt tourmentant la moustache, les cheveux, le nez ; tantôt frottant les yeux, ou grattant sans besoin les joues.

— Eh quoi ! Tout le monde sait ça ! mon vieux ! — continua Sch..., très content de sa plaisanterie, sans remarquer l'émotion de Gouskov.

Celui-ci marmonna encore quelque chose, et, le coude droit appuyé sur les genoux, la main jointe dans la position la moins naturelle, regardant Sch..., il se donna l'expression du sourire méprisant.

« Non, pensai-je fermement, en regardant ce sourire, non seulement je l'ai vu quelque part, mais je lui ai parlé ».

— Nous nous sommes rencontrés quelque part ? — lui dis-je, quand, sous l'influence du silence général, le rire de Sch... commença à se calmer.

— La physionomie mobile de Gouskov s'éclaira tout à coup, ses yeux, pour la première fois, avec une expression franche et gaie, se fixèrent sur moi.

— Mais, sans doute. Je vous ai reconnu tout de suite, — dit-il en français. — En 48, j'avais le plaisir de vous rencontrer assez souvent à Moscou, chez madame Ivachina, ma sœur.

Je m'excusai de ne l'avoir pas reconnu plus tôt dans ce costume nouveau. Il se leva, s'approcha de moi, et de sa main humide, irrésolument, timidement il serra la mienne et s'assit près de moi. Au lieu de me regarder, lui qui, soi-disant, était si heureux de me voir, il se tourna vers les officiers avec une expression de vantardise désagréable. Peut-être par ce fait que j'avais reconnu en lui un homme que j'avais vu quelques années avant en frac dans un salon, ou parce que ces souvenirs le grandissaient soudain dans sa propre opinion, il me parut que son visage et même ses mouvements étaient tout à fait différents : ils exprimaient maintenant la vivacité d'esprit, la satisfaction enfantine de la conscience de cet esprit, et une certaine négligence méprisante, si bien que, je l'avoue, malgré la situation misérable où il se trouvait, mon ancienne connaissance ne m'inspirait déjà plus de pitié, mais un sentiment plutôt désagréable.

Je me rappelai vivement notre première rencontre. En l'année 48, souvent, pendant mon séjour à Moscou, j'allais chez Ivachine, avec qui j'avais été élevé, et qui était pour moi un vieil ami. Sa femme était une agréable maîtresse de

maison, ce qu'on appelle une femme charmante, mais elle ne me plut jamais... Cet hiver, quand je fis sa connaissance, elle me parlait souvent, avec une fierté mal dissimulée, de son frère qui venait de terminer ses études ; c'était selon elle, le jeune homme le plus instruit et le plus choyé du beau monde de Pétersbourg. Connaissant de renom le père de Gouskov, homme très riche et important, et ayant l'opinion de la sœur, je rencontrai le jeune Gouskov avec une certaine prévention. Une fois, le soir, en venant chez Ivachine, je trouvai chez lui un jeune homme de taille moyenne, d'aspect agréable, en frac noir, cravate et gilet blancs, qu'on avait omis de me présenter. Le jeune homme qui, évidemment, se préparait à aller au bal, le chapeau à la main, était debout devant Ivachine, et discutait chaleureusement, mais poliment, sur une de nos connaissances communes, qui se distinguait alors dans la campagne de Hongrie. Il niait l'héroïsme de cette personne, niait que ce fût un homme né pour la guerre, comme on disait, et le jugeait seulement intelligent et instruit. Je me souviens que je pris part à la discussion contre Gouskov, et m'entraînai à l'extrémité opposée en prouvant que l'intelligence et l'instruction sont en rapport inverse du courage. Je me rappelle comment Gouskov, avec charme et esprit, me prouvait que le courage est le résultat nécessaire de l'esprit et d'un certain degré de son développement, si bien

que moi, qui me considérais comme intelligent et instruit, je ne pouvais en secret n'y pas consentir ! Je me souviens qu'à la fin de notre discussion, Mme Ivachine me présenta son frère, et que celui-ci, en souriant avec indulgence, me tendit sa petite main, qu'il n'avait pas réussi à ganter tout à fait, et faiblement et timidement, comme aujourd'hui, serrait la mienne. Malgré mes préventions contre Gousskov, je devais lui rendre justice et tomber d'accord avec sa sœur, que c'était un jeune homme intelligent et aimable, qui devait avoir du succès dans le monde. Il était extraordinairement soigné, élégamment habillé ; il avait des manières assurées et modestes, l'air très jeune, presque enfantin, qui, involontairement faisait excuser l'expression de satisfaction personnelle et le désir d'étaler sa supériorité devant autrui, que reflétait constamment son visage intelligent et surtout son sourire. On racontait qu'il avait eu cet hiver un grand succès près des dames de Moscou. En le rencontrant chez sa sœur, ce n'est qu'à l'expression constante de bonheur et de satisfaction de son juvénile aspect et par ses récits parfois vaniteux, que je pouvais conclure jusqu'à quel degré c'était juste. Nous nous rencontrâmes à peu près six fois, et causâmes assez longuement, ou plutôt il causait et j'écoutais. Il parlait le plus souvent en français, en une langue très jolie, très logique et pittoresque, et savait dans la conversation commune, interrompre dou-

cement et poliment. En général, il se tenait assez fièrement avec tous et avec moi, et moi, comme il m'arrive toujours avec les personnes fermement convaincues qu'elles doivent le prendre de haut avec moi, et que je connais très peu, je sentais qu'il avait sous ce rapport tout à fait raison.

Maintenant, quand il s'assit près de moi et me tendit lui-même la main, je retrouvai vivement en lui l'expression hautaine d'autrefois, et il me parut qu'il ne profitait pas tout à fait loyalement de l'avantage de sa situation d'inférieur à supérieur, en m'interrogeant si négligemment sur ce que j'avais fait pendant tout ce temps et pourquoi j'étais tombé ici? Bien que chaque fois je répondisse en russe, il parlait en français, et cependant, je remarquais qu'il s'exprimait en cette langue, moins librement qu'autrefois. De lui-même, il me glissa en passant, qu'après sa triste et stupide histoire (en quoi consistait-elle, je l'ignorais, et il ne m'en dit rien), il avait été trois mois aux arrêts, ensuite envoyé au Caucase, au régiment de N., et qu'il était soldat dans ce régiment, depuis trois ans.

— Vous ne sauriez croire, — me dit-il en français, — combien j'ai souffert, dans ce régiment, de la société des officiers. Heureusement pour moi, que j'avais connu autrefois l'aide de camp dont on vient de parler « C'est vraiment un brave homme, — remarqua-t-il comme avec indulgence. — Je vis chez lui, et pour moi, c'est quand même un

petit soulagement. OUI, MON CHER, LES JOURS SE SUIVENT MAIS NE SE RESSEMBLENT PAS, — ajouta-t-il, et tout à coup il rougit, confus. Il se leva de sa place en s'apercevant que ce même aide de camp, dont nous causions — s'approchait de nous.

— C'est un tel bonheur de rencontrer un homme comme vous, — me chuchota Gousskov en s'éloignant de moi. — J'aurais beaucoup, beaucoup de choses à vous dire.

Je me déclarais enchanté de cela, mais j'avoue qu'en réalité, Gousskov m'inspirait une commisération, non sympathique mais pénible.

Je pressentais qu'en tête à tête, je serais gêné avec lui, mais je voulais savoir de lui beaucoup de choses, et surtout, comment, puisque son père était très riche, il se trouvait dans une telle détresse, comme on en pouvait juger par ses vêtements et ses manières.

L'aide de camp nous salua tous, sauf Gousskov, et s'assit près de moi, à la place qu'occupait le dégradé. Toujours calme et lent, joueur impassible et muni d'argent, Paul Dmitrievitch était maintenant un tout autre homme que celui que j'avais connu dans la période florissante de son jeu. Il avait l'air de se hâter, nous regardait sans cesse, et il ne se passa pas cinq minutes, que lui, qui refusait toujours de jouer, proposa une banque au lieutenant O... Celui-ci refusa, sous

prétexte d'occupations, et en réalité parce que sachant qu'il restait à Paul Dmitrievitch peu d'argent et d'objets, il ne croyait pas sage de risquer ses trois cents roubles, contre cent et peut-être moins qu'il pouvait gagner.

— Eh quoi, Paul Dmitrievitch! — dit le lieutenant, qui visiblement désirait éviter une nouvelle demande, — est-il vrai que demain nous nous mettons en route?

— Je ne sais pas, — fit Paul Dmitrievitch, — seulement il y a l'ordre de se préparer. Et vraiment nous ferions mieux de jouer. Je mettrai en jeu mon cheval Kabarda.

— Non, aujourd'hui, déjà...

— Le gris. Ça va? et si vous voulez, argent comptant! Eh bien! Ça va?

— Mais quoi... Moi, avec plaisir, ne pensez pas... prononça le lieutenant O., — répondant à son propre doute. — Mais peut-être demain sera-ce l'incursion ou le mouvement, il faut se bien reposer.

L'aide de camp se leva, et mettant les mains dans ses poches, se mit à marcher dans notre petit cercle. Son visage reprit son expression habituelle de froideur et d'un certain orgueil que j'aimais en lui.

— Ne voulez-vous pas un verre de vin chaud? — lui dis-je.

— Volontiers. Il se dirigea vers moi. Mais Gousskov, empessé, prit le verre de mes mains et le

porta à l'aide de camp en s'efforçant de ne pas le regarder.

Mais, Gousskov ne remarqua pas la corde qui tendait la tente, il y buta et lâchant le verre, il tomba sur les mains.

— En voilà un nigaud ! — exclama l'aide de camp qui déjà tendait la main pour saisir le verre.

Tous éclatèrent de rire, même Gousskov, qui frottait sur son genou maigre ses mains qu'il ne pouvait nullement blesser dans cette chute.

— C'est l'ours qui sert l'ermite ! — continua l'aide de camp. — C'est ainsi qu'il me sert chaque jour ; il a démolé tous les piquets de la tente. Il trébuche toujours.

Gousskov, sans l'écouter, s'excusait près de nous et me regardait avec un sourire triste, peu marqué, par lequel il semblait dire que moi seul pouvais le comprendre. Il était lamentable, mais l'aide de camp, son protecteur, semblait, on ne sait pourquoi, vouloir agacer son compagnon de chambre et ne pas le laisser tranquille.

— Oui, c'est un garçon habile !

— Mais qui ne trébuche pas contre ces piquets, Paul Dmitrievitch ? — dit Gousskov. — Vous-même avant-hier y avez buté.

— Moi, mon cher, je ne suis pas un subalterne, on ne me demande pas de l'habileté.

— Il peut trainer les pieds, — reprit le capitaine

en second Sch... et le subalterne doit sauter....

— Étrange plaisanterie, — dit Gouskov, presque en chuchotant et baissant les yeux.

L'aide de camp était évidemment agacé contre son co-logeur et saisissait avidement chaque prétexte.

— Il faudra de nouveau l'envoyer au secret, — dit-il en s'adressant à Sch... et en clignant des yeux vers le dégradé.

— Alors, ce seront de nouveau des larmes, — dit Sch... en riant.

Gouskov ne me regardait plus et feignait de puiser du tabac dans la blague où depuis longtemps il n'y avait plus rien.

— Préparez-vous à aller au secret, mon vieux, — dit Sch... à travers le rire. — Les éclaireurs nous ont dénoncé aujourd'hui qu'une attaque contre le camp se prépare pour cette nuit, alors il faut commander les gens sur qui on peut compter.

Gouskov sourit d'un air indécis, comme s'il allait dire quelque chose, et à plusieurs reprises souleva un regard suppliant sur Sch.

— Eh quoi ! j'y suis allé d'autres fois, j'irai encore si on m'y envoie, — balbutia-t-il.

— Oui, et on vous y enverra.

— Eh bien, j'irai ! La belle affaire !

— Oui, comme à Argoune, où vous vous êtes enfui du poste et avez jeté le fusil, — dit l'aide de camp

et, se détournant de lui, il se mit à nous communiquer les ordres pour le lendemain.

En effet, pour la nuit, on attendait de l'ennemi la fusillade sur le camp et, le lendemain, un mouvement quelconque. Après avoir causé de divers sujets communs, l'aide de camp, comme par hasard, songeant tout à coup au jeu, proposa une petite partie au lieutenant O... Celui-ci, spontanément, consentit et partit avec Sch... et le sous-lieutenant, dans la tente de l'aide de camp où étaient la table verte pliante et un jeu de cartes. Le capitaine, commandant de notre division, alla dormir dans sa tente, les autres officiers se dispersèrent aussi, je restai seul avec Gouskov. Je ne m'étais pas trompé, j'étais en effet très gêné en tête-à-tête avec lui. Involontairement je me levai et commençai à marcher de long en large sur la batterie. Gouskov, en silence, me suivait de côté en se tournant hâtivement et avec inquiétude pour ne pas rester en arrière ou me devancer.

— Je ne vous gêne pas ? — me dit-il, d'une voix douce et triste. Comme je pouvais le remarquer dans l'obscurité son visage était profondément pensif et triste.

— Nullement, — répondis-je. Mais comme il n'entamait pas la conversation et que je ne savais que lui dire, nous marchâmes longtemps silencieux.

Le crépuscule faisait déjà place à l'obscurité de la nuit. Au-dessus du profil noir des montagnes s'al-

lumait déjà la brillante étoile du berger. Sur nos têtes, dans le ciel bleu, clair, glacé, brillaient de petites étoiles. De tous côtés rougissait dans les ténèbres la flamme des bûchers embrasés ; auprès, se trouvaient les tentes grises et s'assombrissait le monticule noir de notre batterie. Près du bûcher le plus proche, autour duquel, en se chauffant, nos brosseurs causaient à mi-voix, brillait de temps en temps, sur la batterie, le cuivre de nos gros canons et se montrait la figure de la sentinelle, la capote sur l'épaule, marchant d'un pas cadencé sur le parapet.

— Vous ne sauriez vous imaginer quelle consolation c'est pour moi de causer avec un homme tel que vous, — me dit Gousskov, bien que nous n'eussions encore causé de rien. — Seul un homme dans ma situation peut le comprendre !

Je ne savais que lui répondre et de nouveau, nous nous tûmes, malgré notre, désir évident, lui de parler et moi de l'écouter.

— Pourquoi étiez-vous?... Pourquoi avez-vous souffert? — demandai-je enfin, ne trouvant rien de mieux pour engager la conversation.

— N'avez-vous pas entendu parler de cette malheureuse histoire avec Méténine ?

— Oui, un duel il me semble. J'ai entendu vaguement. Je suis depuis longtemps au Caucase.

— Non, il ne s'agit pas de duel. C'est une affaire stupide et terrible ! Je vous raconterai tout si vous

ne le savez pas. C'était précisément cette année, quand je vous rencontrais chez ma sœur. Je vivais à Pétersbourg. Il faut vous dire que j'avais alors ce qu'on appelle UNE POSITION DANS LE MONDE et assez avantageuse, sinon brillante. MON PÈRE ME DONNAIT DIX MILLE PAR AN. En 1849, on me promit une place près de l'ambassadeur de Turin. Mon oncle maternel pouvait et était toujours disposé à faire beaucoup pour moi. Maintenant c'est une affaire passée, J'ÉTAIS REÇU DANS LA MEILLEURE SOCIÉTÉ DE PÉTERSBOURG, JE POUVAIS PRÉTENDRE au meilleur parti. J'ai étudié comme nous tous étudions dans nos écoles, de sorte que je n'avais pas une instruction particulière. Il est vrai qu'ensuite, j'ai beaucoup lu, MAIS J'AVAIS SURTOUT, vous savez, CE JARGON DU MONDE, et tel quel, on me trouvait, je ne sais pourquoi, l'un des premiers jeunes gens de Pétersbourg. Mais ce qui me haussait le plus dans l'opinion générale, c'EST CETTE LIAISON AVEC MADAME D***, dont on parla beaucoup à Saint-Pétersbourg. Mais j'étais encore très jeune dans ce temps, et j'appréciais peu tous ces avantages. Tout simplement j'étais jeune et sot. Que me fallait-il encore? A cette époque, à Pétersbourg, ce Méténine avait une réputation....

Et Gousskov, continua sur le même ton à me raconter l'histoire de son malheur, histoire que j'omettrai ici, car elle n'avait aucun intérêt.

— Deux mois je fus aux arrêts, — continua-t-il,

presque tout à fait seul, et que ne pensai-je pas alors ! Mais, savez-vous, quand tout cela s'est terminé, le lien qui m'unissait au passé semblait déjà définitivement tranché, et je fus soulagé. MON PÈRE, VOUS EN AVEZ ENTENDU PARLER ASSURÉMENT, était un homme d'un caractère de fer, aux convictions fermes, ILM'A DÉSHÉRITÉ et cessa toute relation avec moi. Selon ses convictions, il devait agir ainsi et je ne l'accuse nullement : IL A ÉTÉ CONSÉQUENT. Aussi n'ai-je pas fait un pas pour le faire revenir sur sa décision. Ma sœur était à l'étranger, madame D***, seule m'écrivait quand elle le pouvait et me proposait son aide. Mais vous comprenez que j'ai refusé, de sorte que je manquais même de ces choses qui aident un peu dans cette situation, vous savez : les livres, le linge, la nourriture ; je n'avais rien.

Je réfléchis beaucoup et beaucoup pendant ce temps, je commençai à tout regarder avec d'autres yeux. Par exemple, ce bruit, ces racontars du monde dont j'étais l'objet à Pétersbourg, ne m'intéressaient pas, ne me flattaient nullement, tout cela me semblait ridicule. Je me sentais moi-même coupable, imprudent, jeune. J'avais gâché ma carrière et ne pensais qu'à m'en refaire une. Et pour cela, je sentais en moi des forces et de l'énergie. Après les arrêts, comme je vous l'ai dit, on m'a envoyé ici, au Caucase, dans le régiment de N...

— J'ai pensé, — continua-t-il en s'animant de plus en plus, — qu'ici, au Caucase, LA VIE DE CAMP,

les hommes simples, honnêtes, avec qui je serais en relations, la guerre, les dangers, tout cela irait au mieux à ma disposition d'esprit : que je commencerais une nouvelle vie. ON ME VERRA AU FEU ; on m'aimera, on m'estimera non pour mon nom seul ; la croix, le grade de sous-officier, on lèvera la punition, et je retournerai, ET VOUS SAVEZ, AVEC CE PRÉSTIGE DU MALHEUR. MAIS QUEL DÉSENCHANTEMENT ! Vous ne pouvez imaginer comme je me suis trompé ! Vous connaissez la société des officiers de notre régiment ? — Il se tut assez longtemps, attendant, comme il me semblait, que je lui dise que je savais combien était mauvaise la société de ce régiment, mais je ne répondis rien. J'étais fâché de ce qu'il put supposer que je devais, parce que je savais le français, être révolté de la société des officiers, qu'au contraire, après un assez long séjour au Caucase, j'avais appris à apprécier et estimais mille fois plus que cette société d'où venait M. Gouskov. Je voulais le lui dire, mais sa situation m'arrêta.

— Dans le régiment de N.... la société des officiers est mille fois pire que celle-ci, — continua-t-il. — J'ESPÈRE QUE C'EST BEAUCOUP DIRE. Non, vous ne pouvez vous imaginer ce que c'est ! Je ne parle pas déjà des junkers et des soldats. Quelle horreur est-ce ! D'abord on m'accueillit très bien, c'est vrai ; mais ensuite, quand ils virent que je ne pouvais que les mépriser, vous savez, dans ces

petites relations non remarquées, quand ils ont vu en moi un homme de beaucoup supérieur à eux, ils se sont excités contre moi et ont commencé à s'en venger par diverses petites humiliations. CE QUE J'AI EU A SOUFFRIR, VOUS NE VOUS EN FAITES PAS UNE IDÉE. Ensuite, ces relations forcées, avec le junker, et principalement AVEC LES PETITS MOYENS QUE J'AVAIS, JE MANQUAIS DE TOUT, je n'avais que ce que ma sœur m'envoyait. Tenez, pour vous donner l'idée de ce que j'ai souffert, avec mon caractère, AVEC MA FIERTÉ, J'AI ÉCRIT A MON PÈRE, je l'ai supplié de m'envoyer quelque chose. Je comprends qu'après cinq ans d'une telle vie on puisse devenir comme notre dégradé Dromov qui boit avec les soldats et qui écrit à tous les officiers, et demande à *emprunter* trois roubles et qui signe : TOUT A VOUS, Dromov. Il fallait avoir mon caractère pour ne pas me corrompre tout à fait dans cette situation horrible.

Longtemps, en silence, il marchait près de moi. — AVEZ-VOUS UN PAPIROS? me dit-il. — Oui, alors où en étais-je? Oui. Je ne pouvais supporter cela, non physiquement, malgré les souffrances et le froid et la faim, je vivais en soldat; cependant, les officiers avaient pour moi un certain respect. Je conservais sur eux un certain PRÉSTIGE. Ils ne m'envoyaient ni en sentinelle, ni à l'exercice. Je ne l'eusse pas supporté. Mais moralement, je souffrais horriblement. Et surtout, je ne voyais pas d'issue à cette situation. J'écrivis à mon oncle, je le sup-

pliai de me faire passer dans un régiment prenant au moins part aux expéditions, et je savais trouver ici Paul Dmitrievitch, QUI EST LE FILS DE L'INTENDANT DE MON PÈRE. Quand même il pouvait m'être utile. Mon oncle fit cela pour moi. J'eus mon changement. Après l'autre régiment, celui-ci me semblait une réunion de chambellans. Et puis, Paul Dmitrievitch se trouvait ici. Il savait qui je suis et on me reçut fort bien. A la demande de l'oncle... Gouskov, vous SAVEZ... Mais j'ai remarqué que ces hommes sans instruction et sans développement ne peuvent respecter l'homme et lui témoigner les signes du respect s'il n'a pas cette auréole de la fortune et de la noblesse. Quand ils ont vu que j'étais pauvre, peu à peu leurs relations envers moi se sont relâchées, et enfin ils sont devenus presque méprisants. C'est horrible, mais c'est l'absolue vérité.

Ici, je fus à une affaire, je me suis battu, ON M'A VU AU FEU. — continua-t-il. — Mais quand cela finira-t-il ? Jamais, je crois ! Et mes forces et mon énergie commencent déjà à s'épuiser. Ensuite, je m'imaginai, LA GUERRE, LA VIE DE CAMP... mais tout cela n'est pas comme je le vois : en pelisse courte non lavée, en bottes de soldat, il faut aller au secret, et passer toute la nuit dans le ravin avec un Antonov quelconque, enrégimenté pour cause d'ivrognerie, et à chaque instant il se peut qu'on tue derrière le buisson, vous ou Antonov c'est la même chose. Ce n'est déjà plus du courage, C'EST AFFREUX, ÇA TUE

— Eh quoi ! Maintenant, pour l'expédition, vous pourrez recevoir le grade de sous-officier et l'année suivante être promu sous lieutenant, — dis-je.

— Oui, c'est possible. On me l'a promis, mais avant deux ans, c'est douteux. Et quelles seront ces deux années. Si l'en savait ! Imaginez-vous cette vie avec ce Paul Dmitrievitch : les cartes, les plaisanteries grossières, l'orgie. Vous voulez dire quelque chose qui bout dans votre âme, on ne vous comprend pas, ou on se moque de vous. On vous parle, non pour vous communiquer une idée, mais pour faire de vous un bouffon si possible. Et tout cela est si vulgaire, si grossier, si vilain ; et vous sentez toujours que vous êtes un subalterne. On vous le fait toujours sentir. C'est pourquoi vous ne pouvez comprendre le plaisir de parler A CŒUR OUVERT avec un homme comme vous.

Je ne comprenais nullement quelle sorte d'homme j'étais, aussi ne savais-je que lui répondre...

— Voulez-vous souper ? — me dit en ce moment Nikita, qui, sans être remarqué, s'approchait de moi dans l'obscurité, et que je vis mécontent de la présence d'un hôte. — Il ne reste que des bouchées et un peu de viande hachée.

— Le capitaine a-t-il déjà soupé ?

— Il dort déjà depuis longtemps, — répondit sombrement Nikita. A mon ordre de nous apporter ici de

quoi manger et de l'eau-de-vie, il grogna mécontent et se traîna verssa tente. Là-bas encore il marmonna quelque chose, puis cependant nous apporta unecantine. Il posa sur la cantine une chandelle qu'il entourra d'un papier pour la garantir du vent, une petite casserole, un pot de moutarde, un petit verre à anse, une bouteille d'absinthe. Après avoir arrangé tout cela, Nikita resta encore un moment près de nous ; il nous regardait, moi et Gouskov, boire de l'eau-de-vie, ce qui, évidemment, lui était fort désagréable. A la lumière mate de la chandelle traversant le papier et dans l'obscurité qui nous entourait, on voyait seulement la peau de phoque de la cantine, dessus, le souper ; le visage, la pelisse courte de Gouskov et ses mains petites, rouges, avec lesquelles il prenait les bouchées dans la casserole. Autour, tout était noir, et seulement en regardant fixement on pouvait distinguer la batterie noire, la même figure sombre de la sentinelle qu'on apercevait derrière le parapet, de chaque côté les feux des bûchers, et en haut des étoiles rouges. Gouskov, triste et gêné, souriait à peine, comme si, après son aveu, il avait honte de mes regards. Il but encore un petit verre d'eau-de-vie et mangea avec avidité en raclant le fond de la casserole.

— Oui, pour vous, c'est quand même un soulagement de connaître l'aide de camp. D'après ce que j'ai entendu, c'est un homme très

brave, — prononçai-je pour dire quelque chose.

— Oui, — répondit le dégradé, — c'est un brave homme, mais il ne peut être autre, il ne peut être un vrai homme, on ne peut l'exiger avec son instruction. — Tout à coup il parut rougir. — Vous avez remarqué ses plaisanteries grossières aujourd'hui sur le secret. — Et Gousskov, malgré mes efforts répétés d'étouffer cette conversation, commença à se justifier, à me prouver qu'il ne s'était pas enfui du secret et qu'il n'était pas un poltron, comme l'avaient voulu faire croire l'aide de camp et Sch...

— Comme je vous ai dit, — conclut-il en essuyant ses mains à sa pelisse, — de pareilles gens ne peuvent être délicats avec un homme, un soldat qui a peu d'argent. C'est au-dessus de leurs forces. Et comme, ces derniers temps, depuis cinq mois, je ne sais pourquoi, je ne reçois rien de ma sœur, alors je remarque qu'ils sont tout changés avec moi. Cette pelisse courte que j'ai achetée à un soldat et qui ne réchauffe pas parce qu'elle est toute râpée, (ce disant il me montrait la peau tout à fait rongée), ne leur inspire pas la pitié ou le respect pour le malheur, mais un mépris qu'ils ne sont pas capables de cacher. Quelle que soit ma misère, — comme maintenant quand je n'ai rien à manger sauf la gamelle et que je n'ai pas de quoi m'habiller, — continua-t-il en rougissant et en se versant encore un verre d'eau-de-vie, — il ne songera pas à me propo-

ser quelque argent, bien qu'il sache pertinemment que je le lui rendrais. Mais il attend que moi, dans ma situation, je m'adresse à lui. Et vous comprenez comment cela me met à ses yeux. A vous, je parlerai tout franchement, VOUS ÊTES AU-DESSUS DE CELA, MON CHER, JE N'AI PAS LE SOU. Et tenez, — fit-il tout à coup en me regardant dans les yeux avec désespoir, je vous dirai tout net que je suis maintenant dans une situation des plus difficiles : POUVEZ-VOUS ME PRÊTER DIX ROUBLES ARGENT ? Ma sœur doit m'en envoyer par le prochain courrier et MON PÈRE ..

— Ah ! je suis très heureux, — dis-je, tandis qu'au contraire j'étais peiné et surtout dépité, parce que la veille, ayant perdu aux cartes, il ne me restait plus que cinq roubles et quelque chose chez Nikita. — Tout de suite, — dis-je en me levant. — J'irai les chercher dans ma tente.

— Non, après, NE VOUS DÉRANGEZ PAS.

Mais, sans l'écouter, je courus à la tente fermée où se trouvait mon lit, et où logeait le capitaine.

— Alexeï Ivanitch, donnez-moi, s'il vous plaît, dix roubles jusqu'au prêt, — dis-je au capitaine en le secouant.

— Quoi ! vous avez encore perdu ? Hier encore vous vouliez ne plus jouer, — prononça le capitaine en se rendormant.

— Non, je n'ai pas joué. Mais il me les faut, donnez-les-moi, s'il vous plaît.

— Makatuk ! — cria le capitaine à son brosseur, — apporte la cassette et donne ici.

— Plus bas ! plus bas ! — dis-je, entendant derrière la tente les pas cadencés de Gouskov.

— Eh ! pourquoi plus bas ?

— C'est le dégradé qui m'a demandé de les lui prêter, il est ici.

— Ah ! si j'avais su, vous n'auriez rien. On dit que c'est le plus fameux polisson !...

Cependant le capitaine donna quand même l'argent, ordonna de cacher la cassette, de bien fermer la tente et répéta de nouveau : « Ah ! si j'avais su pourquoi vous vouliez cet argent, je ne vous l'aurais pas donné ! » Il enfonça la tête sous les couvertures. — « Maintenant, à votre compte trente-deux, rappelez-vous... » me cria-t-il.

Quand je sortis de la tente, Gouskov marchait autour des bancs et sa personne petite, aux jambes arquées, en bonnet à longs poils blancs usé, se montrait, disparaissait dans l'obscurité quand il passait devant la chandelle. Il prit l'air de ne pas me remarquer. Je lui remis l'argent. Il me remercia et roula les billets qu'il glissa dans la poche de son pantalon.

— Maintenant, chez Paul Dmitrievitch, le jeu bat son plein, — commença-t-il.

— Je le pense.

— Il joue singulièrement, toujours à rebours et ne double jamais. Quand il a la veine, c'est bien,

mais dame, quand ça tourne, on peut perdre horriblement. Il l'a prouvé. Dans cette expédition, en comptant les objets, il a perdu plus de quinze cents et autrefois comme il jouait prudemment ! De sorte que votre officier avait l'air de douter de son honnêteté.

— Mais non, c'est en plaisantant... Nikita, ne reste-t-il pas de vin ? — dis-je, très soulagé du bavardage de Gouskov. Nikita grogna encore mais nous apporta du vin, et de nouveau, avec colère, regardait comment Gouskov vidait son verre. Dans l'attitude de Gouskov perçait le sans-gêne d'autrefois. Je voulais qu'il s'en allât plus vite, et il semblait ne pas faire cela, seulement par honte de s'en aller aussitôt l'argent reçu. Je me tus.

— Comment, vous ayant le moyen, vous êtes-vous décidé, sans aucune nécessité, DE GAÏÉTÉ DE CŒUR, à servir au Caucase ? Voilà ce que je ne comprends pas.

Je tâchai de me justifier d'une conduite si étrange pour lui.

— J'imagine que pour vous aussi, la société de ces officiers est très pénible, des hommes sans aucune instruction. Vous ne pouvez vous comprendre. A part les cartes, le vin et les conversations sur les décorations et les expéditions, même en vivant ici dix ans, vous n'entendrez rien de plus.

Son désir de me mettre absolument dans une situation semblable à la sienne, m'était désagréable,

et je l'assurai que j'aimais beaucoup les cartes, le vin, et les conversations sur les expéditions, et que je ne désirais pas avoir de meilleurs camarades que ceux que j'avais.

Mais il ne voulut point me croire.

— Vous dites cela, comme ça, continua-t-il. Et l'absence de femmes, c'est-à-dire de femmes *comme il faut*, n'est-ce pas une cruelle privation ? Je ne sais pas ce que je donnerais maintenant pour me transporter dans un salon seulement pour un moment et au travers de la serrure regarder une femme charmante.

Il se tut un peu et but encore un verre de vin.

— Ah mon Dieu ! Ah mon Dieu ! Peut-être nous rencontrerons-nous encore un jour à Pétersbourg, dans le monde, et nous verrons-nous encore avec des hommes et des femmes. Il but le vin restant dans la bouteille et dit : « Ah ! pardon ! Peut-être en voulez-vous ? Je suis horriblement distrait. Cependant il me semble que j'ai trop bu ET JE N'AI PAS LA TÊTE FORTE. Il y eut un temps, quand je vivais à Morskaïa, AU REZ-DE-CHAUSSÉE, j'avais un superbe appartement, des meubles, vous savez, je pouvais arranger tout cela fort élégamment, sans trop dépenser. Il est vrai que MON PÈRE me donnait des porcelaines, des plantes, de très belle argenterie. LE MATIN, JE SORTAIS, les visites ; A CINQ HEURES, RÉGULIÈREMENT, je venais dîner chez elle, souvent elle était seule. IL FAUT AVOUER QUE C'ÉTAIT UNE FEMME RA-

VISSANTE! Vous ne la connaissez pas? Pas du tout?

— Non.

— Vous savez, chez elle, la grâce féminine au plus haut degré! la tendresse et ensuite quel amour! O Dieu! je ne pouvais alors apprécier ce bonheur. Ou, après le théâtre, nous revenions souper à deux. Avec elle, on ne s'ennuyait jamais, TOUJOURS GAIE, TOUJOURS AIMANTE. Oui, je ne pressentais pas quel rare bonheur c'était. ET J'AI BEAUCOUP A ME REPROCHER envers elle. JE L'AI FAIT SOUFFRIR ET SOUVENT, j'étais cruel. Ah! quel merveilleux temps c'était! Vous vous ennuyez?

— Non, pas du tout.

— Alors je vous raconterai nos soirées. Bien, j'arrive, je rentre, — cet escalier dont je connaissais chaque plante, le loquet de la porte, tout cela si charmant, si connu, ensuite l'antichambre, sa chambre... Non, ce ne sera plus jamais, jamais! Elle m'écrit jusqu'ici. Si vous voulez, je vous montrerai ses lettres... Mais non, je ne suis déjà plus le même, je suis perdu, je ne la mérite pas... Oui, je suis absolument perdu! JE SUIS CASSÉ! Il n'y a en moi ni énergie, ni fierté, rien. Même plus de noblesse... Oui, je suis perdu! Et personne jamais ne comprendra mes souffrances. Tous y sont indifférents. Je suis un homme perdu! Jamais je ne me relèverai, parce que moralement je suis tombé... dans la boue... tombé...

A ce moment on sentait dans ses paroles un dé-

sespoir sincère, profond. Il ne me regardait pas, il était assis immobile.

— Pourquoi si désespéré ? — dis-je.

— Parce que je suis un misérable ; cette vie m'a détruit. Tout ce qui était en moi, tout est mort. Je souffre maintenant, non plus avec orgueil, mais avec lâcheté. Je n'ai plus déjà DE DIGNITÉ DANS LE MALHEUR. On m'humilie sans cesse. Je supporte tout. Je vais au-devant des humiliations. Cette boue A DÉTEINT SUR MOI, je suis devenu moi-même grossier, j'ai oublié ce que je savais, je ne puis plus parler le français, je me sens vil et méprisable. Je ne puis me débattre dans ce milieu, non, je ne le puis pas. Je serais peut-être un héros, donnez-moi un régiment, des épaulettes, des trompettes, mais marcher à côté d'un sauvage Anton Boudarenko quelconque, etc., et sentir qu'entre lui et moi il n'y a aucune différence, que c'est tout égal qu'on tue lui ou moi, cette pensée me tue. Comprenez-vous combien est terrible la pensée qu'un déguenillé quelconque me tuera, moi, un homme qui pense et souffre et que ce serait la même chose que de tuer à côté de moi Antonov, une créature qui ne se distingue en rien d'un animal, et qu'il peut arriver qu'on me tue précisément moi et non Antonov, comme il arrive toujours, UNE FATALITÉ pour tout ce qui est supérieur et bon. Je sais qu'ils m'appellent poltron, soit, je suis poltron, je suis en effet un poltron, et je ne peux pas ne pas l'être.

C'est peu, mais selon eux je suis de plus un mendiant, un homme abject. Voilà, tout à l'heure, je vous ai demandé de l'argent et vous avez le droit de me mépriser. Non, prenez votre argent, et il me tendit le billet froissé. Je veux que vous m'estimiez. — Il cacha son visage dans ses mains et se mit à pleurer. Je ne savais absolument que dire et que faire.

— Calmez-vous, — lui dis-je. — Vous êtes trop sensible. Ne prenez pas tant à cœur, analysez-vous moins, envisagez les choses plus simplement. Vous dites vous-même que vous avez du caractère, reprenez-vous. Il ne vous reste plus si longtemps à souffrir. — Mais je disais cela d'une façon très embrouillée, parce que j'étais ému d'un sentiment de pitié et du repentir de m'être permis de blâmer un homme profondément et sincèrement malheureux.

— Oui, — commença-t-il, — si depuis que je suis dans cet enfer j'avais entendu un mot de compassion, de conseil, d'amitié, un mot humain, comme je viens de l'entendre de vous, peut-être pourrais-je supporter tout avec calme, me ressaisir, être un bon soldat. Mais maintenant, c'est horrible!... Quand je raisonne de sang-froid, je désire la mort, et pourquoi aimerais-je la vie, moi qui suis perdu pour tout ce qu'il y a de bon au monde! Et au moindre danger, tout à coup, malgré moi, je commence à adorer cette vie lâche et à la vouloir conserver comme quelque chose de précieux.

ET JE NE PUIS pas me vaincre. C'est-à-dire, je puis — continua-t-il après un court silence, — mais il me faut trop d'efforts, de peine, quand je suis seul. Avec les autres, dans les conditions ordinaires, quand on va au combat, je suis courageux, JAI FAIT MES PREUVES, parce que j'ai de l'amour-propre, je suis fier, c'est mon défaut; et devant les autres... Savez-vous, permettez-moi de rester à coucher chez vous, parce que chez nous on jouera toute la nuit. Pour moi, un coin par terre suffit.

Pendant que Nikita arrangeait le lit, nous nous étions levés et commencions à marcher de nouveau dans l'obscurité, de long en large de la batterie.

En effet, chez Gousskov la tête était probablement très faible, puis qu'après deux petits verres d'eau-de-vie et deux verres de vin il titubait. Quand nous nous éloignâmes de la lumière je remarquai que, tâchant que je ne le visse pas, il glissait dans sa poche le billet de dix roubles qu'il avait gardé à la main pendant toute la conversation précédente. Il continua à parler, disant qu'il croyait encore possible de se relever s'il avait près de lui un homme comme moi, ayant quelque pitié pour lui.

Déjà nous nous dirigeons vers la tente pour aller dormir quand soudain, un boulet siffla au-dessus de nos têtes et tomba très près de nous. C'était si étrange, ce camp calme, endormi, notre conversation, et tout à coup ce boulet ennemi, qui,

venu Dieu sait d'où, tombait au milieu de nos tentes, c'était si étrange, que de longtemps je ne pus me rendre compte de ce que c'était. Le soldat Andréev, qui était en sentinelle à la batterie, s'approcha de moi.

— Voyez comme il s'est glissé! Tenez ici, on a aperçu le feu! — dit-il.

— Il faut éveiller le capitaine — dis-je. Et je regardai Gousskov.

Il était debout, voûté presque jusqu'à terre, et il bégayait pour dire quelque chose : « C'est... c'est... l'enn... c'est... très... drô... le... » Il ne prononça rien de plus et je ne n'ai pas vu comment et où il disparut immédiatement. Dans la tente du capitaine, on allumait la chandelle. On entendait sa toux habituelle, au réveil, et bientôt il sortit en demandant du feu pour allumer sa petite pipe.

— Qu'est-ce donc, petit père, aujourd'hui on ne peut pas me laisser dormir, — fit-il en souriant. — Tantôt vous avec votre dégradé, tantôt Chamil. Que ferons-nous, hein? Répondre ou non? Il n'y avait rien qui fût relatif à cela dans l'ordre?

— Rien. Le voilà encore — dis-je — et il tire de deux canons.

En effet, dans l'obscurité, devant, à droite, s'enflammaient deux feux comme deux yeux et bientôt au-dessus de nous volaient un boulet et une grenade vide — la nôtre probablement — qui produisit un sifflement aigu et bruyant. Des soldats sor-

tirent des tentes voisines, on entendait des tous-sottements, des éternuements et des conversations.

— Voyez, il siffle comme un rossignol — remarqua un artilleur.

— Appelez Nikita — dit le capitaine avec son bon sourire habituel — Nikita ! Ne te cache pas mon vieux, viens entendre le rossignol des montagnes.

— Quoi ! Votre haute Noblesse, — répondit Nikita qui se trouvait debout près du capitaine. — Je les ai vus les rossignols, je n'ai pas peur, et voilà, cet hôte qui était ici et qui a bu votre vin, quand il a entendu il s'est sauvé lestement. Devant notre tente, il roulait comme un ballon et se terrait comme une bête.

— Cependant, il faut aller au chef d'artillerie — me dit le capitaine d'un ton sérieux, autoritaire. — Il faut demander si nous devons tirer, répondre au feu, oui ou non. Ce ne sera rien, mais quand même on peut. Veuillez aller demander. Veuillez seller le cheval, ça ira plus vite, prenez si vous voulez mon Polkan.

Cinq minutes après j'avais un cheval et partais près du chef d'artillerie.

— N'oubliez pas le mot d'ordre : *timon* : — me chuchota le capitaine, très ponctuel — autrement vous ne passeriez pas la ligne.

Il y avait environ une demi-verste jusqu'au chef

de l'artillerie. Tout le chemin était entre des tentes. Aussitôt que je me fus éloigné de notre bûcher, il faisait si noir que je ne voyais même pas les oreilles du cheval, mais seulement les feux des bûchers qui me semblaient tantôt très près, tantôt très loin, étaient devant mes yeux. En avançant, grâce au cheval dont je laissais flotter les rênes, je commençai à distinguer les tentes blanches quadrangulaires, ensuite la raie noire de la route. Au bout d'une demi-heure, après avoir demandé trois fois le chemin, accroché deux fois les piquets des tentes, ce que me valait chaque fois des invectives, et avoir été arrêté deux fois par les sentinelles, j'arrivai au chef d'artillerie. Pendant ma route j'avais encore entendu deux coups tirés sur notre camp, mais les obus n'arrivaient pas jusqu'où était l'état-major. Le chef de l'artillerie n'ordonna pas de répondre aux coups, d'autant plus que l'ennemi s'arrêta, et je revins en tenant la bride du cheval et marchant à pied parmi les tentes. Plusieurs fois je ralentis le pas devant les tentes des soldats encore éclairées, et j'entendis soit un conte que narrait un bavard, ou la lecture d'un livre, faite par un lettré et qu'écoutait toute la section réunie dans la tente, en l'interrompant de temps en temps, de diverses observations, ou simplement les récits, sur des expéditions, sur le pays natal, sur les chefs.

En passant devant une des tentes du troisième bataillon, j'entendis la voix haute de Gousskov qui

parlait très gaiement et sans aucune gêne. Des voix jeunes, gaies aussi, n'appartenant pas à des soldats lui répondaient. C'était évidemment une tente de junkers ou de sergents-majors. Je m'arrêtai.

— Je le connais depuis longtemps, — disait Gouskov. — Quand j'habitais Pétersbourg, il venait souvent chez moi et j'allais chez lui. Il fréquentait la très bonne société.

— De qui parlés-tu? — demanda une voix avinée.

— Du prince, — dit Gouskov. — Nous sommes parents et surtout de vieux amis. Vous savez, messieurs, c'est une bonne chose d'avoir une telle connaissance. Il est effroyablement riche. Pour lui cent roubles c'est une bagatelle. Et voilà, je lui ai demandé un peu d'argent en attendant que ma sœur m'en envoie.

— Eh bien ! Envoie donc chercher....

— Tout de suite. Savelitch ! mon cher — dit Gouskov, en s'avancant vers l'entrée de la tente. — Voici dix roubles, va chez le cantinier, prends deux bouteilles de vin et encore quoi, messieurs ? Dites donc ? — Et Gouskov, en se dandinant, les cheveux en désordre, sans bonnet, sortit de la tente. Écartant les pans de sa péliste, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon gris, il s'arrêta sur le seuil. Bien qu'il fût dans la lumière et moi dans l'ombre, je tremblais qu'il ne me vît, et tâchant de ne pas faire de bruit, je m'éloignai.

— Qui est là ? — cria à mon adresse Gouskov d'une voix tout avinée.

Évidemment le froid lui faisait monter le vin à la tête.

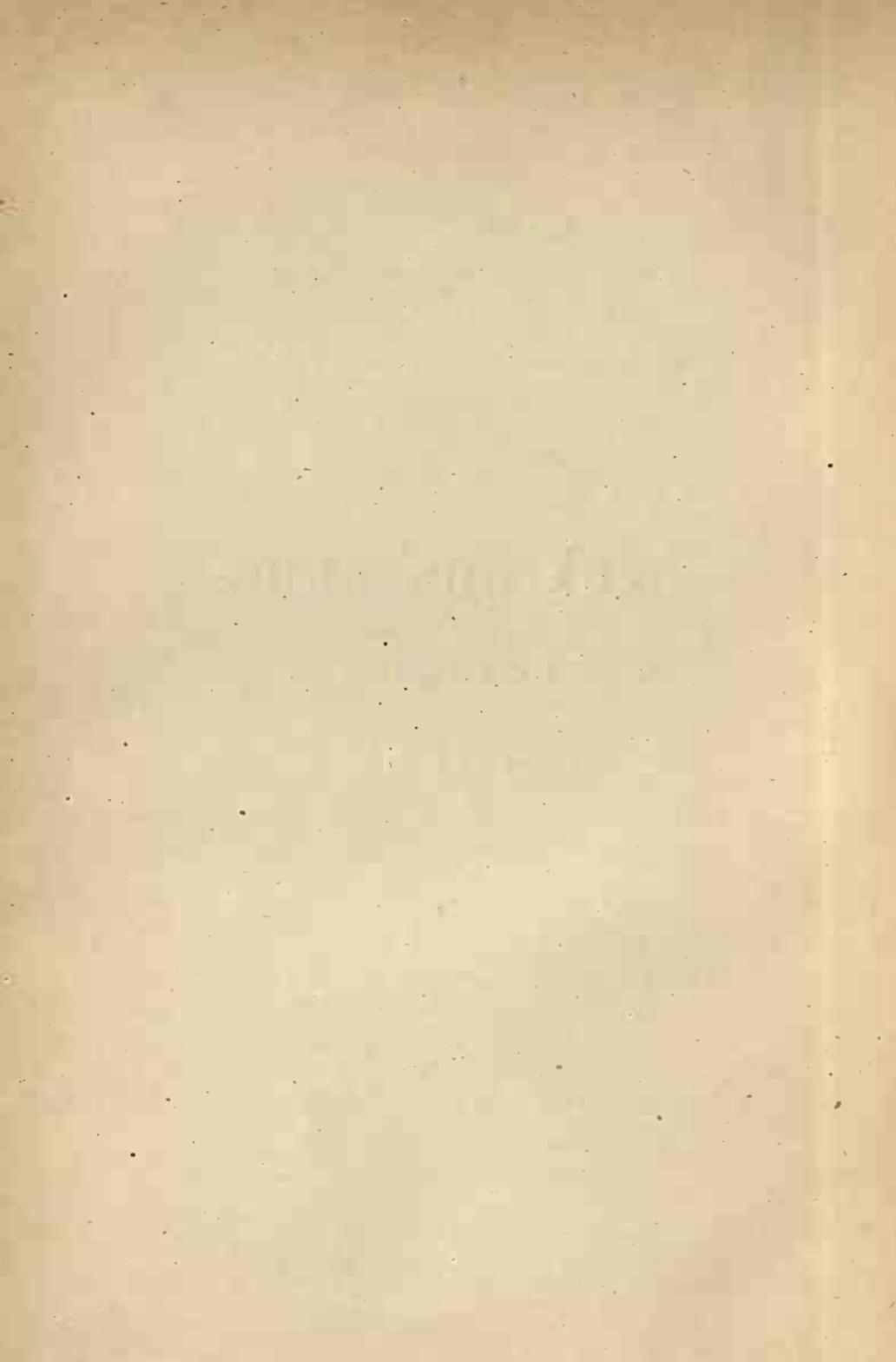
— Qui diable va ici à cheval ?

Je ne répondis pas, et en silence je regagnai la route.

DEUX HUSSARDS

NOUVELLE

(1856)



DEUX HUSSARDS

NOUVELLE

(1856).

« Jomini et Jomini.
Et pas un mot sur l'eau-de-vie. »

D. DAVIDOV.

Dans les années 1800, au temps où il n'y avait encore ni chemins de fer, ni chaussures, ni éclairage au gaz, ni bougies stéariques, ni divans bas à ressorts, ni meubles sans vernis, ni jeunes gens désillusionnés, porteurs de monocles, ni femmes libérales, philosophes, ni charmantes Dames aux Camélias comme il s'en trouve tant de nos jours — dans ce temps naïf, où l'on allait de Moscou à Pétersbourg, en chariot ou en voiture, emportant avec soi une cuisine entière de provisions, où l'on roulait pendant huit jours sur la route humide, poussiéreuse ou couverte de boue, où l'on avait confiance aux côtelettes de *pojarski* (1), aux sonnettes

(1) Plat favori dans les relais de poste.

de *Valdaï* (1) et aux *boubliki* (2) — où, durant les longues soirées d'automne brûlaient des chandelles de suif éclairant le cercle familial de vingt ou trente personnes; où, au bal, on mettait dans les candélabres des bougies de cire ou de spermaceti, où l'on disposait les meubles symétriquement, où nos pères étaient encore jeunes non seulement par l'absence de rides et de cheveux gris, mais se battaient pour une femme et se précipitaient d'un bout à l'autre d'un salon pour ramasser un mouchoir tombé à terre par hasard ou non; où nos mères portaient des tailles courtes et d'énormes manches et décidaient les affaires de famille à la courte paille, où les charmantes Dames aux Camélias se cachaient de la lumière du jour — au temps naïf des loges maçonniques, des martinistes, des tougenbund; au temps des Miloradovitchi, des Davidov, des Pouschkine, dans le chef-lieu K***, se tenait l'assemblée des seigneurs ruraux et les élections des représentants de la noblesse touchaient à leur fin.

(1) Ville réputée pour ses sonnettes.

(2) Sorte de pain en forme de couronne.

— Eh bien ! Qu'importe, même au salon — dit un jeune officier enveloppé d'une pelisse, coiffé du casque de hussard, et qui arrivait directement en traîneau de voyage dans le meilleur hôtel de la ville de K***.

— L'assemblée est si grande, mon petit père Votre Excellence, — déclarait le portier qui avait déjà réussi à savoir, par le brosseur, que le hussard s'appelait comte Tourbine, et pour cela lui disait « Votre Excellence ». — La propriétaire d'Affremov, avec ses filles, a promis de partir ce soir, alors quand la chambre n° 11 sera libre, vous pourrez l'occuper, — disait-il en marchant doucement devant le comte dans le couloir et se tournant vers lui sans cesse.

Dans le salon commun, devant la petite table, près du portrait en pied, très noirci, de l'empereur Alexandre I^{er}, quelques messieurs, probablement

des nobles du pays, étaient assis devant du champagne, et à côté d'eux se tenaient des marchands ou des voyageurs en pelisses bleues.

Le comte, en entrant dans la chambre, appela *Blücher*, un énorme chien mâtin gris qu'il avait avec lui, ôta son manteau dont le collet était couvert de givre, et commanda de l'eau-de-vie. Resté dans son arkhoulouk (1) de soie bleue, il s'assit près de la table et entama la conversation avec les messieurs qui étaient là, et qui, gagnés tout de suite par la physionomie belle et ouverte du voyageur, lui proposèrent une coupe de champagne. Le comte but d'abord un petit verre d'eau-de-vie, et ensuite commanda aussi une bouteille pour régaler ses nouvelles connaissances. Le postillon entra demander un pourboire.

— Sachka ! — cria le comte, — donne-lui.

Le postillon sortit avec Sachka, et revint bientôt avec l'argent dans la main.

— Eh quoi ! mon petit père, Votre Excellence ! il me semble que j'ai peiné pour ta Grâce ! Tu m'as promis cinquante kopeks et il ne m'en donne que vingt-cinq.

— Sachka ! donne-lui un rouble.

Sachka, baissant les yeux, regarda les jambes du postillon.

— C'est assez pour lui — prononça-t-il d'une

(1) Sorte de surtout court, porté au Caucase comme veston d'intérieur.

voix basse, — et du reste je n'ai plus d'argent.

Le comte tira de son portefeuille les deux seuls billets bleus qui s'y trouvaient, et en remit un au postillon qui lui baisa la main et sortit.

— Ça y est ! Je suis fini — dit le comte, — ce sont les derniers cinq roubles.

— C'est à la hussarde, comte ! — fit en souriant un des gentilshommes, évidemment un cavalier en retraite, à en juger par la moustache, la voix et l'allure énergique des jambes. — Vous avez l'intention de rester longtemps ici, comte ?

— Il faut trouver de l'argent, autrement je ne resterais pas. D'ailleurs, il n'y a pas de chambre, que le diable les emporte dans ce maudit cabaret...

— Permettez, comte, — objecta le cavalier, — ne voudriez-vous pas vous installer chez moi ? J'occupe le n° 7. Si vous voulez me faire l'honneur de passer la nuit chez moi, en attendant. Restez chez nous trois jours. Aujourd'hui il y a bal chez le chef de la noblesse. Comme il serait heureux !

— Oui, oui, comte, restez donc — ajouta un autre des interlocuteurs, un joli jeune homme, — où allez-vous si vite ? Les élections n'arrivent qu'une fois en trois ans. Vous verrez au moins nos demoiselles, comte.

— Sachka ! donne du linge : j'irai au bain, — dit le comte en se levant. — Après nous verrons, peut-être en effet irai-je chez le chef de la noblesse.

Il appela le garçon pour lui dire quelque chose, à quoi le garçon répondit en souriant : « Que tout est l'œuvre des mains humaines », et sortit.

— Alors, mon cher, je ferai transporter ma valise dans votre chambre, — cria le comte à travers la porte.

— S'il vous plaît, j'en serai heureux, — répondit le cavalier en accourant à la porte. — N'oubliez pas, numéro 7.

Quand ses pas cessèrent d'être perceptibles, le cavalier retourna à sa place. Il s'assit très près du fonctionnaire et le regardant en face avec des yeux souriants, il prononça :

— Mais c'est lui-même !

— Hein ?

— Je te dis que c'est ce même hussard, ce bretteur, en un mot Tourbine : il est très connu. Je parie qu'il m'a reconnu. Comment donc, à Lébédiane, quand j'étais dans la remonte, nous avons fait la noce ensemble trois semaines sans interruption. Là-bas, nous en avons fait tous les deux, ah ! ah ! Un brave gaillard, hein ?

— Un vrai gaillard. Et comme il est de relations agréables ! Comme ça, on ne remarque rien en lui, — répondit le joli jeune homme. — Comme la connaissance a été vite faite... Quoi ! il a vingt-cinq ans, pas plus ?

— Non, il paraît cet âge, mais il a plus. Ah ! il faut savoir qui c'est ! Qui a enlevé madame Migou-

nova? Lui. C'est lui qui a tué Sabline. C'est lui qui, prenant Matnev par les jambes, le lança par une fenêtre. C'est lui qui a gagné trois cent mille au prince Nestérov. Il faut connaître cette tête brûlée : joueur, bretteur, séducteur, mais hussard dans l'âme ; un vrai hussard. Il n'y a que des racontars sur nous, mais si l'on comprenait ce qu'est un vrai hussard ! Ah ! c'était le beau temps !

Et le cavalier se mit à narrer à son interlocuteur une telle orgie à Lébédiane avec le comte, que non seulement elle n'avait jamais eu lieu, mais qu'elle ne pouvait avoir eu lieu. Premièrement, parce que jamais auparavant il n'avait vu le comte et avait pris sa retraite deux ans avant que le comte n'entrât au service, et deuxièmement, parce que le cavalier n'avait pas servi dans la cavalerie, mais avait été, pendant quatre ans un modeste junker du régiment de Bielevsk et avait pris sa retraite aussitôt que promu lieutenant. Mais, dix années auparavant, ayant reçu un héritage, il était allé effectivement à Lébédiane, avait dépensé là, avec les remonteurs, sept cents roubles et s'était fait faire un uniforme à parements orange, afin d'entrer aux uhlands. Le désir d'entrer dans la cavalerie, et les trois semaines passées avec les remonteurs à Lébédiane, restaient la période la plus brillante et la plus heureuse de sa vie, si bien que ce désir pris d'abord pour la réalité, devenait ensuite un souvenir, et

lui-même déjà commençait à croire fermement en son passé de cavalier, ce qui du reste ne l'empêchait pas d'être, par sa douceur et son honnêteté, l'homme le plus estimable.

— Oui, qui n'a pas servi dans la cavalerie ne comprendra jamais notre frère! — Il s'assit à cheval sur la chaise et avançant la mâchoire inférieure, se mit à parler d'une voix basse. — Il lui arrivait de se promener devant l'escadron, et non sur un cheval, mais sur un diable, tout en ruades; et assis comme ça, comme un diable.

Le commandant d'escadron s'avance à la revue. « Lieutenant! — dit-il, — s'il vous plaît, sans vous ça n'ira pas, menez donc l'escadron à la parade ». C'est bon, et en se retournant, quand on crie sur ses moustachus... — Ah! que le diable emporte, voilà, c'était le temps!

Le comte revenant du bain, tout rouge, les cheveux mouillés, entra tout droit au n° 7 où se trouvait déjà le cavalier en robe de chambre et fumant sa pipe, en méditant avec un plaisir mêlé d'une certaine peur à ce bonheur qui lui arrivait de loger dans la même chambre que le si connu Tourbine. « Eh bien! — lui venait-il en tête, — si tout à coup il lui prenait fantaisie de me mettre tout nu, de m'emmener hors de la ville et de me fourrer dans la neige ou... de m'enduire de goudron, ou tout simplement... non, il ne fera pas cela à un camarade », se consolait-il.

— Sachka ! donne à manger à Blücher, — cria le comte.

Parut Sachka qui après la route avait bu un verre d'eau-de-vie et était déjà un peu gris.

— Tu n'as pas pu te retenir. Tu es déjà ivre, canaille ! Donne à manger à Blücher.

— Il ne crèvera pas pour cela. Voyez comme il est gras — répondit Sachka en caressant le chien.

— Eh bien, pas de réplique ! Va et donne-lui à manger.

— Pour vous, il suffit que le chien soit nourri, et l'homme, s'il boit un petit verre, alors, vous lui faites des reproches.

— Prends garde, je te battraï ! — cria le comte d'une telle voix que les vitres tremblèrent et que le cavalier éprouva même quelque frayeur.

— Pensez-vous à demander si Sachka a mangé quelque chose aujourd'hui ? Quoi, battez ! si un chien vous est plus cher qu'un homme — prononça Sachka. Mais aussitôt il reçut un tel coup de poing dans le visage, qu'il tomba, se frappa la tête sur la cloison et, de la main protégeant son nez, sauta dans la porte et tomba sur la banquette du corridor.

— Il m'a cassé les dents — grognait Sachka en essuyant d'une main son nez ensanglanté, et de l'autre grattant le dos de Blücher qui se léchait. — Il m'a cassé les dents, Blüchka, mais quand même il est mon comte et je suis prêt à aller dans le feu pour lui. Voilà, puisqu'il est mon

comte, tu comprends, Blüchka? Veux-tu manger, hein?

Après être resté allongé un instant, il se leva, donna à manger au chien, et, presque dégrisé, alla servir et proposa à manger à son maître,

— Vous m'offenseriez tout simplement, — disait timidement le cavalier debout devant le comte, qui, les jambes sur le rebord du paravent, était couché sur son lit. — Je suis aussi un vieux militaire, un camarade, puis-je dire. Au lieu d'emprunter à quelqu'autre, avec joie je suis prêt à vous donner deux cents roubles. Je ne les ai pas maintenant, je n'ai ici que cent roubles, mais aujourd'hui même je les trouverai. Vous m'offenseriez tout simplement, comte.

— Merci, mon vieux — fit le comte, devinant d'un coup quelle sorte de relations devaient s'établir entre eux, et frappant le cavalier sur l'épaule. — Merci. Eh bien! Si c'est ainsi, nous irons aussi au bal. Et maintenant, que ferons-nous? Raconte ce qu'il y a chez vous, dans la ville. Quelles sont les belles? Qui fait la noce? Qui joue aux cartes?

Le cavalier expliqua qu'une foule de jolies femmes seraient au bal, que l'*ispravnik* (1) Kolkov, élu récemment, faisait la plus grande noce, mais sans la vraie audace des hussards, qu'il était seulement comme ça, un bon garçon; que le chœur des tziganes d'Iluchka chantait ici depuis le com-

(1) Chef de police du district.

mencement des élections, que Stiochka entonne, et qu'aujourd'hui *tous* iraient chez les tziganes après le bal chez le chef de la noblesse.

— Et il y a pas mal de jeu — racontait-il, — il y a un voyageur, Loukhnov, qui joue argent comptant et Iline qui occupe le n° 8, un cornette des uhlands, qui perd aussi beaucoup. Le jeu est déjà commencé chez lui; chaque soir ils jouent. Et quel admirable garçon, comte, est cet Iline. Ah! il n'est pas avare, il donnerait sa dernière chemise.

— Allons chez lui, nous verrons quels sont ces gens-là — dit le comte.

— Allons, allons! Ils seront très contents.

II

Le cornette des Uhlans, Iline, venait de s'éveiller. La veille il s'était assis au jeu à huit heures du soir et avait joué pendant quinze heures de suite, jusqu'à onze heures du matin. Il avait perdu beaucoup, mais combien au juste, il ne le savait pas puisqu'il avait entre les mains trois mille à lui et quinze mille de l'Etat que depuis longtemps il mêlait avec le sien, et il avait peur de compter, craignant de se convaincre, de ce qu'il pressentait, qu'il manquait déjà quelque chose de l'argent d'Etat. Il s'endormit jusqu'à midi d'un sommeil lourd, sans rêves, comme en ont seuls les très jeunes hommes après de très grosses pertes. Il s'éveilla à six heures du soir, précisément quand le comte Tourbine arrivait à l'hôtel, et, en apercevant autour de lui, sur le parquet, les cartes, la craie, les tables maculées au milieu de la chambre, il se rappela avec horreur le jeu de la veille et la der-

nière carte, le valet, qui lui avait coûté cinq cents roubles, mais ne croyant pas encore bien à la réalité, il prit l'argent sous son oreiller et se mit à le compter. Il reconnut quelques billets de banque qui, pendant le jeu, avaient passé maintes fois d'une main à l'autre, et il se rappelait toutes les péripéties du jeu. Des trois mille, il ne restait déjà rien, et deux mille cinq cents de l'argent d'Etat manquaient aussi.

Le Uhlan avait joué durant quatre nuits consécutives.

Il arrivait de Moscou où il avait reçu l'argent de la trésorerie. A K*** le maître de poste l'avait retenu sous prétexte de manque de chevaux, mais en réalité parce qu'il était de connivence avec l'hôtelier pour retenir un jour au moins chaque voyageur. Le uhlan, un garçon très jeune et très gai qui, à Moscou, avait reçu de ses parents trois mille roubles pour son équipement, était heureux de passer quelques jours à la ville de K*** pendant les élections, espérant s'y bien amuser. Il connaissait un propriétaire rural qui avait de la famille, et se promettait d'aller chez lui et de faire la cour à ses filles, quand le cavalier se présenta chez lui pour faire sa connaissance; et le même soir, sans aucune mauvaise intention, le cavalier présentait le uhlan à ses connaissances, Loukhnov et d'autres joueurs qui se tenaient dans la salle commune. Depuis ce soir, le uhlan s'assit au jeu et non seu-

lement n'alla pas faire visite à sa connaissance, le propriétaire, mais ne réclama plus de chevaux et de quatre jours ne sortit pas de la chambre.

Après avoir fait sa toilette et bu du thé, il s'approcha de la fenêtre. Il voulait se promener pour chasser le souvenir obstiné du jeu. Il mit son manteau et descendit dans la rue. Le soleil était déjà caché derrière les maisons blanches aux toits rouges. Le crépuscule commençait à s'étendre. Il faisait chaud. Sur les rues malpropres, des flocons de neige fondante tombaient doucement. A l'idée qu'il avait dormi toute cette journée, bientôt complètement écoulée, il devint tout à coup profondément triste.

« Le jour passé ne se retrouve jamais, » pensa-t-il. « J'ai perdu ma jeunesse! » se dit-il spontanément, non parce qu'en effet il pensait avoir perdu sa jeunesse, il ne pensait point du tout cela, mais parce que cette phrase lui était venue à l'esprit.

« Que ferai-je maintenant? — se demanda-t-il, — Emprunter à quelqu'un et partir. » Une dame passait sur le trottoir. « En voilà une sotte! — pensa-t-il sans savoir pourquoi. « Personne à qui emprunter. J'ai perdu ma jeunesse, » Il s'approcha des boutiques. Un marchand en pelisse de renard était debout sur le seuil de sa boutique et appelait les clients. « Si j'avais écarté le huit, j'aurais pu gagner. » Une vieille mendicante geignait en le sui-

vant : « Personne à qui emprunter ! » Un monsieur en pelisse d'ours passe dans une voiture, un agent de police stationne : « Que faire d'extraordinaire ? Tirer sur eux ? Non, c'est ennuyeux ! J'ai perdu ma jeunesse. Ah ! que voici de beaux harnais ! Ah, s'asseoir en troïka ! Eh vous, mes chéris ! J'irai à la maison. Loukhnov viendra bientôt, nous nous mettrons à jouer. » Il rentra à la maison, compta encore une fois l'argent. Non, la première fois, il ne s'était pas trompé : il manque toujours deux mille cinq cents roubles de l'argent du trésor, « Je mettrai vingt-cinq roubles au premier jeu ; au second le double sur sept enjeux, ensuite sur quinze, sur trente, sur soixante... trois mille. J'achèterai des colliers et m'en irai. Mais non, le brigand ne me laissera pas ! J'ai perdu ma jeunesse ! » Voilà ce qui se passait dans la tête du uhlan pendant que Loukhnov en personne entrait chez lui.

— Quoi ! Êtes-vous levé depuis longtemps, Mikhaïl Vassilievitch ? — demanda Loukhnov en ôtant lentement de son nez sec les lunettes d'or et les essuyant soigneusement avec un mouchoir de soie rouge.

— Non, je viens de me lever. J'ai dormi admirablement.

— Un hussard vient d'arriver. Il s'est arrêté chez Zavalchevskï... Vous n'avez pas entendu ?

— Non. Eh bien ! Il n'y a encore personne ?

— Il me semble qu'ils sont entrés chez Priakhine. Ils viendront tout à l'heure.

En effet, bientôt entraient dans la chambre : un officier de la garnison qui accompagnait toujours Loukhnov, un marchand, d'origine grecque, brun, avec un énorme nez aquilin et des yeux noirs, enfoncés, un gros et gras propriétaire rural, un distillateur qui jouait des nuits entières, toujours par cinquante kopeks. Tous avaient hâte de commencer le jeu, mais les principaux joueurs n'exprimaient pas ce désir, et Loukhnov surtout devisait très tranquillement sur les escrocs de Moscou.

— Peut-on s'imaginer, disait-il... Moscou, la principale ville, la capitale ! Et ils se promènent la nuit avec des bâtons à crochets, déguisés en diables, et effrayent la population bête, et dévalisent les passants, et que fait la police ? Voilà ce qui est étonnant !

Le uhlan écoutait attentivement cette histoire de brigands, mais à la fin il se leva et ordonna doucement d'apporter les cartes.

Le gros propriétaire parla le premier.

— Eh bien ! Messieurs, pourquoi perdre un temps précieux ! Les affaires sont les affaires.

— Oui, hier vous en avez gagné assez par cinquante kopeks, alors ça vous plaît, — dit le Grec.

— Oui, c'est vrai, il est temps, — dit l'officier de la garnison.

Iline regardait Loukhnov. Celui-ci, en le regar-

dant dans les yeux, continuait tranquillement son récit sur les voleurs déguisés en diables armés de griffes.

— Vous tiendrez la banque? — demanda le uhlan.

— N'est-il pas trop tôt?

— Bielov! — cria le uhlan, rougissant on ne sait pourquoi, — apporte-moi à dîner... Je n'ai encore rien pris, messieurs... apporte du champagne et donne des cartes.

A ce moment le comte et Zavalchevskī entrèrent dans la chambre. Il se trouvait que Tourbine et Iline étaient dans la même division. Ils s'accordèrent aussitôt en trinquant et buvant le champagne, et cinq minutes après ils se tutoyaient. Iline semblait plaire beaucoup au comte.

Le comte souriait toujours en le regardant et raillait sa jeunesse.

— Quel brave uhlan! — disait-il. — Quelle moustache! Quelle moustache!

Chez Iline le duvet de la lèvre était même d'un blond presque blanc.

— Quoi! on dirait que vous vous disposez à jouer, — dit le comte. — Eh bien! Je te souhaite de gagner, Iline! Je pense que tu es un artiste, — ajouta-t-il en souriant.

— Oui, voilà, on se prépare, — répondit Loukhnov en ouvrant le paquet de cartes. — Et vous, comte, ne daignerez-vous pas?

— Non, aujourd'hui je ne jouerai pas, autrement je vous battrais tous. Moi, quand je m'y mets, toutes les banques sautent! Je n'ai pas d'argent pour jouer. J'ai perdu tout à un relais près de Volotchok. Là-bas, il y avait une espèce de fantasin, chargé de bagues, un grec probablement, il m'a mis à sec.

— Es-tu resté longtemps à ce relais? — demanda Iline.

— Vingt-deux heures. Ce relais sera mémorable pour moi, le maudit! Et le maître de poste ne m'oubliera pas non plus.

— Quoi donc?

— J'arrive..., tu sais, le maître bondit, une physionomie de coquin, un roublard. Il n'y a pas de chevaux, dit-il; et tu dois savoir que j'ai une habitude : aussitôt qu'on me dit qu'il n'y a pas de chevaux, je n'ôte pas ma pelisse et je vais dans la chambre du maître de poste, tu sais, pas dans la chambre officielle, mais dans son appartement particulier, et j'ordonne d'ouvrir largement toutes les fenêtres et les portes, comme s'il y avait de la fumée. Eh bien! Ici je fis la même chose, et tu te rappelles quelles gelées il a fait le mois dernier, jusqu'à vingt degrés. Le maître voulut discuter, je lui donne un coup sur la mâchoire. Alors, une vieille quelconque, la petite fille, des femmes se mettent à pousser des cris, empoignent la marmite et veulent s'enfuir au village. Je me mets devant la

porte. Donne des chevaux, dis-je, alors je m'en irai, autrement, je ne te laisserai pas sortir. Je vous ferai tous geler !

— C'est un excellent procédé ! — fit le gros propriétaire en éclatant de rire. — On procède ainsi pour faire geler les cafards.

— Seulement je n'ai pas monté la garde. Je suis sorti, et le maître et toutes les femmes s'enfuirent. Seule une vieille restait comme gage sur le poêle. Elle éternuait sans cesse et priait Dieu. Ensuite nous engageâmes les pourparlers : le maître de poste vint et de loin me pria de délivrer la vieille ; je lâchai sur lui Blücher. Il prend à merveille les maîtres de poste, Blücher. Et comme ça, la canaille ne me donna pas de chevaux jusqu'au matin suivant. Mais ici, arriva cette espèce de fantassin. Je passai dans l'autre chambre et nous nous mîmes à jouer. Vous avez vu Blücher?... Blücher?... Psst !

Blücher accourut. Les joueurs s'occupèrent de lui avec indulgence, bien qu'évidemment ils désirassent s'occuper d'une tout autre affaire.

— Mais, pourquoi ne jouez-vous pas, messieurs ? Je vous en prie, je ne veux pas vous déranger. Je suis un bavard, — dit Tourbine.

III

Loukhnov approcha deux chandelles, tira un énorme portefeuille brun bien garni, et lentement, comme s'il accomplissait un rite, l'ouvrit sur la table, en tira deux billets de cent roubles et les mit sous les cartes.

— Comme hier il y a deux cents à la banque, — dit-il en rajustant ses lunettes et en ouvrant le paquet de cartes.

— Bon, — dit Iline sans le regarder, tout en causant avec Tourbine.

Le jeu commença. Loukhnov donnait les cartes régulièrement, comme une machine, s'arrêtait de temps en temps, inscrivait sans se presser, en regardant par-dessus ses lunettes, et prononçait d'une voix faible : « Envoyez ! » Le gros propriétaire parlait le plus haut de tous, en se faisant à haute voix diverses réflexions, et mouillait ses gros doigts épais en prenant les cartes. L'officier de la garni-

son, en silence, fort habilement, inscrivait ses points sous la carte et, sous la table écornait de petits angles les autres cartes. Le Grec était assis à côté du banquier, et comme s'il attendait quelque chose, de ses yeux noirs, enfoncés, suivait attentivement le jeu. Zavalchevskī, debout près de la table, se mettait tout à coup en mouvement, tirait de la poche de son pantalon un billet rouge ou bleu, plaçait au-dessus la carte, et la frappant de sa main ouverte, prononçait : « Sept, sauve-moi ! » Il mordillait ses moustaches, se balançait d'une jambe sur l'autre, rougissait et était pris d'une agitation qui durait jusqu'à ce que la carte fût sortie. Iline mangeait du veau et du concombre, placés près de lui sur le divan de crin, et, essuyant rapidement ses mains à son veston, mettait une carte après l'autre. Tourbine, qui tout d'abord était assis sur le divan, comprit tout de suite de quoi il s'agissait. Loukhnov ne regardait pas du tout le uhlan et ne lui disait rien, mais de temps en temps ses lunettes se dirigeaient pour un moment sur les mains du uhlan ; la plupart des cartes de ce dernier perdaient.

— Ah ! ce serait bien si je battais cette carte, — disait Loukhnov en parlant de la carte du gros propriétaire qui jouait à cinquante kopeks la mise.

— Battez plutôt celle d'Iline, la mienne, la belle affaire ! — remarquait le propriétaire.

En effet, les cartes d'Iline étaient battues plus

souvent que les autres. Il déchirait nerveusement sous la table la carte qui perdait et de ses mains tremblantes en choisissait une autre. Tourbine se leva du divan et demanda au Grec de le laisser asseoir près du banquier. Le Grec changea de place, le comte prit sa chaise et ne quitta pas des yeux les mains de Loukhnov.

— Hline! — dit-il tout à coup de sa voix ordinaire, qui, malgré lui, étouffait toutes les autres ;
— Pourquoi tiens-tu à ces cartes? Tu ne sais pas jouer.

— Qu'on joue d'une façon ou de l'autre, c'est la même chose.

— Comme ça, tu perdras certainement. Donne, je jouerai pour toi.

— Non, excuse-moi, s'il te plaît, mais je joue toujours moi-même. Joue pour toi si tu veux.

— Non, je ne jouerai pas pour moi, mais je jouerai pour toi. J'enrage de te voir perdre.

— C'est évidemment mon sort!

Le comte se tut.

Appuyé sur le coude, de nouveau il se mit à fixer les mains du banquier.

— Mal! prononça-t-il tout à coup très haut, et lentement.

Loukhnov se tourna vers lui.

— Mal! mal! — répéta-t-il encore plus haut en regardant droit dans les yeux de Loukhnov.

Le jeu continuait.

— Ce-n'est-pas-bien! — prononça de nouveau Tourbine dès que Loukhnov eût battu une des fortes cartes d'Iline.

— Qu'est-ce qui vous déplaît, comte? — demanda le banquier poliment et d'un ton indifférent.

— C'est que vous laissez à Iline les simples et battez les doubles. Voilà ce qui est mal.

Loukhnov fit des épaules et des sourcils un léger mouvement qui exprimait le conseil de s'abandonner entièrement au sort et de continuer à jouer.

— Blücher! Psst... — cria le comte, se levant.
— Prends-le! — ajouta-t-il rapidement.

Blücher, qui frottait son dos au diyan, bondit en manquant de renverser l'officier de la garnison, accourut vers son maître, grogna en les regardant tous, et, agitant la queue, semblait demander: « Qui dit ici des injures, hein? »

Loukhnov posa les cartes et recula sa chaise en côté.

— On ne peut jouer ainsi; — dit-il. — Je déteste les chiens. Comment jouer quand on amène une meute entière?

— Surtout ces chiens. Je crois qu'on les appelle des sangsues — confirma l'officier de la garnison.

— Eh quoi! Nous jouons ou non, Mikhaïl Vassilievitch! — demanda Loukhnov au maître du logis.

— Ne nous dérange pas. Je t'en prie, comte, — dit Iline à Tourbine.

— Viens ici pour un moment, — fit celui-ci en prenant Iline par le bras, et il l'entraîna derrière la cloison.

Or, là, on entendit nettement les paroles du comte qui parlait de sa voix ordinaire. Cette voix était chez lui telle qu'on l'entendait toujours à travers trois chambres.

— Quoi! Es-tu devenu fou? Ne vois-tu pas que ce monsieur à lunettes est un grec de premier ordre?

— Hé, laisse! Que dis-tu?

— Non, je ne laisserai pas, et cesse de jouer, te dis-je. Pour moi, ce me serait tout à fait égal. Dans une autre occasion, je t'eusse dévalisé moi-même, mais je ne sais pourquoi, j'ai pitié de toi, je crains que tu ne te perdes. N'as-tu pas près de toi l'argent du trésor?

— Non, où as-tu pris cela?

— Vois-tu, frère, j'ai glissé cette même pente. Je connais tous les procédés des coquins. Je te dis que l'homme aux lunettes est un grec. Cesse, je t'en prie, je te le demande comme à un camarade.

— Oh! Eh bien, encore une partie, et ce sera fini.

— C'est connu, une partie... Enfin, nous verrons.

Ils rentrèrent. Dans une partie, Iline posa tant de cartes et tant furent battues, qu'il perdit beaucoup.

Tourbine posa la main au milieu de la table.

— Eh bien ! Assez maintenant, allons.

— Non, je ne puis pas. Laisse-moi, s'il te plaît,
— dit avec dépit Iline en battant les cartes jouées
et sans regarder Tourbine.

— Eh bien ! Que le diable t'emporte ! Perds assurément si tu en as envie. Moi je m'en vais, il est temps. Zavalchevski, allons chez le chef de la noblesse.

Ils sortirent.

Tous se turent. Loukhnov ne donna pas de cartes avant que le bruit de leurs pas et des ongles de Blücher n'eût cessé dans le corridor.

— En voilà une tête ! — dit le propriétaire rural en riant.

— Eh bien ! Maintenant, il ne nous dérangera plus, — chuchota hâtivement l'officier de la garnison.

Le jeu continua.

IV

Les musiciens, des serfs du chef de la noblesse, placés dans le buffet aménagé pour le bal, les manches retroussées, à un signal se mirent à jouer la vieille polonaise « Alexandre-Elisabeth », et, à la lumière claire et douce des bougies de cire, dans une grande salle parquetée, commencèrent à se mouvoir en cadence : le général-gouverneur du temps de Catherine, avec une étoile, ayant au bras la femme étique du chef de la noblesse ; le chef de la noblesse, cavalier de la femme du gouverneur, et les autres personnages importants de la province groupés en diverses combinaisons et mutations. A ce moment, Zavalchevskĭ, en frac bleu, avec un col très haut, des bouffettes sur les épaules, en bas et en souliers, et répandant autour de lui une odeur de jasmin dont ses moustaches, ses parements et son mouchoir étaient abondamment inondés, et le beau hussard, vêtu du pantalon bleu clair et du

dolman rouge brodé d'or, où pendaient la croix de Vladimir et la médaille de 1812, entrèrent dans la salle. Le comte était d'une taille moyenne, mais très bien fait. Ses yeux bleu clair, extrêmement brillants, ses cheveux blond foncé, assez longs, en boucles épaisses, donnaient à sa beauté un caractère remarquable. L'arrivée du comte était attendue au bal. Le joli jeune homme qu'il avait vu à l'hôtel l'avait déjà annoncé au chef de la noblesse. L'impression produite par cette nouvelle était différente mais en général pas absolument agréable. « Il se moquera de nous, ce gamin-là, » pensaient les vieilles femmes et les hommes. « Qu'arrivera-t-il s'il m'enlève? » se disaient plus ou moins les jeunes femmes et les jeunes filles.

Dès que se termina la polonaise et que les couples se saluèrent réciproquement, les dames vis-à-vis des dames, les messieurs vis-à-vis des messieurs, Zavalchevski, heureux et fier, conduisit le comte vers la maîtresse de la maison. La femme du chef de la noblesse en éprouva un certain frisson intérieur : si ce hussard allait faire avec elle, devant tous, quelque scandale ! Elle se détourna fièrement et prononça avec mépris : « Très heureuse. J'espère que vous danserez. » Et elle le regardait avec méfiance et d'un air de dire : « Si tu fais cela, si tu offenses une femme, tu n'es qu'un lâche. » Cependant, par son amabilité attentive, son visage joli, gai, il vainquit bientôt cette méfiance, de sorte

qu'au bout de cinq minutes, l'expression de la femme du dignitaire disait déjà à tous ceux qui la voyaient : « Je sais comment il faut mener ces messieurs, il a compris tout de suite à qui il parle, et maintenant il se tiendra ainsi envers moi toute la soirée. » Cependant le gouverneur, qui connaissait le père du comte, s'approcha de lui, et avec une grande bienveillance le prit à part et lui causa, ce qui rassura tout à fait le public de la province, et rehaussa le comte dans son opinion. Ensuite, Zavalchevskï le présenta à sa sœur, une jeune veuve grassouillette, qui depuis l'arrivée du comte le fixait de ses grands yeux noirs.

Le comte invita la veuve à danser la valse que jouaient en ce moment les musiciens et, par son art chorégraphique, détruisit complètement la prévention générale.

— Ah ! c'est un maître pour la danse, — dit une grosse propriétaire rurale en suivant les pantalons bleus qui passaient dans la salle, et comptant en pensée : 1, 2, 3 ; 1, 2, 3... — Un vrai maître !

— C'est comme s'il écrivait, tout à fait comme s'il écrivait, — fit une autre dame tenue par la société de la province, pour une dame de mauvais ton. — Il ne touche pas avec ses éperons. Admirable ! Très habile !

Le comte, par son art de danser, éclipsa les trois meilleurs danseurs de la province : l'aide de camp du gouverneur, un grand blond qui se distinguait

par la rapidité de sa danse et parce qu'il tenait sa cavalière très près de lui ; le danseur qui se distinguait par un balancement gracieux en valsant et par un piétinement fréquent mais rapide du talon, et encore un autre civil duquel tous disaient que s'il n'était pas très fort par l'esprit c'était un excellent danseur et l'âme de tout le bal. En effet, ce civil, — du commencement du bal jusqu'à la fin, invitait toutes les dames suivant l'ordre dans lequel elles étaient assises et ne cessait pas un moment de danser, parfois seulement il s'arrêtait pour essuyer avec un mouchoir de batiste son visage couvert de sueur, fatigué mais gai. Le comte les éclipsait tous et dansait avec les trois dames les plus importantes : l'une, grande, riche, belle et bête ; une autre, moyenne, maigre, pas très belle mais admirablement habillée ; et une petite, pas belle mais très intelligente. Il dansait aussi avec les autres, avec toutes les belles et il y en avait beaucoup. Mais la petite veuve, la sœur de Zavalchevskï, plut particulièrement au comte ; avec elle il dansa le quadrille, l'écossaise et la mazurka. Il commença, quand ils s'assirent pendant le quadrille, par lui faire beaucoup de compliments, la comparant à Vénus, à Diane, à une rose et encore à d'autres fleurs. A toutes ces amabilités la petite veuve inclinait seulement son cou blanc, baissait les yeux en regardant sa robe de mousseline blanche, ou transportait d'une main à l'autre son éventail, et quand

elle disait : « Assez, comte, vous plaisantez, » etc., sa voix un peu gutturale était pleine d'une telle naïveté simple et d'une telle bêtise amusante qu'en la regardant il vous venait en effet en tête, que ce n'était pas une femme mais une fleur et non pas une rose, mais une fleur sauvage blanche, rose sans parfum, poussée seule sur un tertre de neige dans un pays lointain.

Ce mélange de naïveté, d'absence de tout ce qui est convention et de fraîche beauté, produisit sur le comte une impression si étrange que plusieurs fois, quand la conversation s'interrompait, pendant un silence, en regardant ses yeux ou les belles lignes de ses bras et de son cou, il lui venait avec une telle force le désir de la prendre dans ses bras et de l'embrasser qu'il devait sérieusement se retenir. La veuve remarquait avec plaisir l'impression qu'elle produisait, mais quelque chose commençait à la troubler et à l'effrayer dans la conduite du comte, bien que le jeune hussard, avec une aimable flatterie, fût tout le temps respectueux jusqu'à l'obséquiosité selon les conceptions d'alors. Il courut lui chercher de l'orgeat, ramassa son mouchoir, et, pour le lui donner plus vite, arracha la chaise des mains d'un jeune propriétaire scrofuleux qui s'empressait aussi près d'elle, etc.

Remarquant que l'amabilité mondaine de ce temps agissait très peu sur sa cavalière, il essaya

de la faire rire en lui racontant de bonnes anecdotes, et la convainquit que, sur son ordre, il serait prêt à se mettre tout de suite sur la tête, à crier comme un coq, à sauter par la fenêtre ou dans un trou pratiqué à même la glace. Cela réussit à merveille. La jeune veuve s'égaya, rit en montrant des dents d'une blancheur éblouissante; elle était tout à fait ravie de son cavalier. Et à chaque moment elle plaisait de plus en plus au comte, si bien qu'à la fin du quadrille il était réellement épris d'elle.

Quand, après le quadrille, s'approcha de la veuve son ancien adorateur, un jeune homme de dix-huit ans, le fils du plus riche seigneur, un jeune homme scrofuleux, le même à qui Tourbine avait arraché la chaise, elle le reçut très froidement, et on ne pouvait remarquer en elle la dixième partie de cette confusion qu'elle éprouvait devant le comte.

— Vous êtes bon, — lui dit-elle en regardant en ce moment le dos de Tourbine et calculant inconsciemment combien de mètres de galon doré avaient été employés pour son uniforme. — Vous êtes bon, vous aviez promis de venir me prendre pour faire un tour de promenade et m'apporter des bonbons.

— Mais je suis venu, Anna Fédorovna, et déjà vous n'étiez pas chez vous et je vous ai laissé les meilleurs bonbons — dit le jeune homme, d'une voix menue, malgré sa haute taille.

— Vous trouvez toujours des excuses ! Je n'ai pas besoin de vos bonbons. Je vous prie, ne pensez pas...

— Je vois déjà, Anna Fédorovna, comment vous êtes changée envers moi et j'en sais la cause. Seulement ce n'est pas bien — ajouta-t-il, mais évidemment une émotion intérieure, forte, qui faisait étrangement trembler ses lèvres, l'empêchait d'achever son discours.

Anna Fédorovna ne l'écoutait pas et continuait à suivre des yeux Tourbine.

Le chef de la noblesse, le maître de la maison, un vieillard majestueux, gros, sans dents, s'approchait du comte et le prenant sous le bras l'invitait à venir au cabinet de travail, fumer et boire quelque chose.

Dès que Tourbine fut sorti, Anna Fédorovna sentit que dans la salle il n'y avait plus rien à faire, et prenant le bras d'une de ses amies, une demoiselle très maigre, elle sortit avec elle dans le cabinet de toilette.

— Eh bien ! est-il charmant ? — demanda la demoiselle.

— Mais il est horriblement crampon, — répondit Anna Fédorovna en s'approchant du miroir et s'y regardant.

Son visage brillait. Ses yeux riaient, elle rougissait même et, tout d'un coup, en imitant les danseuses de ballet qu'elle avait vues à ces élections,

elle pirouettait sur une jambe, ensuite riait d'un charmant rire de gorge et sautillait même en pliant les genoux.

— Quel homme ! Il m'a demandé un souvenir, — dit-elle à son amie, — seulement il... n'au... ra... rien — fit-elle chantant les dernières paroles et levant un des doigts de sa main gantée haut jusqu'au coude...

Dans le cabinet où le chef de la noblesse avait emmené Tourbine, il y avait diverses sortes d'eau-de-vie, de liqueurs, des hors-d'œuvre et du champagne. Dans la fumée de tabac, des gentilshommes, assis ou en marchant, causaient des élections.

— Si toute la haute noblesse de notre district l'a honoré de son élection — disait un *ispravnik* élu récemment et qui avait déjà réussi à boire un peu trop, — alors il ne devait pas manquer à toute la société ; il ne devait jamais...

L'arrivée du comte interrompit la conversation. Tous firent connaissance avec lui, et surtout l'*ispravnik* qui tint longtemps sa main dans les siennes et lui demanda plusieurs fois de ne pas refuser d'aller en leur compagnie, après le bal, dans le nouveau cabaret où il régalerait les gentilshommes et où les tziganes chanteraient. Le comte promit d'y venir et but avec lui quelques coupes de champagne.

— Quoi ! messieurs, vous ne dansez pas ? — demanda-t-il avant de sortir de la chambre.

— Nous ne sommes pas des danseurs, — répondit l'*ispravnik* en riant, — nous sommes plus connaisseurs de vins, comte... et d'ailleurs tout cela a grandi sous nos yeux, toutes ces demoiselles, comte ! Moi aussi, je passais plusieurs fois dans l'écoissaise, comte... Je puis le faire encore, comte...

— Maintenant, promenons-nous un peu, — dit Tourbine, — distrayons-nous avant d'aller chez les tziganes.

— Eh bien ! Allons, messieurs ! Amusons le maître.

Et trois des gentilshommes qui depuis le commencement du bal buvaient dans le cabinet, le visage rouge, prirent, l'un des gants noirs, les autres des gants de soie brodés et se dirigeaient déjà vers la salle avec le comte, quand le jeune homme scrofuleux, tout pâle, retenant à peine ses larmes, les arrêta et s'approcha de Tourbine.

— Vous pensez qu'il vous suffit d'être comte pour avoir le droit de bousculer comme à la foire — dit-il, respirant à peine. — Ce n'est pas poli...

De nouveau, malgré lui, le tremblement de ses lèvres arrêta ses paroles.

— Quoi ! — cria Tourbine en fronçant les sourcils. — Quoi !... gamin ! — s'écria-t-il en le prenant par les bras et le secouant si fort que le sang afflua à la tête du jeune homme, non de dépit, mais de peur. — Quoi ! vous voulez vous battre ? Alors je suis à vos ordres.

A peine Tourbine lâchait-il les bras qu'il serrait si fort que deux gentilshommes saisissaient déjà le jeune homme et l'entraînaient vers la porte du fond.

— Quoi ! vous êtes fou ? Ou vous êtes ivre sans doute. Il faut le dire à votre père. Qu'avez-vous ? — lui disait-on.

— Non, je ne suis pas ivre, mais il pousse et ne s'excuse pas. C'est un cochon ! Voilà ce qu'il y a ! — criait le jeune homme tout en larmes.

Pendant on ne l'écoutait pas et on l'emmena chez lui.

— Ne faites pas attention, comte, — disaient à Tourbine *l'ispravnik* et *Zavalchevskī*. — C'est un enfant, on le fouette encore, il n'a que seize ans. Et que lui est-il arrivé, on ne peut le comprendre. Quelle mouche l'a piqué ? Son père est un homme si respectable, notre candidat...

— Eh bien ! Que le diable l'emporte s'il ne veut pas...

Et le comte retournait dans la salle et comme auparavant, dansait gaiement l'écossaise avec la jolie veuve et riait de tout cœur en regardant les pas que faisaient les messieurs venus avec lui du cabinet, puis éclata d'un rire sonore quand *l'ispravnik* glissa et s'étala de tout son long au milieu des danseurs.

V

Pendant que le comte était dans le cabinet, Anna Fédorovna s'approchait de son frère et pensait, on ne sait pourquoi, qu'il était nécessaire de feindre qu'elle s'intéressait très peu au comte; elle se mit à l'interroger : « Qui est ce hussard qui a dansé avec moi, dites, mon frère ? » Le cavalier expliqua, comme il le pouvait, à sa sœur quel homme remarquable était ce hussard et incidemment que le comte restait ici uniquement, parce qu'en route on lui avait volé son argent, que lui-même lui avait prêté cent roubles, mais que c'était peu, et il lui demanda si elle ne pourrait pas lui prêter encore deux cents roubles. Puis Zavalchevskî la conjura de ne souffler un mot de cela à personne, surtout au comte. Anna Fédorovna promit d'envoyer l'argent aujourd'hui même et de garder le secret; mais pendant l'écoissaise il lui prit une terrible envie de proposer elle-même au comte

autant d'argent qu'il voudrait. Elle se prépara longuement, rougit, et enfin, faisant un effort, commença ainsi :

— Mon frère m'a dit, comte, qu'il vous était arrivé un malheur pendant la route et que vous n'avez pas d'argent. Mais si vous en avez besoin, ne voudriez-vous pas accepter le mien? J'en serais très heureuse.

Mais, après avoir prononcé ces paroles, Anna Féodorovna s'effraya soudain et rougit. Toute la gaieté disparut momentanément du visage du comte.

— Votre frère est un sot! — dit-il d'un ton tranchant. — Vous savez que quand un homme offense un homme on se bat, mais si une femme offense un homme savez-vous ce que l'on fait?

Le cou et les oreilles de la pauvre Anna Féodorovna rougirent de confusion; elle ne répondit rien.

— On l'embrasse devant tous, — dit doucement le comte en s'inclinant vers son oreille. — Alors, permettez-moi au moins de baiser votre main, — ajouta-t-il doucement après un long silence, ayant pitié de la confusion de la dame.

— Ah!... seulement, pas tout de suite, — prononça Anna Féodorovna en soupirant profondément.

— Eh bien! Quand donc? Demain je pars de bonne heure... et vous me devez cela.

— Alors c'est impossible — dit Anna Féodorovna en souriant.

— Accordez-moi seulement l'occasion de vous voir aujourd'hui pour baiser votre main; je la trouverai.

— Mais comment la trouverez-vous?

— Ce n'est pas votre affaire. Pour vous voir, tout m'est possible. Alors c'est convenu?

— Bon.

L'écossaise finissait; on dansa encore une mazurka, le comte faisait des merveilles: il attrapait le mouchoir en s'inclinant sur un genou et en frappant des éperons d'une façon particulière comme à Varsovie, de telle sorte que tous les vieux quittaient leur jeu de boston pour regarder dans la salle, et le cavalier, le meilleur danseur, s'avoua vaincu. Après le souper on dansa encore *le grand-père* et l'on commença à se séparer. Le comte ne quittait pas des yeux la jeune veuve. Il ne mentait pas en disant que pour elle il était prêt à se jeter dans un trou au milieu de la glace. Était-ce un caprice, l'amour ou l'obstacle, mais durant cette soirée toutes les forces de son âme étaient concentrées en un seul désir: l'avoir et l'aimer.

Dès qu'il remarqua qu'Anna Fédorovna faisait ses adieux à la maîtresse de la maison, il courut dans l'antichambre, et de là, sans pelisse, dans la cour, où se tenaient les équipages.

— La voiture d'Anna Fédorovna Zaïtzova! — cria-t-il. Une haute voiture à quatre places, aux lampions vacillants s'approcha du perron. — Ar-

rète ! — cria-t-il au cocher en courant vers la voiture, dans la neige jusqu'aux genoux.

— Que vous faut-il ? — demanda le cocher.

— Monter dans la voiture, — répondit le comte en ouvrant la portière et s'efforçant de monter dans la voiture en marche. — Attends donc, diable, imbécile !

— Vaska ! Arrête ! — cria le cocher au postillon ! — Arrête les chevaux ! Pourquoi montez-vous dans la voiture d'un autre ! C'est la voiture de madame Anna Fédorovna et non pas celle de Votre Grâce.

— Tais-toi donc, imbécile ! Tiens, voilà un rouble pour toi, mais descends et ferme la portière, — dit le comte. — Mais comme le cocher ne bougeait pas, lui-même abaissa le marche-pied et ouvrant la vitre, ferma la portière.

Dans la voiture, comme dans toutes les anciennes voitures, surtout celles tapissées de passementerie jaune, on sentait une odeur de moisissure et de crin brûlé. Le comte s'était mouillé les jambes jusqu'aux genoux dans la neige, il les sentait glacées dans ses chaussures et ses pantalons légers, et un froid glacial pénétrait tout son corps. Le cocher grommelait sur le siège et paraissait vouloir descendre. Mais le comte n'entendait et ne sentait rien. Son visage brûlait, son cœur battait fortement. Il saisit avec force la courroie jaune, passa la tête à travers la portière et toute sa vie se con-

centrait dans l'attente. Mais elle ne fut pas longue. On cria du perron : « La voiture de madame Zaït-zova ! » Le cocher agita les guides, la caisse de la voiture se balança sur les hauts ressorts, les fenêtres éclairées de la maison glissèrent l'une après l'autre devant la vitre de la voiture.

— Prends garde, si tu es assez canaille pour dire au valet que je suis ici, je te rosserai, — dit le comte en passant la tête par la portière de devant, — si tu ne dis rien, tu auras encore dix roubles.

A peine avait-il refermé la vitre que la caisse de la voiture se balançait de nouveau et plus fortement. La voiture s'arrêta. Il se tapit dans le coin, retint sa respiration, même ferma les yeux, tellement lui était terrible la pensée que quelque chose empêcherait peut-être la réalisation de son attente passionnée. La portière s'ouvrit ; le marche-pied s'abassa avec bruit ; une robe de femme fit entendre son frou-frou ; dans la voiture pénétra l'odeur de jasmin ; les petits pieds rapidement gravirent le marche-pied, et Anna Fédorovna frôlant du pan de son manteau entr'ouvert la jambe du comte, en silence, mais avec un soupir profond se baissa sur le siège près de lui.

L'avait-elle vu ou non, nul ne saurait le dire, pas même Anna Fédorovna. Mais quand il prit sa main et dit : « Eh bien ! Maintenant, malgré tout, je baisserai votre main, » elle se montra peu effrayée, ne répondit rien et tendit sa main qu'il couvrit de

baisers beaucoup au-dessus du gant. La voiture s'ébranlait...

— Dis donc quelque chose, tu n'es pas fâchée ?
— lui disait-il.

Elle se tenait silencieuse dans son coin, mais tout à coup se mit à pleurer et laissa tomber sa tête sur la poitrine du comte.

VI

L'*ispravnik* nouvellement élu, et tous ses compagnons : le cavalier et les autres gentilshommes, écoutaient depuis longtemps les tziganes et buvaient au nouveau cabaret, quand le comte enveloppé d'une pelisse d'ours couverte de drap bleu, qui avait appartenu au feu mari d'Anna Fédorovna, rejoignit leur compagnie.

— Petit père, Votre Excellence ! nous vous attendions depuis longtemps, — dit en montrant des dents brillantes un tzigane noir, louche, qui le rencontra dans le vestibule et voulait lui ôter sa pelisse. — Nous ne vous avons pas vu depuis la foire à Lébédiane... Stiocha était malade de ne pas vous voir...

Stiocha, une très jeune et jolie tzigane, avec une rougeur briquée sur son visage brun, des yeux profonds, brillants et noirs, ombragés de longs cils, accourut aussi à sa rencontre.

— Ah petit comte ! Chéri ! En voilà une joie ! —

disait-elle à travers ses dents avec un sourire joyeux.

Iluchkalui-même vint au-devant de lui et feignait d'être très heureux. Les femmes vieilles et jeunes, les jeunes filles quittèrent leur place et entourèrent l'hôte. Les uns revendiquaient le titre de compères, d'autres celui de filleuls.

Tourbine embrassait sur la bouche toutes les jeunes tziganes; les vieilles et les hommes lui baisaient l'épaule et la main. Les gentilshommes se réjouissaient aussi de l'arrivée de l'hôte, d'autant plus que l'orgie ayant atteint son apogée, se refroidissait déjà. Chacun commençait à éprouver la satiété. Le vin, perdant l'effet excitant sur les nerfs, ne faisait plus qu'embarrasser l'estomac. Chacun avait déjà jeté tout son feu de bravoure et les uns et les autres s'étaient bien observés. Toutes les chansons étaient déjà chantées et se mêlaient dans la tête de chacun en y laissant une impression bruyante, vague. Quoi qu'on fit d'étrange et d'extravagant, tous pensaient qu'il n'y avait là rien de drôle ni d'amusant. L'*ispravnik* étendu sur le parquet d'une façon dégoûtante, aux pieds d'une vieille femme, remuait les jambes et s'écriait :

— Du champagne!... Le comte est arrivé!... Du champagne!... Il est arrivé!... Eh bien! Du champagne!... Je ferai un bain de champagne et m'y plongerai!... Messieurs les gentilshommes, j'aime

la société des nobles... Stiochka ! chante « La petite route ! »

Le cavalier aussi était gai, mais d'une autre façon. Il était assis sur le divan du coin, très près d'une grande et belle tzigane, Lubacha, et la fumée du vin lui brouillant la vue, il clignotait des yeux, agitait la tête et répétait les mêmes paroles. Tout bas, il l'excitait à fuir quelque part avec lui. Lubacha l'écoutait en souriant comme si ce qu'il lui disait était très gai et en même temps un peu triste. Elle jetait de temps en temps un regard sur son mari, le louche Sachka qui se tenait derrière une chaise en face d'elle, et en réponse à l'aveu d'amour du cavalier, elle s'inclinait vers son oreille et lui demandait de lui acheter en cachette, à l'insu des autres, des parfums et des rubans.

— Hourra ! — cria le cavalier quand le comte entra.

Le joli jeune homme, d'un air soucieux, posément, à pas fermes, allait et venait dans la chambre en chantant les motifs de « La Révolte au Sérail. »

Un vieux père de famille entraîné chez les tziganes par les demandes pressantes des gentils-hommes qui avaient déclaré que sans lui tout serait manqué et qu'alors il deviendrait inutile. d'y aller, était allongé sur le divan où il était tombé aussitôt arrivé, et personne ne faisait la moindre attention à lui. Un fonctionnaire quelconque qui se trouvait ici, après avoir ôté son frac, s'était assis

les pieds appuyés sur la table et redressait ses cheveux pour se convaincre par là qu'il faisait la grande noce. Dès que le comte entra, il déboutonna le col de sa chemise, glissa ses jambes encore plus haut sur la table. En général, à l'arrivée du comte, l'orgie s'anima.

Les tziganes qui s'étaient dispersées dans les chambres, de nouveau s'assirent en cercle. Le comte prit la soliste Stiochka sur ses genoux et ordonna d'apporter encore du champagne. Iluchka prenant sa guitare se plaça devant la soliste et commença *la danse*, c'est-à-dire les chansons tziganes. « Quand j'erre dans la rue », « Eh ! vous, les hussards !... » « Entends-tu, comprends-tu ?... » etc., en certain ordre. Stiochka chantait admirablement. Sa voix de contralto flexible, sonore, coulait de sa poitrine, ses sourires pendant qu'elle chantait, ses yeux souriants et passionnés et le petit pied qui remuait involontairement en cadence, son cri déchirant au commencement de la chanson, tout cela faisait vibrer une corde sonore rarement effleurée. On voyait qu'elle vivait toute dans les chansons qu'elle chantait. Iluchka, par son sourire, son dos, ses jambes, par tout son être, s'accordait avec la chanson, l'accompagnait sur la guitare, les regards fixés sur elle comme s'il entendait cette chanson pour la première fois, et attentivement, soigneusement en mesure de la chanson, inclinait et soulevait la tête. Ensuite, tout à

coup, à la dernière note, il se dressait, et comme s'il se sentait supérieur à tout au monde, fièrement et résolument lançait la guitare avec son pied, la retournait, frappait du pied, secouait sa chevelure, et fronçant les sourcils, regardait tout le chœur. Tout son corps, du cou aux talons, commençait à tressaillir dans chaque fibre... et vingt voix énergiques, fortes, chacune de toutes leurs forces se répondaient de la façon la plus étrange et la plus extraordinaire et résonnaient dans l'air.

Les vieilles tressaillaient sur leurs chaises, agitaient leurs mouchoirs et, montrant leurs dents, commençaient à crier en mesure, l'une plus haut que l'autre. Les basses, la tête penchée et le cou tendu, mugissaient debout derrière les chaises.

Quand Stiocha prenait les notes élevées, Iluchka approchait d'elle la guitare, comme s'il voulait l'aider, et le joli jeune homme s'écriait, enthousiasmé, que maintenant les bémols étaient en jeu.

Quand commencèrent les chants accompagnés de danse, que Dounachka, avec des mouvements des épaules et de la poitrine, passa en se développant devant le comte puis plongea plus loin, Tourbine quitta sa place, ôta son uniforme et resté en chemise rouge, se mit à danser avec elle en mesure, en faisant de tels pas que les tziganes se regardaient mutuellement avec un sourire approbatif.

L'ispravnik s'assit à la turque, du poing se frappa

la poitrine, cria vivat ! et ensuite, attrapant le comte par les jambes, se mit à lui raconter que sur deux milles roubles il ne lui en restait que cinq cents et qu'il pouvait faire tout ce qu'il voulait pourvu seulement que le comte le lui permit. Le vieux père de famille s'éveilla et voulait partir, mais on ne le laissait pas. Le joli jeune homme suppliait la tzigane de danser une valse avec lui. Le cavalier, pour se flatter de son amitié avec le comte, se leva de son coin et enlaça Tourbine.

— Ah ! toi mon chér, — lui dit-il, — pourquoi donc nous as-tu quittés ? Hein ! — Le comte se tut songeant visiblement à autre chose. — Où es-tu allé ? Ah ! coquin, je sais où tu es allé !

Cette familiarité ne plut pas à Tourbine. Sans sourire, il regarda en silence le visage du cavalier et tout à coup lui lança une injure si violente, si grossière, que le cavalier attristé, de longtemps ne sut comment la prendre, en plaisanterie ou non. Enfin il décida que c'était une plaisanterie, sourit et retourna près de la tzigane et lui jura de l'épouser absolument après Pâques.

On chanta une autre chanson, une troisième. On dansa encore une fois et tout continuait à paraître très gai. Le champagne ne tarissait pas. Le comte buvait beaucoup. Ses yeux étaient humides, mais il ne titubait pas, dansait mieux que jamais, parlait d'une voix ferme et même dans le chœur accompagna très bien Stiochka quand elle chanta :

« Le tendre émoi de l'amour ». Au milieu de la danse, le marchand, propriétaire du cabaret, vint demander aux hôtes de se retirer, car il était plus de deux heures.

Le comte saisit le cabaretier au collet et lui ordonna de danser en *prissiadka* (1). Le marchand refusa. Le comte saisit une bouteille de champagne, et entourant le marchand en haut des jambes, ordonna de le maintenir ainsi. Puis au milieu du rire général, il vida lentement sur lui toute la bouteille.

Le jour se montrait ; tous, sauf le comte, étaient pâles et fatigués.

— Cependant, il est temps de partir à Moscou, — dit-il tout à coup en se levant. — Allons tous chez moi, mes enfants ; accompagnez-moi et nous boirons du thé.

Tous consentirent, sauf le propriétaire endormi, qui resta là-bas. Ils emplirent trois traîneaux qui se trouvaient près du perron et partirent à l'hôtel.

(1) Danser en pliant les genoux.

VII

— Allez! — cria le comte en entrant dans le salon de l'hôtel, avec tous ses invités et les tziganes. — Sachka! Pas le tzigane Sachka, mais le mien, va dire au maître de poste que je le battrai si les chevaux sont mauvais. Donne-nous du thé! Zavalchevskī, prépare le thé, moi j'irai chez Iline, je verrai ce qu'il fait, — ajouta Tourbine. — Et, sortant dans le couloir, il se dirigea chez le uhlan.

Iline venait de quitter le jeu, et après avoir perdu tout l'argent, jusqu'au dernier kopek, il était renversé sur le divan déchiré, dont on apercevait le crin, et tirant l'une après l'autre des brindilles de crin, les portait à sa bouche, les coupait et les crachait. Sur la table de jeu, jonchée de cartes, deux chandelles, dont l'une déjà brûlée jusqu'au papier, luttèrent faiblement contre la lumière du jour qui entra par la fenêtre. Le uhlan n'avait aucune pensée en tête, le brouillard épais de la passion du jeu enveloppait toutes ses facultés. Il

n'avait pas même de repentir. Il avait essayé de réfléchir à ce qu'il devait faire maintenant : comment partir sans un kopek, comment payer les quinze mille roubles du trésor ; et que dira le commandant du régiment, sa mère, que diront ses camarades ? — et il était pris d'une telle peur et d'un tel dégoût de lui-même, que pour s'oublier d'une façon quelconque, il se leva, et se mit à marcher dans la chambre, en tâchant de ne marcher que sur les raies du parquet. Et de nouveau, il commença à se rappeler tous les menus détails du jeu. Avec vivacité, il s'imagina qu'il gagnait et prenait le neuf, posait le roi de pique sur deux mille roubles, qu'une dame tombait à droite, à gauche un as, à droite le roi de carreau, — et tout était perdu. Si un six était à droite et le roi de carreau à gauche, alors je gagnerais, je poserais tout sur le talon et je gagnerais quinze mille net. Je m'achèterais alors le bon cheval du commandant du régiment, encore une paire de chevaux, un phaéton. Eh bien, quoi encore ? Ce serait une bonne chose ! Il s'allongeait de nouveau sur le divan et mordillait le crin.

— Pourquoi chante-t-on au n° 7 ? — pensa-t-il. — On fait sans doute la noce chez Tourbine. Peut-être aller là-bas et boire ferme...

A ce moment le comte entra.

— Eh bien ! Mon cher, tu as perdu, hein ? — cria-t-il.

« Je vais faire semblant de dormir » pensa Iline, « autrement, il faudra causer avec lui et j'ai déjà sommeil. »

Cependant Tourbine s'approcha de lui et lui caressa la tête.

— Eh bien ! Quoi, mon cher ami, tu as perdu ? Hein, perdu ? Parle donc !

Iline ne répondit pas.

Le comte le tira par le bras.

— J'ai perdu. Eh bien, que t'importe, — murmura Iline d'une voix endormie, indifférente, et sans changer de position.

— Tout ?

— Oui. Eh bien ! Quel malheur ? Tout. Qu'est-ce que cela peut te faire ?

— Écoute, dis la vérité, à un camarade, — prononça le comte rendu tendre par le vin, en continuant à lui caresser la tête. — Vraiment je t'aime. Dis la vérité, si tu as perdu l'argent du trésor, je te sauverai ; autrement ce sera trop tard... Tu avais l'argent du Trésor ?

Iline bondit du divan.

— Si tu veux que je parle, alors ne cause pas ainsi avec moi, parce que... je t'en prie, ne me parle pas... Une balle dans le front, voilà ce qui me reste ! — prononça-t-il avec un vrai désespoir, en laissant tomber sa tête dans ses mains et fondant en larmes, bien qu'un instant avant, il pensât très tranquillement aux chevaux.

— Ah! une vraie jeune fille! A qui cela n'arrive-t-il pas? Ce malheur peut encore se réparer. Attends-moi ici.

Le comte sortit de la chambre.

— Quelle chambre occupe le propriétaire Loukhnov? — demanda-t-il au garçon de l'hôtel.

Le garçon offrit d'accompagner le comte. Le comte, malgré l'observation du garçon que « monsieur vient de rentrer et se déshabille, » pénétra dans la chambre. Loukhnov, en robe de chambre, était assis à sa table et comptait des liasses de billets de banque qui étaient devant lui. Sur la table, il y avait une bouteille de vin du Rhin, qu'il aimait beaucoup. Après le gain, il se permettait ce plaisir. Loukhnov, comme s'il ne reconnaissait pas le comte, le regardait froidement, sévèrement à travers ses lunettes.

— Il me semble que vous ne me reconnaissez pas, — dit le comte en s'approchant de la table, d'un pas décidé.

Loukhnov reconnut le comte, et demanda :

— Que désirez-vous?

— Jouer avec vous, — dit Tourbine, en s'asseyant sur le divan.

— Maintenant?

— Oui.

— Une autre fois avec plaisir, comte, mais maintenant je suis fatigué et me dispose à aller dormir. Ne voulez-vous pas du vin? Du bon vin?

— Moi, je veux jouer un peu, maintenant.

— Je ne suis plus disposé à jouer, peut-être un de ces messieurs jouera-t-il, mais moi je ne jouerai pas, comte ! Excusez-moi, s'il vous plaît ?

— Alors, vous ne jouerez pas ?

Loukhnov fit des épaules un geste qui devait exprimer son regret de ne pouvoir accéder au désir du comte.

— A aucun prix vous ne voulez jouer ?

De nouveau le même geste.

— Et moi, je vous en prie beaucoup... Eh bien ! Vous jouerez ?

Le silence.

— Vous jouerez ? — demanda le comte pour la deuxième fois. — Prenez garde !

Le même silence et un regard rapide, à travers les lunettes, sur le visage du comte qui commençait à s'assombrir.

— Vous jouerez ? — cria le comte d'une voix haute, en frappant si fort sur la table, que la bouteille de vin du Rhin tomba et se vida. — Vous n'avez pas gagné honnêtement ! Vous jouerez ? Je vous le demande pour la troisième fois.

— Je dis que non. C'est vraiment étrange, comte, et tout à fait inconvenant de mettre à un homme le couteau sous la gorge, — remarqua Loukhnov, sans lever ses yeux.

Un court silence suivit pendant lequel le visage du comte devenait de plus en plus pâle. Soudain,

un terrible coup à la tête étourdissait Loukhnov. Il tomba sur le divan en tâchant d'attraper l'argent, et cria d'une voix perçante et désespérée qu'on ne pouvait nullement attendre de sa physionomie toujours calme et solennelle. Tourbine ramassa le reste de l'argent qui se trouvait sur la table, repoussa le domestique accouru au secours de son maître et sortit rapidement de la chambre.

— Si vous désirez une réparation, je suis à vos ordres. Je reste encore une demi-heure dans ma chambre, — ajouta le comte, en se retournant vers la porte de Loukhnov.

— Coquin! voleur! — entendait-on de là. — Je te ferai un procès! Je te trainerai au tribunal!

Iline, sans faire attention à la promesse du comte de le sauver, était couché de la même façon dans sa chambre et des larmes de désespoir l'oppressaient.

Le sentiment de la réalité qui, par les caresses et la sympathie, avait pris jour à travers le brouillard des impressions, des pensées, des souvenirs qui emplissaient son âme, ne le quittait pas. La jeunesse riche d'espérances, l'honneur, l'estime publique, les rêves d'amour et d'amitié, tout était perdu à jamais. La source de ses larmes commençait à tarir; un sentiment trop calme de désespoir s'emparait de lui de plus en plus, et l'idée du suicide, sans exciter déjà le dégoût et l'horreur, le

fascinait de plus en plus. A ce moment, les pas fermes du comte se firent entendre.

Les traces de la colère se voyaient encore sur le visage de Tourbine, ses mains tremblaient un peu, mais dans ses yeux se lisaient la joie et le contentement de soi-même.

— Prends ! J'ai regagné ! — dit-il en jetant sur la table quelques liasses de billets de banque. — Compte s'il y a tout. Et descends au plus tôt dans le salon. Je pars tout de suite, — ajouta-t-il comme s'il ne remarquait la profonde émotion de joie et de reconnaissance qu'exprimait le visage du uhlan.

Et en sifflant une chanson tzigane, il sortit de la chambre.

VIII

Sachka, en serrant sa ceinture, annonça que les chevaux étaient prêts, mais qu'auparavant il voulait aller chez le chef de la noblesse pour chercher le manteau du comte qui, disait-il, avec le col valait trois cents roubles, et rendre la vilaine pelisse bleue au vaurien qui l'avait échangée contre le manteau du hussard. Mais Tourbine s'y opposa et alla dans sa chambre faire sa toilette pour le voyage.

Le cavalier qui ne cessait d'avoir le hoquet, était assis sans mot dire près de sa tzigane *Lispravnik* demandait de l'eau-de-vie, invitait toute la compagnie à venir de suite déjeuner chez lui, et promettait que sa femme elle-même danserait avec les tziganes. Le joli jeune homme expliquait gravement à Iluchka que le piano a plus d'âme et que sur la guitare on ne peut prendre les bémols. Le fonctionnaire buvait tristement son thé dans un coin, et semblait, à la lumière du jour, avoir honte

de sa débauche. Les tziganes discutaient entre eux dans leur langue sur l'obligation de faire encore plaisir aux seigneurs, à quoi Stiochka résistait en disant que le *baroraï* (en langage des tziganes, le comte ou le prince, ou plutôt un grand seigneur), se fâcherait. En général, chez tous s'éteignait la dernière étincelle de l'orgie.

— Eh bien ! Pour l'adieu encore une chanson et puis séparons-nous, — dit le comte, frais, gai, plus joli que jamais, en entrant dans la salle en costume de voyage.

De nouveau les tziganes se groupaient en cercle et se préparaient à chanter, quand Iline entra dans la salle avec une liasse de billets de banque à la main et prit à part le comte.

— Je n'avais que quinze mille du trésor et tu m'as donné seize mille trois cents — dit-il — alors, le surplus est à toi.

— Bonne affaire ! Donne !

Iline remit l'argent en regardant timidement le comte. Il ouvrit la bouche pour parler mais rougit seulement, même des larmes parurent dans ses yeux, ensuite il saisit la main du comte et la serra chaleureusement.

— Va-t'en !... Iluchka !... écoute-moi, prends, voilà de l'argent pour toi, mais il faut me conduire avec des chansons jusqu'aux remparts.

Il lui jeta sur sa guitare les 4,300 roubles qu'apportait Iline, mais il oublia de rendre au cavalier

les cent roubles qu'il lui avait empruntés la veille.

Il était déjà dix heures du matin. Le soleil montait au-dessus des toits, des gens circulaient dans les rues, depuis longtemps les marchands avaient ouvert leurs boutiques, les gentilshommes et les fonctionnaires passaient en voiture, les dames flânaient dans les magasins, quand une bande de tziganes, l'*ispravnik*, le cavalier, le joli jeune homme, Iline et le comte, en pelisse bleue doublée de peau d'ours, parurent sur le perron de l'hôtel. Le jour était ensoleillé et il dégelait. Trois *troïkas* de poste, aux queues nouées, très courtes, en piaffant dans la boue liquide s'approchèrent du perron et toute la joyeuse compagnie s'installa. Le comte, Iline, Stiochka, Ilucha et le brossier Sachka montèrent dans le premier traîneau. Blücher, hors de soi, agitant la queue, aboyait après le cheval du milieu. Les autres messieurs prirent place dans les deux autres traîneaux avec les tziganes hommes et femmes. Les traîneaux se placèrent de front et les tziganes se mirent à chanter en chœur.

Les *troïkas*, au son des clochettes et des chansons, en poussant jusqu'au trottoir les voitures qu'elles rencontraient, traversèrent la ville jusqu'aux remparts.

Les marchands et les passants, les inconnus et surtout les connaissances, s'étonnaient beaucoup en voyant de nobles gentilshommes passer dans les

rues, au beau milieu du jour, accompagnés de femmes tziganes et de tziganes ivres. Quand elles eurent franchi les remparts, les troïkas s'arrêtèrent et tous firent leurs adieux au comte.

Iline qui, pour l'adieu, avait bu pas mal et qui tout le temps avait conduit lui-même les chevaux, tout à coup devint triste et se mit à prier le comte de rester encore une journée. Mais quand il vit que c'était impossible, spontanément, sans qu'on put s'y attendre, en pleurant il se mit à embrasser son nouvel ami et promit de demander dès son retour, sa permutation dans le régiment où servait Tourbine. Le comte était particulièrement gai. Il poussa sur un tas de neige le cavalier qui depuis le matin le tutoyait, lança Blücher sur l'*ispravnik*, prit Stiochka dans ses bras et voulait l'emmener avec lui à Moscou, enfin, en bondissant dans le traîneau, il faisait asseoir près de lui Blücher qui voulait toujours se tenir au milieu. Sachka demandait encore une fois au cavalier de reprendre *chez eux* le manteau du comte et de le renvoyer et sauta aussitôt sur le siège. Le comte cria : « Va ! » et soulevant son chapeau il l'agita et stimula les chevaux en sifflant comme un postillon. Les troïkas se séparèrent.

Loin devant s'étendait, une plaine monotone couverte de neige où serpentait la ligne jaune et sale de la route. Le soleil clair brillait en se jouant sur

la neige fondante couverte d'une mince écorce glacée, et chauffait agréablement le visage et le dos. Une vapeur montait des chevaux en sueur. La clochette sonnait. Un moujik qui conduisait une charrette sur un traîneau branlant, en tirant les guides en corde, s'écartait hâtivement en frappant de ses *lapti* (1) mouillés la route fondante. Une paysanne grosse, rouge, tenant un enfant était assise sur une autre charrette et du bout des guides frappait une petite rosse blanche, étique. Le comte se rappela tout à coup Anna Fédorovna.

— Retourne! cria-t-il.

Le postillon ne comprit pas tout de suite.

— Retourne! Va à la ville! Plus vite que ça!

La troïka franchit de nouveau les remparts, et bravement roula vers le perron de bois de la maison de madame Zaïtzova. Le comte gravit rapidement le perron, traversa l'antichambre, le salon, et trouvant la jeune veuve encore endormie, la prit dans ses bras, la souleva du lit, baisa ses yeux clos et sortit en courant. Anna Fédorovna, en s'éveillant à demi, se purlécha et demanda ce qui était arrivé. Le comte sauta dans le traîneau, cria au cocher de partir, et cette fois sans s'arrêter, sans même penser à Loukhnov, à la jeune veuve ou à Stiochka, ne songeant seulement qu'à ce qui l'attendait à Moscou, il quitta pour toujours la ville de K***.

(1) Chaussures d'écorce tressée.

IX

Vingt ans se sont écoulés. Beaucoup d'eau a coulé depuis, beaucoup de gens sont morts, beaucoup sont nés, beaucoup ont grandi et vieilli; et en plus grand nombre encore des idées sont nées et ont disparu; beaucoup du beau et du mauvais d'autrefois n'est plus; beaucoup de beau neuf a grandi et encore plus de neuf informe, monstrueux a paru au monde.

Le comte Fédor Tourbine, depuis longtemps déjà, avait été tué en duel par un étranger qu'il avait cravaché dans la rue; son fils, qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau se ressemblent, était déjà un charmant jeune homme de vingt-trois ans et servait comme cavalier-garde. Moralement, le jeune comte Tourbine ne ressemblait pas du tout à son père. Il n'y avait pas même en lui une ombre de ces penchants belliqueux, passionnés et à vrai dire débauchés, du siècle passé. Avec l'intelligence,

l'instruction et le talent héréditaire de sa nature, ses qualités distinctives étaient l'amour des convenances et des commodités de la vie, son regard pratique sur les hommes et les circonstances, la prudence et la persévérance. Le jeune comte faisait admirablement son service : à vingt-trois ans il était déjà lieutenant... Au début des actions militaires, il avait jugé qu'il serait plus avantageux pour l'avancement de passer dans l'armée active, il entra comme capitaine de cavalerie au régiment des hussards, et en effet, reçut bientôt un escadron.

Au mois de mai 1848, le régiment des hussards S*** traversait la province de K***, et ce même escadron que commandait le jeune comte Tourbine devait passer la nuit à Morozovka, village qui appartenait à Anna Fédorovna. Anna Fédorovna vivait encore, mais elle était si peu jeune qu'elle-même en convenait, ce qui signifie beaucoup pour une femme. Elle avait grossi beaucoup, ce qui, dit-on, rajeunit les femmes, mais sur cette chair blanche, empâtée, on apercevait de grosses rides molles. Maintenant elle n'allait jamais en ville, même montait difficilement en voiture, mais était toujours aussi naïve et aussi sotte; on peut dire la vérité, maintenant qu'elle ne le rachetait pas par sa beauté. Avec elle vivait sa fille Lisa, une belle Russe de la campagne, de vingt-trois ans, et son frère que nous connaissons, le cavalier, qui, grâce à sa bonhomie, avait mangé tous ses domaines et

dans la vieillesse, avait trouvé asile chez Anna Fédorovna. Il était devenu tout à fait gris. La lèvre inférieure pendait, mais ses moustaches étaient soigneusement noircies. Des rides coupaient non seulement son front et ses joues mais le nez et le cou; le dos se voûtait, mais cependant dans les jambes faibles et arquées on reconnaissait les allures du vieux cavalier.

Toute la famille et les familiers d'Anna Fédorovna étaient assis dans le petit salon éclairé de la vieille maison, la porte du balcon ouverte sur un vieux jardin de tilleuls construit en étoile.

Anna Fédorovna, la tête grise, en camisole lilas, assise sur le divan devant un guéridon d'acajou, faisait une patience... Son vieux frère ne quittait pas la fenêtre; vêtu d'un pantalon blanc, propre, et d'un veston bleu, il tricotait quelque chose en coton blanc, travail que lui avait appris sa nièce et qu'il aimait beaucoup, puisqu'il ne pouvait faire rien autre chose, car pour la lecture des journaux, son occupation favorite, sa vue était déjà faible. Pimotchka, une fillette élevée par Anna Fédorovna, assise près de lui, répétait sa leçon sous la direction de Lise qui tricotait en même temps, sur des aiguilles de bois, une paire de bas de poils de chèvre destinés à son oncle. Les derniers rayons du soleil couchant, comme toujours à cette époque de l'année, frappaient obliquement sur la fenêtre la plus éloignée et sur l'étagère qui était près

d'elle. Le jardin et la chambre étaient si calmes qu'on entendait derrière la fenêtre le bruit rapide des ailes de l'hirondelle, ou dans la chambre un soupir faible d'Anna Fédorovna, ou le toussotement du petit vieillard quand il croisait ses jambes d'une autre façon.

— Comment se fait cette patience? Lisenka, montre-moi. J'oublie toujours — dit Anna Fédorovna en s'arrêtant au milieu de la patience.

Lisa, sans cesser de tricoter, s'approcha de sa mère et, jetant un coup d'œil sur les cartes :

— Ah! ma petite colombe, maman, vous avez tout embrouillé. — Elle arrangeait les cartes. — Voilà comment il fallait que ce fût. Mais quand même ce que vous pensiez réussira — ajouta-t-elle en retirant à la dérobée une carte.

— Ah! tu me trompes toujours! Tu dis que c'est bien, que ça réussit.

— Non, cette fois ça réussira. Voilà, ça y est.

— Bon, mon enfant gâtée! Mais n'est-il pas temps de prendre le thé?

— J'ai déjà ordonné de chauffer le samovar. Je vais y aller. Faut-il l'apporter ici? Eh bien! Pimotchka, finis plus vite ta leçon et allons courir.

Lisa sortit de la chambre.

— Lisotchka! Lisenka! — se mit à crier l'oncle en regardant fixement son tricot. — Je crois que de nouveau j'ai laissé échapper une maille; arrange cela, chérie!

— Tout de suite, tout de suite! Je donnerai seulement le sucre à casser.

En effet, trois minutes après, elle accourait dans la chambre, s'approchait de son oncle et le prenant par l'oreille :

— Voilà, ça vous apprendra à laisser échapper des mailles — dit-elle en riant. — Et vous n'avez pas terminé votre tâche.

— Eh bien, eh bien! Arrange donc. Evidemment il y avait un petit nœud.

Lisa prit le tricot, ôta une épingle de son fichu, que souleva un peu le vent de la fenêtre, et avec l'épingle elle reprit la maille, fit deux points et rendit le tricot à son oncle.

— Eh bien! embrassez-moi pour cela, — dit-elle en lui tendant sa joue rouge et remettant l'épingle à son fichu. — Aujourd'hui pour vous le thé avec le rhum, aujourd'hui c'est vendredi?

Et elle partit de nouveau dans la chambre où se préparait le thé.

— Petit oncle! Venez donc voir, les hussards viennent chez nous! — fit entendre la petite voix sonore.

Anna Fédorovna et son frère, pour voir les hussards, entrèrent dans la chambre où l'on faisait le thé et dont les fenêtres donnaient sur le village. Des fenêtres on voyait mal; on apercevait seulement, à travers la poussière, une foule qui se mouvait.

— C'est dommage, petite sœur, — remarqua l'oncle à Anna Fédorovna — c'est dommage que nous soyons si à l'étroit et que le pavillon ne soit pas terminé, nous aurions pu inviter les officiers chez nous. Les officiers de hussards c'est une jeunesse si belle, si gaie, je voudrais au moins les voir.

— J'en serais aussi très contente; mais, frère, vous savez bien vous-même qu'il n'y a pas de place; ma chambre, celle de Lise, le salon et votre chambre, c'est tout : où donc loger ici? Jugez vous-même. Mikhaïlo Metvéiev leur a donné l'izba du *starosta* (1), et dit qu'elle est très propre.

— Et pour toi, Lise, nous trouverions parmi eux un bon fiancé, un bon hussard, — dit l'oncle.

— Non, je ne veux pas de hussard, je veux un uhlan; vous étiez uhlan, oncle, et ceux-là je ne veux pas les connaître! On dit que ce sont des noceurs.

Lise rougit un peu, et de nouveau rit de son rire sonore.

— Voilà Oustuchka qui court; il faut lui demander ce qu'elle a vu, — dit-elle.

Anna Fedorovna fit appeler Oustuchka.

— Il n'y a personne pour faire l'ouvrage, quel besoin d'aller courir pour voir les soldats? — dit Anna Fédorovna. — Eh bien! Où sont logés les officiers?

(1) L'ancien du village.

— Chez les Eremkine, madame. Ils sont deux, si beaux. On dit que l'un est comte.

— Comment s'appellent-ils?

— Je ne puis me rappeler, excusez-moi : Kazarov ou Tourbinov.

— La sotte, elle ne peut même rien raconter. Au moins sache leurs noms.

— Et bien ! Je vais y courir.

— Oh ! oui, je sais que pour cela tu n'es pas en retard. Non, il vaut mieux que Danilo y aille. Frère, dites-lui qu'il aille et demande si messieurs les officiers n'ont besoin de rien. Il faut tout de même faire une politesse, dire que madame a ordonné de s'inquiéter.

Les vieux s'installèrent dans la chambre pour le thé. Lisa alla dans la chambre des bonnes mettre dans le tiroir le sucre cassé. Là Oustuchka parlait des hussards.

— Mademoiselle, petite colombe, voilà une beauté de comte, — dit-elle. — C'est un vrai chérubin aux cils noirs. Un pareil fiancé pour vous, voilà qui ferait un couple, c'est vrai.

Les autres bonnes eurent un sourire d'approbation ; la vieille bonne qui tricotait un bas près de la fenêtre soupira et même chuchota une prière en respirant profondément.

— Alors voilà comment te plaisent les hussards, — dit Lisa. — Oui, tu es bien habile à bavarder. Apporte-moi, s'il te plaît, le rob pour

donner quelque chose d'acide à boire aux hussards.

Et Lisa, prenant le sucrier, sortit en riant de la chambre.

« Je voudrais bien voir ce hussard, — pensa-t-elle. — Est-il brun ou blond ? Et lui aussi, sans doute, serait très heureux de faire notre connaissance. Et voilà, il passera et ne saura pas que j'étais ici et que j'ai pensé à lui. Et combien de pareils sont passés devant moi ! Personne ne me voit sauf l'oncle et Oustucha. Quelque coiffure que je fasse, quelques manches que je porte, personne ne m'admire, — pensa-t-elle en soupirant et en regardant sa forte main blanche. — Il doit être de haute taille, avoir de grands yeux, probablement des petites moustaches noires. Non, j'ai déjà vingt-deux ans, et personne ne s'est épris de moi sauf le grélé Ivan Ipatitch. Et il y a quatre ans j'étais encore plus jolie et ma jeunesse passe sans donner de joie à personne. Ah ! que je suis malheureuse, malheureuse demoiselle de campagne ».

La voix de sa mère qui l'appelait pour servir le thé, dissipa chez la demoiselle de campagne, ces réflexions momentanées. Elle secoua sa petite tête et entra dans la chambre.

Les meilleures choses arrivent toujours par hasard, et plus on s'inquiète, plus ça va mal. Au village on songe rarement à l'éducation et c'est pourquoi, par hasard, on y donne souvent une bonne

éducation. C'est ce qui arriva surtout avec Lisa. Anna Fédorovna, à cause de son esprit borné et de l'insouciance de son caractère, ne donnait à Lisa aucune éducation, elle n'apprit ni la musique, ni le français si utile, mais par hasard, elle avait eu de feu son mari une jolie et forte fille, elle la confia à la nourrice et à la bonne, la nourrit, l'habilla en robe de coton, en souliers de peau de mouton; l'envoya se promener et cueillir des champignons et des baies, lui fit enseigner la lecture et l'arithmétique par un élève du séminaire et par hasard, après seize ans elle aperçut en Lisa une amie toujours gaie, et une bonne et active ménagère. Anna Fédorovna, par bonté élevait toujours des pupilles, des serves ou des enfants abandonnées. Lisa, depuis dix ans commençait à s'occuper d'elles. Elle les instruisait, les habillait, les menait à l'église et les arrêtait quand elles faisaient trop de tapage. Ensuite vint le vieil oncle gâteux et naïf qu'il fallut soigner comme un enfant. Puis les domestiques et les paysans qui s'adressaient à la jeune demoiselle avec diverses demandes, avec leurs maladies qu'elle soignait par du sureau, de la menthe, de l'alcool camphré. Ensuite, par hasard, tout le ménage passa entre ses mains. Plus tard les besoins non satisfaits de l'amour s'épanchèrent dans la nature et la religion. Ainsi, par hasard, Lisa se transformait en une femme active, bonne, gaie, indépendante, chaste et profondément religieuse. Elle ressentait

il est vrai de petites blessures d'amour propre en voyant les voisines coiffées de chapeaux à la mode achetés à K**, qui se tenaient près d'elle à l'église; elle était dépitée jusqu'aux larmes par les caprices de sa vieille mère grognon; enfin des rêves d'amour sous les formes ineptes et parfois grossières la hantaient, mais l'activité utile devenue nécessité les dissipait, et à vingt-deux ans, l'âme limpide, tranquille, pleine de beauté physique et morale, la jeune fille développée n'était souillée d'aucune tache, d'aucun remords de conscience. Lisa était de taille moyenne, plutôt grasse que maigre; ses yeux étaient bruns, pas grands, un cercle légèrement sombre soulignait la paupière inférieure. Elle avait une longue tresse blonde. Son allure était large, cadencée, celle d'une cane comme on dit. L'expression de son visage, quand elle était occupée et que rien de particulier ne le troublait semblait dire à tous ceux qui la regardaient : « Il est bon et gai de vivre pour celui qui a quelqu'un à aimer et dont la conscience est pure ». Même aux moments de dépit, de gêne, de trouble ou de tristesse, à travers les larmes, malgré le sourcil gauche froncé, les petites lèvres serrées, contre sa volonté, sur les fossettes des joues, le bout des lèvres et dans les yeux, habitués à sourire et à se réjouir de la vie, brillait le cœur bon, loyal, non gâté par l'esprit.

X

Bien que le soleil se couchât, il faisait encore chaud quand l'escadron entra à Morozovka. En avant, sur la rue poussiéreuse du village trottait en se retournant et s'arrêtant de temps en temps avec un mugissement la vache bigarrée, séparée du troupeau, qui ne devinait pas qu'il fallait tout simplement tourner de côté.

Des vieux paysans, des paysannes, des enfants, des domestiques serrés des deux côtés de la route regardaient curieusement les hussards. Ceux-ci avançaient dans un nuage épais de poussière sur des chevaux noirs qui de temps en temps ébrouaient et piaffaient. A droite de l'escadron, dans une pose nonchalante, deux officiers avançaient sur de beaux chevaux noirs. L'un était le commandant, comte Tourbine, l'autre un tout jeune homme, un junker récemment promu officier, Polozov.

Un hussard en veston blanc d'été sortit de la

meilleure izba. Le bonnet soulevé, il s'approcha des officiers.

— Où est marqué notre logement? — lui demanda le comte.

— Pour Votre Excellence, — répondit le fourrier en tressaillant de tout son corps, — ici chez le *starosta*, il a nettoyé son izba. J'ai exigé le logement dans la cour des maîtres, on a répondu qu'il n'y en a pas; la propriétaire est une telle mégère!

— C'est bon, — dit le comte en descendant près de l'izba du *starosta* et s'étirant les jambes — Ma voiture est-elle arrivée?

— Elle est arrivée, Votre Excellence! — répondit le fourrier en désignant avec sa casquette le dos de cuir de la voiture qu'on apercevait dans la porte cochère, et il se jeta en avant dans le couloir de l'izba pleine de la famille du paysan venue pour regarder l'officier. Il renversa même une vieille femme en ouvrant brusquement la porte de l'izba nettoyée, et en s'effaçant devant le comte.

L'izba était assez grande et large mais pas très propre. Le valet de pied allemand habillé comme son maître se trouvait dans l'izba. Il avait déplié le lit de fer, fait le lit et tirait le linge de la valise.

— Peuh! Quel sale logement! — dit le comte avec dépit. — Diadenko! est-ce qu'on ne pouvait trouver mieux quelque part, chez le seigneur?

— Si Votre Excellence l'ordonne, j'irai à la Cour des maîtres, — répondit Diadenko, — mais la

maison n'est pas très fameuse et n'a guère meilleure apparence que l'izba.

— Non, maintenant c'est déjà inutile, va.

Et le comte s'étendit sur le lit en mettant les mains sous sa tête.

— Johan ! — cria-t-il à son valet de pied, — tu as encore fait une bosse au milieu ; comment, tu ne sais même pas faire un lit ?

Johan voulut l'arranger.

— Non, maintenant c'est inutile... Où est ma robe de chambre ? — continua-t-il d'une voix mécontente.

Le valet donna la robe de chambre.

Le comte avant de la prendre examina le pan.

— C'est ça ! Tu n'as pas enlevé les taches. En un mot peut-il y avoir un service pire que le tien ? — ajouta-t-il en lui arrachant des mains la robe de chambre et la mettant. — Dis-moi, le fais-tu exprès ? Le thé est-il prêt ?

— Je n'ai pas encore eu le temps, — répondit Johan.

— Imbécile !

Après cela, le comte prit un roman français préparé d'avance, et lut assez longtemps en silence. Johan sortit dans le vestibule pour chauffer le samovar. Le comte était évidemment de mauvaise humeur, probablement à cause de la fatigue, de la poussière qui couvrait son visage, de l'habit étroit et de son estomac affamé.

— Johan ! — cria-t-il de nouveau. — Donne-moi le compte des dix roubles. Qu'as-tu acheté en ville ?

Le comte examinait la note que lui remit le valet, et ne cessait de faire des observations sur la cherté des achats.

— Donne du rhum pour le thé.

— Je n'ai pas acheté de rhum, — répondit Johan.

— Admirable ! Combien de fois t'ai-je dit qu'il doit y avoir du rhum !

— Je n'avais pas d'argent.

— Pourquoi Polozov n'en a-t-il pas acheté ? Tu pouvais emprunter à son valet.

— Le cornette Polozov ? Je ne sais pas. Il a acheté le thé et le sucre.

— Animal !... Va-t'en !... Toi seul peux me mettre hors de moi. Tu sais qu'en marche je bois toujours le thé avec du rhum.

— Voici pour vous deux lettres de l'état-major, — dit le valet.

Le comte décacheta les lettres et se mit à les lire. Le cornette qui venait de loger l'escadron entra avec un visage gai.

— Eh bien, Tourbine ! Il me semble qu'on est très bien ici. Ma foi, je suis fatigué. Il faisait chaud !

— Très bien ! Une izba sale, puante, et grâce à toi il n'y a pas de rhum. Ton imbécile n'en a pas

acheté et celui-ci non plus. Tu aurais dû le lui dire, au moins.

Et il continua de lire. Ayant lu la lettre jusqu'au bout, il la froissa et la jeta à terre.

— Pourquoi donc n'as-tu pas acheté de rhum ? Tu avais de l'argent ? — chuchotait à ce moment le cornette qui avait rencontré son brosseur dans le vestibule.

— Mais pourquoi est-ce nous, toujours nous qui achetons ? C'est moi seul qui dépense et son Allemand ne fait que fumer la pipe, — et c'est tout.

La deuxième lettre évidemment n'était pas désagréable, car le comte la lisait en souriant.

— De qui ? — demanda Polozov revenu dans la chambre où il se préparait un lit sur les planches près du poêle.

— De Mina, — répondit joyeusement le comte en lui tendant la lettre. — Veux-tu lire ? Quelle délicieuse femme ! Beaucoup mieux vraiment que nos demoiselles... Regarde combien il y a dans cette lettre de sentiment et d'esprit !... Une seule chose est fâcheuse, elle demande de l'argent.

— Oui, c'est fâcheux, — opina le cornette.

— Il est vrai que je lui en ai promis ; mais ici, cette expédition... Cependant si je commande l'escadron encore trois mois, je lui en enverrai... Vraiment on ne peut le regretter. Quel charme, hein ? — dit-il en souriant et en suivant des yeux l'expression du visage de Polozov qui lisait la lettre.

— Une multitude de fautes, mais charmant. On dirait qu'elle t'aime vraiment.

— Mais sans doute ! Il n'y a que ces femmes-là qui sachent aimer vraiment, une fois qu'elles aiment.

— Et l'autre lettre de qui ? — demanda le cornette en rendant celle qu'il venait de lire.

— Comme ça... Là-bas, il y a un monsieur, une canaille, à qui je dois pour les cartes, et voilà déjà trois fois qu'il me le rappelle, et je ne puis m'acquitter maintenant... une lettre idiote ! — répondit le comte visiblement irrité à ce souvenir.

Pendant un temps assez long, les deux officiers se turent.

Le cornette, influencé évidemment par le comte, buvait son thé en silence, regardait de temps en temps le beau visage attristé de Tourbine qui regardait fixement dans la fenêtre, et il n'osait entamer la conversation.

— Bah ! ce peut être admirable, — prononça soudain le comte en se tournant vers Polozov et secouant gaiement la tête ; — si cette année il y a des promotions dans notre ligne, et si nous tombons encore dans une affaire. Je pourrais alors devancer le capitaine de la garde.

Durant le second verre de thé, la conversation continuait sur le même sujet, quand rentra le vieux Danilo qui transmit l'ordre d'Anna Fédorovna.

— Et madame a aussi ordonné de vous deman-

der si vous n'êtes pas le fils du comte Fédor Ivanovitch Tourbine, — ajouta de sa part Danilo ayant appris le nom de l'officier et se souvenant encore du séjour du feu comte à la ville de K***. — Notre dame, Anna Fédorovna le connaissait très bien.

— C'était mon père; et dis à madame que je lui suis très reconnaissant, qu'il ne faut rien, seulement qu'on t'a ordonné de demander si l'on ne pourrait trouver quelque part une chambre plus propre, à la maison ou ailleurs.

— Oh! pourquoi cela? — dit Polozov quand Danilo fut parti. — N'est-ce pas indifférent? Une nuit ici, qu'importe pour nous, et eux se gêneront.

— En voilà!... Il me semble que nous avons assez couché sous les toits à poules! On voit tout de suite que tu n'es pas pratique. Pourquoi donc ne pas en profiter si pour une nuit au moins on peut loger comme des hommes? Et au contraire, ils seront enchantés. Une seule chose m'est désagréable, — continua le comte en montrant dans un sourire ses dents blanches, brillantes: — si cette dame a connu en effet mon père. On a toujours honte pour le *feu papa*, toujours il y a une bataille, un scandale ou une dette quelconque. C'est pourquoi je déteste rencontrer des connaissances de mon père. Cependant il était de son siècle, — ajouta-t-il sérieusement.

— Et moi je ne t'ai pas raconté — dit Polozov —

j'ai rencontré par hasard le commandant de la brigade des uhlands, Iline. Il désirait beaucoup te voir, il aimait infiniment ton père.

— Ce doit être un terrible vaurien que cet Iline; en général tous ces messieurs qui affirment pour me flatter qu'ils ont connu mon père, racontent de lui, comme des traits charmants, de telles histoires, qu'on a honte à les écouter. Il est vrai que je ne m'emballe pas. J'envisage les choses sans parti-pris. C'était un homme trop passionné et parfois il ne faisait pas de très belles choses. Cependant c'est surtout la faute de son temps. A notre époque il eût pu faire un homme très habile parce qu'il avait de grandes capacités, il faut lui rendre justice.

Un quart d'heure après le domestique revenait et transmettait l'invitation de la propriétaire de venir coucher à la maison.

XI

Anna Féodorovna, ayant appris que l'officier des hussards était le fils du comte Fédor Tourbine, commença à s'agiter dans la maison.

— Ah! mes aïeux! Ah! mon chéri! Danilo, cours vite et dis que madame invite chez elle! — fit-elle tout excitée, et à pas rapides elle se dirigea vers la chambre des bonnes. — Lisanka, Oustuchka! Il faut préparer ta chambre, Lisa. Tu t'installeras chez l'oncle; et vous, petit frère... vous passerez la nuit dans le salon, pour une nuit ce n'est rien.

— Bien, bien, sœur, je dormirai sur le parquet.

— Je crois en effet qu'il doit être beau s'il ressemble à son père. Au moins je le verrai, chéri... Voilà, tu verras, Lisa! Comme le père était beau... Où portes-tu la table? Laisse ici, — disait en s'agitant Anna Féodorovna. — Apporte deux lits, prends-en un chez l'intendant, et sur l'étagère prends le

bougeoir de cristal dont mon frère m'a fait cadeau pour ma fête, et mets-y une chandelle.

Enfin tout était prêt. Lisa, malgré l'intervention de sa mère, arrangeait à sa fantaisie la chambrette pour les deux officiers. Elle avait sorti du linge blanc parfumé au réséda qui embaumait les lits, donné l'ordre de mettre une carafe d'eau et des chandelles sur la petite table, de brûler du papier odorant dans la chambre des bonnes, et elle-même installait son petit lit dans la chambre de son oncle.

Anna Fédorovna se calma un peu, se rassit à sa place, prit même les cartes, mais sans les disposer, s'appuya sur son coude potelé et devint pensive : « Le temps, le temps, comme il vole ! » murmurait-elle. « Cela semble d'hier ! Je le vois comme maintenant, Ah ! quel polisson c'était ! » Et des larmes parurent dans ses yeux. « Maintenant Lisanka... mais elle n'est pas ce que j'étais à son âge... Une jolie fille, mais non, pas ça... »

— Lisanka, tu ferais mieux de prendre ce soir ta robe de mousseline de laine.

— Les inviterez-vous, maman ? Il vaut mieux ne pas les inviter — prononça Lisa, très émue à la pensée de voir les officiers. — C'est mieux, maman.

En effet, elle ne désirait pas tant les voir qu'elle n'avait peur du bonheur qui, lui semblait-il, l'attendait et dont à l'avance elle était émue.

— Eux-mêmes voudront peut-être faire connaissance, Lisa — dit Anna Fédorovna en lui caressant les cheveux et songeant en même temps : « Non, ce ne sont pas les cheveux que j'avais à son âge. Non, Lisotchka, comme je te désirais... » Et en effet elle désirait vivement quelque chose pour sa fille, mais elle ne pouvait supposer probable son mariage avec le comte, elle ne pouvait lui désirer les relations qu'elle avait eues avec le père, mais cependant elle désirait vivement quelque chose pour sa fille. Peut-être voulait-elle encore une fois vivre dans l'âme de sa fille les heures vécues avec le défunt.

Le vieux cavalier, lui aussi, était un peu ému de l'arrivée du comte. Il alla dans sa chambre et s'y enferma. Un quart d'heure après il en sortit vêtu d'une hongroise et d'un pantalon bleu ; avec l'expression confuse et satisfaite du visage des jeunes filles qui mettent pour la première fois un costume de bal, il passa dans la chambre réservée aux invités.

— Je regarderai les hussards d'aujourd'hui, ma sœur ! Le feu comte était, lui, un vrai hussard. Je verrai, je verrai.

Les officiers, venus par le perron de derrière, étaient déjà dans la chambre qui leur était destinée.

— Eh bien ! Tu vois — dit le comte en se mettant sur le lit préparé, tel qu'il était, dans ses bottes poussiéreuses. — N'est-on pas mieux ici que dans l'izba avec les cafards ?

— Mieux... c'est mieux, mais avoir des obligations aux maîtres...

— Quelle blague! En tout il faut être pratique. Ils sont certainement enchantés... Garçon! — cria-t-il, — demande quelque chose pour voiler cette fenêtre, autrement, dans la nuit ça soufflera.

A ce moment le vieillard entra pour faire connaissance avec les officiers. Bien que confus, naturellement il ne manqua pas de raconter qu'il était collègue du feu comte, qu'il jouissait de sa sympathie; il ajouta même qu'à plusieurs reprises il avait reçu des bienfaits du défunt. Considérait-il comme un bienfait l'emprunt de cent roubles que lui avait fait le comte, ou ce fait qu'il l'avait jeté sur un tas de neige et injurié? Le petit vieux ne l'expliqua point.

Le comte, très poli envers le vieux cavalier, le remercia pour le logement.

— Excusez, ce n'est pas très luxueux, comte — il faillit dire Votre Excellence tellement il était déshabitué de parler à des gens importants. — La maison de ma sœur est très petite. Et cela nous le fermerons tout de suite avec quelque chose et ce sera bien — ajouta le vieillard. Et, sous prétexte de chercher un store, mais en réalité pour parler plus vite des officiers, en saluant, il sortit de la chambre.

La jolie Oustuchka apporta un châle de sa mai-

tresse pour fermer la fenêtre, en outre elle lui avait ordonné de demander si ces messieurs ne désiraient pas de thé.

Le bon gîte avait évidemment une bonne influence sur l'humeur du comte. Il souriait joyeusement et même plaisanta si bien avec Oustuchka qu'elle l'appela polisson. Il lui demanda si sa demoiselle était jolie, et à son offre de thé, il répondit qu'il acceptait volontiers, qu'on pouvait l'apporter ; mais comme leur souper n'était pas encore prêt, si l'on ne pourrait recevoir maintenant de l'eau-de-vie, quelque chose à manger et du xérès, s'il y en avait ?

L'oncle était ravi de la politesse du jeune comte et portait aux nues la jeune génération des officiers, déclarant les hommes d'aujourd'hui beaucoup mieux que ceux d'autrefois. Anna Fédorovna n'y consentait pas, mieux que le comte Fédor Ivanovitch, il n'y avait pas... enfin elle se fâcha pour tout de bon et objecta sèchement : « Pour vous, petit frère, le dernier qui vous flatte est le meilleur. Aujourd'hui, c'est sûr, les hommes sont plus intelligents, mais malgré tout, le comte Fédor Ivanovitch dansait si bien l'écossaise et était si aimable qu'on peut dire qu'à cette époque toutes étaient toquées de lui, seulement il ne s'occupait de personne, sauf de moi. Alors, vous voyez, autrefois il y avait aussi de bonnes gens. »

A ce moment on communiqua la demande d'eau-de-vie, d'aliments, de xérès.

— Eh bien! Vous voyez, petit frère! Vous ne faites jamais ce qu'il faut. Il fallait préparer le souper, — se mit à dire Anna Fédorovna. — Lisa, chérie, donne des ordres.

Lisa courut dans la décharge pour chercher des champignons et du beurre frais; on commanda au cuisinier des côtelettes hachées.

— Mais pour le xérès, comment ferons-nous? Vous en est-il resté, petit frère?

— Non, sœur. Je n'en ai même jamais eu.

— Comment, vous n'en avez pas! Que buvez-vous donc avec le thé?

— Du rhum, Anna Fédorovna.

— N'est-ce pas la même chose? Donnez le rhum, c'est pareil. Ne vaudrait-il pas mieux les inviter ici, petit frère? Vous connaissez toutes les convenances. Je crois qu'ils n'en seront pas offensés.

Le cavalier déclara qu'il se portait garant que, par bonté, le comte ne refuserait pas et qu'il les amènerait absolument.

Anna Fédorovna, Dieu sait pourquoi, alla prendre sa robe de gros-gros et un bonnet neuf, et Lisa était si occupée qu'elle n'eut pas le temps d'ôter la robe de coton rose à larges manches qu'elle portait. En outre, elle était affreusement émue: il lui semblait que quelque chose d'étonnant l'attendait et qu'un nuage bas, sombre, était sur son âme. Ce hussard, le beau comte, lui semblait un être tout nouveau, incompréhensible,

mais beau. Son caractère, ses habitudes, ses paroles, tout cela devait être extraordinaire et tel qu'elle n'avait jamais rencontré rien de pareil. Tout ce qu'il dit doit être spirituel et juste, tout ce qu'il fait, honnête, toute sa personne, belle. Elle n'en doutait pas. S'il eût demandé non seulement à manger et du xérès, mais un bain parfumé, elle n'aurait pas été étonnée, ne l'eût pas blâmé et eût été fermement convaincue que c'était nécessaire, qu'il le fallait ainsi.

Dès que le cavalier eut exprimé au comte le désir de sa sœur, il accepta, lissa ses cheveux, mit son manteau et prit un porte-cigares.

— Allons, — dit-il à Polozov.

— Non, il vaut mieux n'y pas aller — répondit le cornette : — ILS FERONT DES FRAIS POUR NOUS RECEVOIR.

— Blague! Ça leur fait plaisir. Je me suis déjà renseigné, il y a une fille très jolie... Allons, — dit le comte en français.

— JE VOUS EN PRIE, MESSIEURS! — dit le cavalier pour faire savoir qu'il comprenait le français et avait saisi leur conversation.

XII

Quand les officiers entrèrent, Lisa rougit et, ayant peur de les regarder, elle baissa les yeux et feignit d'être occupée à remplir la théière.

Anna Fédorovna, au contraire, se leva vivement, salua, et, sans détacher ses yeux du visage du comte, se mit à lui parler, tantôt trouvant une ressemblance extraordinaire avec son père, tantôt présentant sa fille, tantôt offrant du thé, des confitures ou de la marmelade de ménage. Au cornette, à cause de son air modeste, personne ne fit attention; et il en était heureux, car, autant que le lui permettaient les convenances, il observait attentivement la beauté de Lisa, qui, on le voyait, le surprenait vivement. L'oncle écoutait la conversation de sa sœur avec le comte; les mots tout prêts sur les lèvres, il attendait l'occasion de raconter ses souvenirs d'officier. Le comte, pendant le thé, en fumant un cigare si fort que Lisa

retenait sa toux avec peine, était très parleur, aimable. Au commencement il intercalait ses récits dans les papotages incessants d'Anna Fédorovna; à la fin il accaparait à lui seul la conversation. Une seule chose frappait étrangement les auditeurs : dans ses récits il usait de mots qui n'étaient pas regardés comme inconvenants dans son monde, mais qui, ici, semblaient un peu hardis. Anna Fédorovna en était un peu offusquée. Lisa rougissait jusqu'aux oreilles. Mais le comte ne le remarquait pas, il était aussi à l'aise, simple, aimable. Lisa emplissait les verres de thé sans les remettre directement aux hôtes, mais les plaçait très près d'eux, et, sans être encore tout à fait remise de son émotion, écoutait avidement les récits du comte. Ces récits assez ordinaires, les arrêts dans la conversation, peu à peu la rassurèrent. Elle n'entendait pas de lui les choses très intelligentes qu'elle s'imaginait; elle ne voyait pas cette élégance en tout qu'elle s'attendait vaguement à trouver en lui; même, au troisième verre de thé, quand ses yeux timides rencontrèrent la première fois les siens et que, sans les baisser il continua trop tranquillement à la regarder, avec un sourire imperceptible, elle sentit un peu d'hostilité envers lui, et bientôt trouvait que non seulement il n'avait rien d'extraordinaire, mais qu'il ne se distinguait en rien de tous ceux qu'elle avait vus, qu'il ne fallait donc pas avoir peur; il n'avait que des

ongles propres et longs, mais rien de particulièrement beau. Tout à coup Lisa, non sans un certain chagrin intime, séparée de son rêve, se tranquillisa, et seul, le regard taciturne du cornette, qu'elle sentait fixé sur elle, l'inquiétait. « Peut-être n'est-ce pas lui, mais l'autre ! » pensa-t-elle.

XIII

Après le thé, la vieille invita les hôtes à passer dans l'autre chambre, et là reprit sa place.

— Mais ne voulez-vous pas vous reposer, comte? — demanda-t-elle. — Alors comment vous distraire, mes chers hôtes? — continua-t-elle après une réponse négative. — Jouez-vous aux cartes, comte? Voilà, avec mon frère, vous pourriez faire une partie...

— Mais vous-même, jouez la préférence, — répondit le cavalier. — Alors jouons plutôt ensemble. — Vous jouerez, comte? Et vous aussi?

Les officiers consentirent à faire tout ce qui plaisait aux aimables maîtres du logis.

Lisa apporta de sa chambre de vieilles cartes dont elle se servait pour se dire la bonne aventure : si la fluxion d'Anna Fédorovna passera bientôt, si l'oncle reviendra de la ville aujourd'hui, quand il partait ; si leur voisine viendra aujourd'hui

d'hui, etc. Bien que ces cartes eussent deux mois d'usage, elles étaient plus propres que celles dont se servait Anna Fédorovna.

— Seulement vous ne jouez peut-être pas de petites sommes? — demanda l'oncle. — Avec Anna Fédorovna nous jouons un demi-kopek... avec cela elle nous gagne toujours.

— Ah! comme il vous plaira, je suis très heureux, — répondit le comte.

— Eh bien! allons, jouons à un kopek papiermonnaie! que nos chers hôtes gagnent, chez moi, la vieille, — dit Anna Fédorovna en s'installant commodément dans son fauteuil et rajustant sa mantille.

« Peut-être leur gagnerai-je un rouble » — pensait Anna Fédorovna, qui, en vieillissant avait vu s'éveiller une petite passion pour les cartes.

— Voulez-vous que je vous apprenne à jouer aux tableaux, avec la misère? C'est très amusant, — dit le comte.

Le nouveau jeu de Pétersbourg plut beaucoup à tous. L'oncle affirma même qu'il le connaissait, que c'était la même chose qu'au boston, mais qu'il l'avait oublié un peu. Anna Fédorovna ne comprit rien et pendant si longtemps, ne put saisir le jeu qu'elle se vit forcée, en souriant et en secouant bénévolement la tête, d'affirmer que maintenant elle comprenait et que tout lui paraissait clair. Il y eut un beau rire au milieu du jeu quand Anna Fédorovna avec un as et un roi seul déclara misère

et resta avec six. Elle commença même à se troubler, sourit timidement, et s'empessa d'affirmer qu'elle n'était pas encore tout à fait habituée au nouveau jeu. En attendant, on inscrivait ses points perdus, et il y en avait beaucoup, d'autant plus que le comte avait l'habitude de jouer serré, de calculer juste et ne comprenait absolument rien ni aux poussées sous la table que lui infligeait le cornette, ni aux grosses fautes que celui-ci faisait en jouant.

Lisa apporta encore de la gelée de fruits, trois sortes de confitures, des pommes conservées d'une façon particulière, et debout derrière sa mère regardait le jeu et, de temps en temps les officiers, surtout les mains blanches du comte, aux ongles roses, fins, taillés, qui jetaient les cartes et levaient les plis avec tant d'assurance et d'élégance.

De nouveau Anna Fédorovna, en s'emportant et devançant les autres, achetait jusqu'au 7, perdait, et restait 103. Et son frère exigeant qu'elle assignât un chiffre, elle le fit très mal, se troubla et perdit tout à fait la tête.

— Ce n'est rien, maman, vous gagnerez encore !
— dit Lisa en souriant et pour tirer sa mère d'une situation ridicule. — Faites perdre une fois l'oncle, alors il rira.

— Aide-moi, au moins, Lisa, — dit Anna Fédorovna en regardant effarée sa fille. — Je ne sais comment cela...

— Je ne connais pas moi non plus ce jeu, — ob-

jecta Lisa en calculant mentalement les remises de sa mère. — Mais comme ça vous perdrez beaucoup, maman ! Il ne restera rien pour la robe de Pimochka, — ajouta-t-elle en plaisantant.

— Oui, comme ça on peut perdre facilement dix roubles argent, — dit le cornette en regardant Lisa, et désirant entrer en conversation avec elle.

— Ne jouons-nous pas en papier monnaie ? — demanda Anna Fédorovna en regardant tous.

— Je ne sais comment, mais je ne puis compter en papier monnaie, — dit le comte. — Comment cela ? C'est-à-dire : qu'est-ce que le papier monnaie ?

— Mais maintenant personne ne compte plus ainsi, — remarqua l'oncle, qui jouait avec son briquet et était en gain.

La vieille donna l'ordre d'apporter le vin mousseux, en but elle-même deux coupes, devint rouge et sembla tout remettre aux mains de la Providence. Même une mèche de cheveux gris sortit de son bonnet et elle ne l'arrangea pas. Elle s'imaginait sans doute avoir perdu des millions et être tout à fait à bout.

Le pied du cornette poussait le comte de plus en plus souvent. Le comte inscrivait les remises de la vieille. Enfin le jeu cessa.

Malgré tous les soins d'Anna Fédorovna, qui, en trichant, tâchait d'augmenter ses points et feignait de se tromper en comptant, quelle ne fut pas son horreur quand, à la fin, il se trouva qu'elle avait

perdu 920 points. « En papier c'est neuf roubles? » demanda plusieurs fois Anna Fédorovna; et elle ne comprit pas toute l'étendue de sa perte avant que son frère ne lui eût expliqué, à sa stupéfaction, qu'elle avait perdu trente-deux roubles cinquante en papier monnaie et qu'il lui fallait les payer absolument.

Tourbine ne compta pas même son gain et dès la fin du jeu se leva, s'approcha de la fenêtre près de laquelle Lisa installait le souper et posait des champignons sur une assiette. Il fit tout tranquillement et sans aucune gêne ce que de toute la soirée avait tant désiré et n'avait pu faire le cornette : il engagea la conversation avec elle sur le temps.

Le cornette se trouvait alors dans une situation très désagréable.

Quand le comte se fut éloigné et surtout Lisa qui la maintenait dans une bonne disposition d'esprit, Anna Fédorovna se fâcha carrément :

— Comme c'est fâcheux que nous vous ayons tant gagné, — prononça Polozov pour dire quelque chose. — C'est vraiment mal.

— Oui, sans doute, vous avez inventé des tableaux quelconques, les misères ! Je ne connais pas du tout cela. Combien donc ai-je perdu en tout? — demanda-t-elle.

— Trente-deux roubles cinquante kopeks, — répéta le cavalier qui, grâce au gain, était d'excellente humeur. — Payez, payez, petite sœur.

— Je donnerai tout, seulement vous ne m'y reprendrez plus. Non, je ne le regagnerai de toute ma vie.

Et Anna Fédorovna partit dans sa chambre en se dandinant. Elle revint bientôt et rapporta neuf roubles. Ce ne fut que sur l'insistance du petit vieux qu'elle paya tout.

Polozov craignait un peu qu'Anna Fédorovna ne l'injuriât s'il lui adressait la parole. En silence, doucement, il s'éloigna d'elle et se joignit au comte et à Lisa, qui causaient près de la fenêtre ouverte.

Dans la chambre, sur la table dressée pour le souper, étaient posées deux chandelles. Leur lumière vacillait de temps en temps au souffle léger, chaud de la nuit de mai. Par la fenêtre ouverte, dans le jardin, il faisait aussi clair, mais tout autrement que dans la chambre. La lune dans son plein, perdant déjà sa teinte dorée, montait au-dessus des hauts tilleuls, et éclairait de plus en plus les légers nuages blancs qui la cachaient parfois. Sur l'étang dont on apercevait à travers l'allée une partie argentée par la lumière, les grenouilles coassaient; de petits oiseaux sautillaient et se secouaient sous la fenêtre même, dans le buisson odorant de lilas où, de temps en temps, se balançaient lentement les fleurs humides.

— Quel beau temps, — disait le comte en s'approchant de Lisa, et s'asseyant sur la fenêtre basse. Vous devez vous promener beaucoup?

— Oui, — répondait Lisa, ne se sentant déjà aucune confusion à parler avec le comte. — Le matin à sept heures je m'occupe du ménage, puis je me promène un peu avec Pimochka, la pupille de maman.

— C'est agréable de vivre à la campagne, — dit le comte en ajustant son monocle et regardant tantôt le jardin, tantôt Lisa. — Et le soir, au clair de lune, vous ne vous promenez pas?

— Non, et voilà : il y a deux ans, avec l'oncle, nous nous promenions à chaque clair de lune. Il avait une maladie étrange, il n'avait pas de sommeil, aussitôt la pleine lune, il ne pouvait dormir, et sa chambre, la voici, donne droit sur le jardin : la fenêtre est basse, la lune tombait en plein chez lui.

— Tiens, — remarqua le comte, — je croyais que c'était votre chambre?

— Non, j'y coucherai seulement pour aujourd'hui. C'est vous qui occupez ma chambre.

— Est-ce possible ! Ah ! mon Dieu, je ne me pardonnerai jamais ce dérangement, — dit le comte. En signe de franchise, il rejeta son monocle. — Si j'avais su que je vous dérangeais...

— Quel dérangement ? au contraire, je suis très heureuse ; la chambre de l'oncle est si agréable, si gaie, la fenêtre est basse, j'y resterai jusqu'à ce que j'aie sommeil, où je monterai dans le jardin et m'y promènerai un peu.

« Quelle gentille fille ! » pensa le comte en rajustant son monocle. Tout en la regardant, il feignait de s'installer sous la fenêtre, tâchant de frotter de son pied le pied de la jeune fille. « Avec quelle ruse elle m'a laissé entendre que je puis la voir dans le jardin près de la fenêtre, si je veux. » Lise perdait même à ses yeux la plus grande partie de son charme, si facile lui semblait sa conquête.

— Quel plaisir ce doit être de passer une telle nuit dans le jardin avec l'être qu'on aime, — dit-il en regardant pensif les allées sombres.

Lisa était un peu confuse de ces paroles et de l'attouchement du pied comme par hasard. Sans réfléchir elle prononça quelques mots, seulement pour masquer sa confusion : « Oui, c'est très beau de se promener pendant une nuit de lune. » — Elle se sentit gênée. Elle enveloppa le pot où elle prenait les champignons, et déjà s'éloignait de la fenêtre quand le cornette s'approcha d'eux ; elle voulut savoir ce qu'était cet homme.

— Quelle belle nuit ! — dit-il.

« Mais ils ne parlent que du temps », pensa Lisa.

— Quelle vue admirable ! — continua le cornette, — seulement je crois que vous devez être en fatiguée, — ajouta-t-il, fidèle à son étrange habitude de dire des choses désagréables aux gens qui lui plaisaient beaucoup.

— Pourquoi pensez-vous cela ? Le même plat, la même robe peuvent ennuyer, mais un beau jardin

n'ennuie jamais quand on aime à se promener, surtout quand la lune monte très haut. De la chambre de l'oncle on voit tout l'étang. Voilà, aujourd'hui, je le regarderai.

— On dirait qu'il n'y a pas de rossignols chez vous? — dit le comte très mécontent de la présence de Polozov qui l'empêchait de connaître plus positivement les conditions du rendez-vous.

— Non, il y en avait, seulement l'année dernière les chasseurs en ont attrapé un, et cette année, la semaine dernière, un autre a commencé à chanter très bien, mais l'agent de police est venu avec sa clochette et l'a effrayé. Il y a deux ans, il nous arrivait avec l'oncle de passer dans l'allée couverte et d'écouter pendant deux heures.

— Que vous raconte cette bavarde, — dit l'oncle en s'approchant des interlocuteurs. — Ne voulez-vous pas vous restaurer?

Après le souper pendant lequel le comte, par sa louange des mets et son appétit, réussit à dissiper la mauvaise humeur de la maîtresse du logis, les officiers saluèrent et se retirèrent dans leur chambre. Le comte serra la main de l'oncle, à l'étonnement d'Anna Fédorovna il serra aussi la sienne sans la baiser, il pressa même la main de Lisa en la regardant droit dans les yeux et souriant un peu de son sourire agréable. Ce regard gêna de nouveau la jeune fille. « Il est très beau, pensa-t-elle, mais il s'occupe trop de lui. »

XIV

— Eh bien ! Comment n'as-tu pas honte ? — dit Polozov quand les officiers entrèrent dans leur chambre. — Je faisais exprès de perdre, je te poussais sous la table ; comment n'as-tu pas honte ? La vieille est tout à fait fâchée.

Le comte éclata de rire.

— Une drôle de femme ! Comme elle se fâche !

De nouveau il se mit à rire si gaiement que même Johan, qui était devant lui, sourit un peu à la dérobée.

— En voilà, le fils de l'ami de la famille ! Ah ! Ah ! Ah ! — continuait à rire le comte.

— Non, vraiment, ce n'est pas bien. Elle me faisait même de la peine, — dit le cornette.

— Quelle blague ! Comme tu es jeune ! Tu voulais que je perdisse ! Pourquoi ! Je perdais aussi quand je ne savais pas jouer. Dix roubles sont tou-

jours bons à prendre. Il faut être pratique dans la vie, autrement on sera toujours un imbécile.

Polozov se tut, en outre il voulait penser à Lisa qui lui paraissait une nature extraordinairement pure et belle. Il se déshabilla et se coucha dans le lit moelleux, propre, qui lui était préparé.

« Les honneurs, la gloire militaire, quelle bêtise ! — pensa-t-il en regardant la fenêtre couverte d'un châle à travers quoi glissaient les rayons pâles de la lune. — Vivre dans un coin paisible, avec une femme charmante, intelligente, simple, voilà le bonheur ? Voilà le bonheur vrai, solide ! »

Mais il ne communiqua rien de ses pensées à son ami et ne prononça pas même le nom de la demoiselle de campagne, malgré sa conviction que le comte y pensait aussi.

— Pourquoi ne te déshabilles-tu pas ? — demanda-t-il au comte qui se promenait dans la chambre.

— Je ne veux pas encore dormir. Eteins la chandelle si tu veux. Je me coucherai comme ça.

Et il continua à marcher de long en large.

— Il ne veut pas encore dormir, — répéta Polozov, se sentant, après la soirée d'aujourd'hui, encore plus mécontent de l'influence du comte, et disposé à se révolter contre lui : « J'imagine, — se disait-il, pensant à Tourbine, — j'imagine quelles idées errent maintenant dans ta tête pommadée. J'ai remarqué qu'elle te plaisait. Mais tu n'es pas capable de comprendre cette créature simple et

honnête. Il te faut une Mina et les épaulettes de colonel. Vraiment, je vais lui demander comment il la trouve. »

Et Polozov se tourna vers lui, mais il se ravisa. Il sentait que non seulement il ne pourrait discuter avec lui si son opinion sur Lisa était celle qu'il supposait, mais qu'il lui serait même impossible de ne pas être de son avis, tellement il était habitué à subir son influence qui devenait chaque jour plus dure et plus injuste pour lui.

— Où vas-tu? — demanda-t-il, quand le comte, mettant son chapeau, s'approcha de la porte.

— A l'écurie, regarder si tout est en ordre.

« C'est étrange, » — pensa le cornette; mais il éteignit la chandelle et, tâchant de dissiper les idées insensées, jalouses et hostiles qui s'éveillaient en lui contre son ancien ami, il se tourna de l'autre côté.

Cependant, Anna Fédorovna, comme à l'ordinaire, après avoir fait le signe de la croix sur son frère, sa fille et sa pupille, et les avoir embrassés tendrement, se retirait aussi dans sa chambre.

Depuis déjà longtemps, la vieille n'avait pas éprouvé dans une même journée tant d'impressions si fortes, de sorte qu'elle ne pouvait même pas prier tranquillement. Le souvenir triste et vivace du feu comte ne sortait pas de sa tête, ainsi que l'image du jeune élégant qui, si honteusement, avait gagné contre elle. Cependant, après s'être

déshabillée et avoir bu comme d'habitude un demi-verre de *kvass* (1) préparé sur la table de nuit, elle se coucha. Son chat favori se glissa doucement dans la chambre. Anna Fédorovna l'appela et se mit à le caresser en écoutant son ronron. Elle ne pouvait s'endormir.

« C'est le chat qui me dérange, » pensa-t-elle. Elle le chassa. Le chat tomba doucement sur le parquet, tourna lentement sa queue épaisse et sauta sur un banc. A ce moment, la bonne, qui dormait dans la chambre, sur le parquet, apporta son petit matelas pour se coucher, éteignit la chandelle et alluma la veilleuse. Enfin la bonne ronflait aussi et le sommeil ne gagnait pas encore Anna Fédorovna et ne calmait pas son imagination excitée. Quand elle fermait les yeux, elle voyait le visage du hussard, elle croyait le voir dans la chambre sous divers aspects étranges quand, les yeux ouverts à la lumière faible de la veilleuse, elle regardait la commode, la petite table et la robe blanche qui était suspendue. Il lui semblait : tantôt que son lit de plume était brûlant, tantôt que la pendule de la petite table faisait un bruit insupportable, tantôt que la bonne ronflait d'une façon agaçante. Elle l'éveilla et lui intima de ne plus ronfler. De nouveau des pensées sur sa fille, sur le vieux et le jeune comte, sur la préférence, se mêlaient

(1) Boisson fermentée, sorte de cidre.

étrangement dans sa tête. Tantôt elle se revoyait valsant avec le vieux comte, elle voyait ses épaules rondes et blanches, y sentait des baisers ; puis c'était sa fille au bras du jeune comte. Oustuchka recommençait à ronfler...

« Non, maintenant ce n'est plus ça, les hommes ne sont pas les mêmes. L'autre se serait jeté au feu pour moi. Et il y avait de quoi. Et celui-ci dort comme un imbécile, content d'avoir gagné, et il ne fait pas la cour. Il arrivait à l'autre de dire, à genoux ? « Que veux-tu que je fasse, que je me tue tout de suite, » ou quelque autre chose, et il se serait tué si j'avais voulu. »

Tout à coup un bruit de pieds nus retentissait dans le couloir, et Lisa, un simple châle jeté sur ses épaules, toute pâle et tremblante, accourait dans la chambre et tombait presque sur le lit de sa mère.

Après avoir souhaité le bonsoir à sa mère, Lisa s'était rendue dans la chambre de son oncle. Elle mit une camisole blanche, cacha dans un fichu sa longue tresse, éteignit sa chandelle et s'assit sur la fenêtre, les jambes sur une chaise, en fixant ses regards pensifs sur l'étang déjà tout brillant d'une lumière argentée.

Toutes ses occupations coutumières, tous ses intérêts, soudain, se montraient à elle sous un jour tout nouveau : sa vieille mère capricieuse, à qui en affection elle donnait une partie de son âme, l'oncle gâteux mais aimable, les domestiques, les paysans

qui adoraient la demoiselle, les vaches, les petits veaux, toute cette nature qui mourait et se renouvelait sans cesse, parmi laquelle, aimant et aimée, elle avait grandi, tout ce qui lui donnait une quiétude d'esprit si agréable, si douce, tout cela lui semblait d'un coup n'être pas ça, tout cela lui semblait *ennuyeux* et inutile. Quelqu'un semblait lui dire : « Petite sottie, petite sottie ! depuis vingt ans tu fais la sottise de servir à quelqu'un pour quelque chose et tu ne sais ce qu'est la vie et le bonheur ! » Elle pensait cela plus fortement que jamais en regardant la profondeur du jardin clair, immobile. D'où lui venaient ces idées ? Ce n'était pas du tout son amour spontané pour le comte, comme on pourrait le supposer ; au contraire, il lui déplaisait. Le cornette l'intéressait plutôt, mais il était laid, pâle, taciturne ; elle l'oubliait involontairement et avec colère et dépit excitait en son imagination l'image du comte. « Non, pas ça, » se disait-elle. Son idéal était si charmant. C'était son idéal qui, dans cette nuit, parmi cette nature, sans en violer la beauté, pourrait être aimé, l'idéal que ne ternissait pas une fois la réalité grossière.

D'abord l'isolement, l'absence d'hommes pouvant attirer son attention, faisait que toute la force de l'amour mis par Dieu dans l'âme de chacun de nous en même proportion, était encore intacte et pure en son cœur ; maintenant elle vivait depuis trop longtemps le bonheur triste de sentir en soi la

présence de ce quelque chose, et ouvrant rarement la source mystérieuse du cœur, de jouir de la contemplation de ces richesses, pour verser à quelqu'un, sans réfléchir, tout ce qui y était contenu. Dieu fasse qu'elle jouisse jusqu'au tombeau de ce bonheur avare..., qui sait s'il n'est pas meilleur, plus fort et si ce bonheur n'est pas le seul vrai et possible ?

« Mon Dieu, Seigneur, — pensait-elle, — ai-je perdu en vain le bonheur et la jeunesse, et maintenant ne les retrouverai-je jamais ? Est-ce vrai ? » Et elle regardait fixement le ciel haut et clair autour de la lune et les nuages blancs, moutonnés, qui en masquant les étoiles, s'approchaient de la lune. « Si ce petit nuage blanc, le plus haut, atteint la lune, alors c'est vrai, » pensa-t-elle. Les nuages transparents, brumeux, masquaient la moitié inférieure du disque clair et peu à peu la lumière commença à faiblir sur la terre, sur le sommet des tilleuls, sur l'étang : les ombres noires des arbres devenaient moins visibles. Comme pour accompagner l'ombre qui voilait la nature, un vent léger passait dans les feuilles et apportait jusqu'à la fenêtre l'odeur de la rosée des feuilles, de la terre humide, des lilas fleuris.

« Non, ce n'est pas vrai, » se consolait-elle. « Voilà, si le rossignol chante cette nuit, ce sera signe que tout ce que je pense est sottise et qu'il ne faut pas désespérer, » pensa-t-elle. Longtemps encore elle restait assise en silence, dans l'attente

de quelqu'un, malgré que de nouveau tout s'éclairât et revécût, que de nouveau de petits nuages enveloppassent la lune et que tout redevint sombre. Elle s'endormait déjà, assise près de la fenêtre, quand le rossignol l'éveilla par ses trilles fréquents, qui éclataient en bas sur l'étang. La demoiselle de campagne ouvrit les yeux. Avec un nouveau plaisir toute son âme se revivifiait dans cette union mystérieuse avec la nature qui, si majestueuse et si claire, se développait devant elle. Elle s'appuya sur ses deux mains. Un sentiment de tristesse opprimait sa poitrine, des larmes d'amour pur, large, qui cherche la satisfaction, de bonnes larmes consolantes emplissaient ses yeux. Elle posa la main sur la fenêtre et appuya sa tête. Sa prière favorite revint d'elle-même en son âme, et elle s'endormit ainsi les yeux humides.

Le contact d'une main l'éveilla. Cet attouchement était léger, agréable. La main serrait plus fortement la sienne. Tout d'un coup elle se rappela la réalité; elle poussa un cri, bondit, et se persuadant qu'elle n'avait pas reconnu le comte qui était devant la fenêtre, tout baigné de la lumière de la lune, elle s'enfuit de la chambre...

En effet, c'était le comte. En entendant le cri de la jeune fille et le toussotement du gardien derrière l'enclos, qui y répondit, en toute hâte, avec le sentiment d'un voleur attrapé, il se mit à courir au fond du jardin, sur l'herbe humide de rosée. « Ah ! imbécile ! imbécile ! se répéta-t-il inconsciemment. Je l'ai effrayée, il fallait y aller plus doucement, l'éveiller par des paroles. Ah ! imbécile ! que je suis donc maladroit ! » Il s'arrêta et écouta. Par la petite porte le gardien entra dans le jardin, traînant un bâton sur l'allée sablée. Il fallait se cacher. Il descendit vers l'étang. Les grenouilles, hâtivement, en le faisant trembler, de dessous ses pieds s'élançaient dans l'eau. Malgré ses jambes mouillées il s'accroupit sur la pointe des pieds et commença à se rappeler ce qu'il avait fait : comment il avait grimpé à travers l'enclos, cherché sa fenêtre et enfin aperçu l'ombre blanche ;

comment, plusieurs fois, au moindre bruit, il s'approchait et s'éloignait de la fenêtre, comment il lui semblait indiscutable qu'elle l'attendait, dépitée de sa lenteur, — parfois il lui semblait impossible qu'elle se fût décidée si facilement à ce rendez-vous, — comment enfin, supposant qu'en provinciale gênée elle feignait seulement de dormir, il s'était approché résolument et distinguait nettement sa pose. Mais ici, tout à coup, il ne sait pourquoi, il avait fui en toute hâte puis, honteux de sa poltronnerie, s'approchait d'elle hardiment et lui touchait la main.

Le gardien grommela de nouveau, la porte cochère grinça, et il sortit du jardin. La fenêtre de la chambre de la demoiselle se refermait et l'auvent intérieur s'abaissait. Le comte en avait un grand dépit. Il aurait donné cher pour recommencer, mais cette fois il n'agirait pas si sottement... « Une demoiselle merveilleuse ! Comme elle est fraîche ! C'est un charme ! Et raté... Animal stupide que je suis ! » En outre, il n'avait plus envie de dormir : du pas décidé d'un homme désappointé, il marcha au hasard dans les allées de tilleuls.

Là, cette nuit lui apportait les dons pacifiants d'une tristesse calme et du besoin d'amour. Le sentier de terre glaise avec, par-ci par là, une petite herbe ou une branche sèche, s'éclairait à travers le feuillage épais des tilleuls, de cercles formés

par les rayons pâles, droits de la lune. Une branche courbée, comme enveloppée de mousse blanche, était éclairée de côté. Les feuilles argentées murmuraient de temps en temps. A la maison les feux étaient éteints, tous les sons s'étaient tus. Seul le rossignol semblait remplir l'espace silencieux et clair. « Dieu ! quelle nuit ! quelle merveilleuse nuit ! » pensa le comte en respirant la fraîcheur parfumée du jardin. « On a regret de quelque chose, on se sent mécontent de soi et des autres, de toute sa vie. Et une fille charmante, exquise... Peut-être est-elle vraiment fâchée... » Là ses rêves s'embrouillaient, il se voyait dans ce jardin avec la demoiselle de province; dans les attitudes les plus étranges, ensuite son aimable Mina se trouvait être à la place de la demoiselle. « Quel imbécile je suis ! Il fallait tout simplement la prendre par la taille et l'embrasser. » Et sur ce regret le comte retourna dans sa chambre.

Le cornette ne dormait pas encore.

Il se retourna aussitôt sur son lit, le visage vers le comte.

— Tu ne dors pas ? demanda le comte.

— Non.

— Veux-tu que je te raconte ce qui s'est passé ?

— Eh bien ?

— Non, il vaut mieux ne pas raconter... Bien, je raconterai. Pousse tes jambes.

Et le comte, renonçant déjà à l'intrigue manquée,

avec un sourire animé s'assit sur le lit de son camarade.

— Croirais-tu que cette demoiselle m'a donné un rendez-vous!

— Que dis-tu? — s'écria Polozov, bondissant du lit.

— Eh bien! Écoute.

— Mais comment? Quand donc? Ce n'est pas possible.

— Voici. Pendant que vous comptiez la préférence, elle m'a dit qu'elle serait assise la nuit près de la fenêtre, et qu'on peut entrer par la fenêtre. Voilà ce que c'est qu'être pratique! Pendant que vous comptiez avec la vieille, j'ai arrangé cette affaire. Mais tu l'as bien entendu, elle a dit devant toi qu'elle serait assise près de la fenêtre et regarderait le temps.

— Mais c'était dit comme ça...

— C'est justement la question... Je ne sais pas si elle a dit cela par hasard ou non. Peut-être, en effet, n'a-t-elle pas voulu s'avancer tout d'un coup, mais on l'aurait dit, et il en est résulté une chose affreuse. J'ai agi comme un imbécile, — ajouta-t-il en souriant avec mépris.

— Mais qu'as-tu fait? Où étais-tu?

Le comte, taisant ses multiples hésitations, raconta ce qui s'était passé.

— J'ai tout gâté: il fallait être plus hardi. Elle a crié, s'est enfuie de la fenêtre.

— Alors elle a crié et s'est enfuie — dit le cornette répondant par un sourire gêné au sourire du comte qui avait sur lui une influence si ancienne et si forte.

— Oui. Eh bien! Maintenant il est temps de dormir.

Le cornette de nouveau tourna le dos à la porte et resta ainsi pendant dix minutes. Dieu sait ce qui se passait dans son âme; quand il se retourna son visage exprimait la souffrance et la résolution.

— Comte Tourbine! — fit-il d'une voix suffoquée.

— Quoi? Tu rêves? — répondit tranquillement le comte. — Quoi, cornette Polozov?

— Comte Tourbine, vous êtes un lâche! — cria Polozov; et d'un bond il sortit du lit.

XVI

Le lendemain l'escadron partit. Les officiers ne virent pas les maîtres et partirent sans les saluer. Entre eux ils ne causaient pas non plus. A la première étape ils décidèrent de se battre, mais le capitaine Schultz, un bon camarade, admirable cavalier aimé de tous au régiment et choisi par le comte comme témoin, arrangea si bien les choses que non seulement le duel n'eut pas lieu mais que personne au régiment n'eut connaissance de cette affaire; même Tourbine et Polozov, bien que leurs relations fussent moins amicales qu'autrefois, continuèrent à se tutoyer et à se trouver ensemble aux repas et aux parties de cartes.

UNE PRÉFACE INÉDITE

UNE PRÉFACE INÉDITE DE TOLSTOÏ

AUX « SOUVENIRS DE SÉBASTOPOL »

DE A.-J. ERCHOV

(Notes de P. Birukov.)

A propos des récits de Sébastopol, il convient de donner l'*Introduction de L.-N. Tolstoï « aux Souvenirs de Sébastopol »*, de A.-J. Erchov. Cette introduction insérée plus loin date de 1889 ; elle est absolument inédite et paraît ici pour la première fois. Elle fut écrite par Tolstoï à la demande de A.-J. Erchov qui sollicitait une préface pour son livre : « *Les Souvenirs de Sébastopol, d'un officier d'artillerie* » (Édition Souvorine, Saint-Petersbourg, 1890).

L'auteur de ces *Souvenirs*, n'espérant pas en le succès de son modeste nom, demanda à Tolstoï de lui écrire la préface ; un éditeur serait alors plus facile à trouver. Tolstoï se mit à cette besogne, mais ne put l'accomplir. Il était difficile à Tolstoï, avec ses idées, maintenant tout à fait définies, de

parler sous une forme qui fût tolérée par la censure russe, de la boucherie humaine de Sébastopol. Il écrivit une préface, n'en fut pas satisfait, et voyant qu'il ne pouvait mettre sous une forme « convenable » les idées suggérées par le livre, il renonça à donner cette préface qui fut ensevelie dans ses papiers.

L'auteur des « Souvenirs », attristé, convainquit avec peine l'éditeur de faire paraître son ouvrage qui vit le jour sans aucune préface.

Cette préface, pas encore mise au point, se trouve conservée dans les archives de V. G. Tchertkov. Nous la donnons ici avec sa permission comme appendice aux récits de Sébastopol ; comparée à eux, elle reçoit un grand intérêt.

Malgré toute « la vérité », ce principal héros des récits de Sébastopol, malgré toutes les horreurs de la guerre qui y est décrite, on y trouve une part assez grande de cette objectivité qui fait supposer en l'auteur sinon l'hésitation, du moins l'indifférence envers certaines questions, et excite par moments les mêmes sentiments vagues chez le lecteur.

Dans cette préface, la vérité paraît nue, dure, et c'est pourquoi elle n'excite en le lecteur qu'une seule impression : l'horreur réelle devant le crime commis en masse par l'humanité et une grande pitié pour ceux qui, consciemment ou inconsciemment, y participent.

En comparant des pages littéraires écrites sur le même sujet mais à trente-quatre ans d'intervalle, on constate le grand développement moral de leur auteur, ce qui nous semble un renseignement biographique et bibliographique très précieux.

P. BIRUKOV.

PRÉFACE INÉDITE DE L.-N. TOLSTOÏ

POUR « LES SOUVENIRS DE SÉBASTOPOL »

DE A.-J. ERCHOV

A.-J. Erchov m'a envoyé son livre : « Les Souvenirs de Sébastopol », et m'a demandé de le lire et d'exprimer l'opinion que me produiracette lecture.

J'ai lu le livre et désire beaucoup exprimer l'impression que m'a produit cette lecture, car cette impression est très forte.

J'ai revécu avec l'auteur la vie que j'avais vécue trente-quatre ans avant ; et c'était ce que décrit l'auteur — l'horreur de la guerre, — et ce qu'il ne décrit presque pas : l'état d'âme que l'auteur y a éprouvé.

Un tout jeune homme, dès sa sortie de l'école militaire, tombe à Sébastopol. Quelques mois avant il était joyeux, heureux comme une jeune femme le lendemain de son mariage. Il semble qu'hier, pour la première fois, il a endossé l'uniforme d'officier que le tailleur expert a rembourré

d'ouate sous l'aisselle, a élargi aux épaules pour dissimuler la poitrine juvénile, lui donner une ampleur majestueuse, hier seulement qu'il a pris cet uniforme, puis est allé chez le coiffeur faire friser et pommader ses cheveux, affermir avec un fixatif les petites moustaches à peine visibles, et en faisant résonner sur les marches son sabre retenu par un porte-épée en or, son bonnet de côté, s'est promené dans la rue. Ce n'est déjà plus lui qui se retourne pour ne pas laisser passer un officier, sans le saluer mais c'est lui que les subalternes voient de loin, alors que négligemment il touche sa visière, ou commande : « Libre ! »

Hier seulement, son chef, le général, lui a parlé sérieusement comme à un égal, et une brillante carrière militaire s'est offerte à lui, absolument sûre. Il semble qu'hier seulement sa vieille bonne était émerveillée de lui, que sa mère émue pleurerait de joie en l'embrassant et le caressant, et que lui se sentait heureux et gêné ; hier seulement qu'il s'était rencontré avec une charmante demoiselle, qu'ensemble ils avaient causé de futilités, et que, chez tous deux, les lèvres se plissaient dans un sourire retenu ; et il savait qu'elle, et pas elle seule, mais des centaines d'autres et mille fois mieux qu'elle pouvaient et devaient l'aimer. Tout cela semblait être hier, et tout cela était non seulement mesquin et ridicule, mais aussi ambitieux ; et pourtant innocent et par suite charmant.

Et le voilà à Sébastopol. Tout à coup quelque chose l'offusque, il voit qu'il se fait quelque chose qui ne doit pas être. Le chef lui dit tranquillement que lui, ce même garçon que la mère aime tant, de qui, non pas elle seule, mais tous attendent tant de bien, que lui, avec toute sa beauté physique et morale, unique et incomparable, aille là où l'on tue, où l'on mutile des hommes. Le chef ne nie pas qu'il est le même jeune homme que tous aiment et qu'on ne peut pas ne pas aimer, pour qui la vie est la chose la plus importante au monde, il ne nie pas cela, mais dit tranquillement : « Allez et qu'on vous tue. » Le cœur se serre d'une double peur : celle de la mort et celle de la honte ; et feignant qu'il lui importe peu d'aller à la mort ou de rester, il se prépare, feint de l'intérêt pour ce qu'il va voir, et s'intéresse même à son lit de camp et à divers ustensiles. Il va à cet endroit où l'on tue, il va, et il espère qu'on l'a trompé, que là-bas on ne tue pas mais qu'en réalité tout se passe autrement. Mais il suffit de passer une demi-heure aux bastions pour constater que la réalité est encore plus horrible, plus insupportable qu'il ne se l'imaginait. Devant ses yeux, un homme s'épanouissait de joie, débordait d'énergie. Et voilà, un bruit sourd, et ce même homme tombe dans l'ordure des autres, il n'y a plus que la souffrance terrible, le regret et la condamnation de tout ce qui se fait là. C'est horrible, mais il ne faut pas regarder, il ne faut

pas penser. Mais comment ne pas penser : tout à l'heure c'était lui, bientôt ce sera moi ? Comment ? Pourquoi ? Comment, moi, ce même moi, si bon, si aimable, si cher non seulement à ma vieille bonne, non seulement à ma mère, non seulement à « elle » mais à tant d'autres, presque à tous les hommes ? En route, encore au relais, comme ils m'aimaient, comme nous avons ri, comme ils étaient enchantés de moi..., ils m'ont fait présent d'une blague à tabac ! Et tout d'un coup, ici, non seulement pas de blague à tabac, mais personne ne s'intéresse à savoir comment et quand on mutilera tout mon corps : ces jambes, ces bras, quand on me tuera comme on a tué celui-ci. Serai-je aujourd'hui une des victimes ? Cela n'intéresse personne : au contraire, cela semble désirable.

Oui, moi, précisément moi, ici je ne suis nécessaire à personne, et alors pourquoi suis-je ici ? — se demande-t-il. — Et il ne trouve pas de réponse. Si du moins quelqu'un m'expliquait pourquoi tout cela ? Ou à défaut d'explication, si l'on disait quelque chose d'encourageant ; mais jamais personne ne dit rien de pareil, et il semble même qu'on ne peut le dire, que ce serait honteux si quelqu'un disait une telle chose. C'est pourquoi personne ne la dit. Alors, pourquoi, pourquoi suis-je ici ? — s'écrie le jeune homme. — Et il veut pleurer. Il n'y a pas de réponse, sauf l'angoisse mala-

dive du cœur. Mais, rentre le sergent-major, et il feint l'indifférence... le temps passe. Les autres le regardent, du moins il se l'imagine, et il fait tous ses efforts pour ne pas se couvrir de honte; et pour ne pas se couvrir de honte, il faut faire comme les autres : ne pas penser, fumer, boire, plaisanter et feindre. Et ainsi passent un jour, un autre, un troisième, une semaine... Le garçon s'habitue à dissimuler sa peur, à étouffer sa pensée. Le plus affreux pour lui, c'est que seul il ignore pourquoi il est ici dans cette terrible situation. Il lui semble que les autres savent quelque chose, il veut les exciter à la franchise. Il pense qu'il serait plus facile d'avouer que tous sont dans la même situation horrible; mais exciter autrui à un tel aveu, c'est impossible. Les autres, comme lui, semblent avoir peur d'aborder cette question. On ne peut parler de cela. Il faut causer des escarpes, des contre-escarpes, du *porter*, des grades, des rations, de l'écarté. Et c'est ainsi chaque jour; le jeune homme s'habitue à ne pas penser, à ne pas interroger, à ne pas parler de ce qu'il fait, et cependant il sait constamment qu'il fait quelque chose que réproouve tout son être. Il en est ainsi durant sept mois. Le jeune homme n'est pas tué, pas mutilé, et la guerre est finie.

L'horrible torture morale est terminée. Personne n'a connu sa peur, son désir de s'enfuir, et n'a compris pourquoi il était resté. Enfin, on peut

respirer, se ressaisir, réfléchir à ce qui était.

Que s'est-il donc passé? Il s'est passé que pendant sept mois j'ai eu peur, je me suis tourmenté en cachant mes angoisses à tous. D'acte héroïque, c'est-à-dire, dont je pouvais, je ne dis pas m'enorgueillir, mais me souvenir avec plaisir, point. Tous les exploits se résument à ceci : j'étais de la chair à canon, je suis resté longtemps en un endroit où l'on a tué beaucoup d'hommes, par des coups à la tête, à la poitrine, dans toutes les parties du corps. Mais c'est une affaire personnelle; elle ne peut donc être extraordinaire. Or je participais à une œuvre commune. En quoi consistait-elle? A perdre des dizaines de milliers d'hommes... Eh bien, quoi? Sébastopol, ce même Sébastopol qu'on défendait a capitulé, la flotte a sombré, les clefs du Saint-Sépulcre sont restées à qui les avait, la Russie est mutilée. Eh bien! alors, quoi donc? N'y a-t-il que cette conclusion : que par sottise et jeunesse je suis tombé dans cette horrible situation, sans issue, où je fus pendant sept mois, par ma jeunesse incapable d'en sortir? N'est-ce que cela?

Le jeune homme se trouve dans la situation la plus favorable pour tirer cette conclusion logique. inéluctable : 1° La guerre est terminée honteusement et ne peut se justifier par rien. (L'Europe ni les Bulgares ne sont libérés, etc.); 2° le jeune homme n'a pas payé à la guerre un tribut tel que la mutilation pour toute la vie, auquel cas il est déjà diffi

cile de reconnaître comme une faute ce qui en fut la cause. Le jeune homme n'a pas reçu d'honneurs particuliers dont le refus serait lié à son abstention de la guerre. Le jeune homme pouvait dire la vérité : c'est qu'il est tombé par hasard dans une situation sans issue et ne sachant comment en sortir, y est resté jusqu'à ce qu'elle prit fin d'elle-même. Le jeune homme veut dire cela et le dirait certainement. Mais voilà : d'abord avec un certain étonnement il entend autour de lui les racontars sur la guerre passée ; et ce n'est plus quelque chose de honteux, comme elle se présentait à lui, mais une œuvre bonne, extraordinaire. Il entend dire que la défense à laquelle il participa était un grand événement historique, que c'était une défense inouïe au monde, que ceux qui étaient à Sébastopol et lui sont des héros entre les héros, que ce fait qu'il ne s'est pas enfui, de même que le cheval d'artillerie, qui n'a pas rompu sa bride pour s'enfuir, a accompli un grand acte, et qu'il est un héros. D'abord avec étonnement, ensuite avec curiosité, le garçon écoute et perd le courage de dire toute la vérité. Il ne peut parler contre les camarades, les trahir, mais pourtant il veut dire au moins une partie de la vérité, et il fait la description de ce qu'il a vu, il tâche de dire tout ce à quoi il a survécu. Il décrit sa situation à la guerre : autour de lui on tue, lui-même tue. Il se sent mauvais, peureux, misérable. A la pre-

mière question qui vient en tête à chacun : pourquoi fait-il cela, pourquoi ne cesse-t-il pas et ne s'enfuit-il pas ? L'auteur ne répond pas. Il ne dit pas comme on disait dans l'antiquité quand on détestait ses ennemis, comme les Hébreux disaient des Philistins : qu'il hait les alliés, au contraire, en certains passages, il montre de la sympathie pour eux comme pour des frères. Il ne parle pas du désir passionné de voir entre nos mains les clefs du temple de Jérusalem, ou même que notre flotte existe ou non. Vous sentez, en lisant, que pour lui les questions de la vie et de la mort des hommes ne sont pas compatibles avec les questions politiques ; et à la question : Pourquoi l'auteur a-t-il agi ainsi ? le lecteur ne voit qu'une réponse : parce qu'on m'a pris, étant jeune ou avant la guerre, ou parce que, par hasard, par inexpérience, je suis tombé moi-même dans une situation d'où je ne pouvais m'arracher sans de grands efforts. J'y suis tombé et alors, quand on m'a forcé de faire la chose la plus contraire à la nature, tuer des frères qui ne m'avaient rien fait, j'ai préféré obéir plutôt que de subir une punition et la honte. Et, bien que dans le livre il y ait de brèves allusions à l'amour du tzar et de la patrie, on sent que ce n'est qu'une déférence aux conditions dans lesquelles se trouve l'auteur. On a beau sous-entendre que sacrifier sa vie, sa validité, c'est bien, que toutes les souffrances et les morts qui se pro-

duisent sont à l'honneur des victimes, on sent que l'auteur sait que ce n'est pas vrai, parce que librement il ne sacrifie pas sa vie et qu'en tuant les autres, malgré lui il met sa vie en danger. On sent que l'auteur connaît la loi de Dieu : — Aime ton prochain, et par suite, tu ne tueras point — qui ne peut être abrogée par aucune duplicité humaine.

C'est ce qui fait la valeur du livre. Il est seulement regrettable qu'on ne fasse que le sentir, que ce ne soit pas exprimé clairement. On décrit les souffrances et les morts des hommes, mais on ne dit pas ce qui les produit.

Trente-cinq ans avant c'était encore bien, mais maintenant il faut autre chose. Il est nécessaire de dénoncer ce qui cause les souffrances et les morts à la guerre, pour connaître, comprendre et détruire ces causes.

« La guerre ! comme elle est terrible avec ses blessures, son sang, ses morts ! disent les hommes. — Il faut organiser la Croix Rouge pour soulager les blessés, les souffrants, pour atténuer la mort. » Mais ce qui est terrible à la guerre, ce n'est pas les blessures, les souffrances, la mort. Aux hommes qui souffrent et meurent de toute éternité, il serait temps de s'habituer à la souffrance et à la mort et de ne pas s'effrayer devant elles. Sans la guerre, on meurt, soit de faim, soit de cataclysme ou d'épidémie. Ce n'est pas la souffrance et la mort qui sont terribles,

mais ce qui permet aux hommes de les produire.

Le seul mot d'un homme qui, par curiosité, demande de pendre quelqu'un, à quoi un autre répond : « Bon, pendez-le si vous voulez (1) », ce seul mot est plein de morts et de souffrances humaines. Cette parole, insérée et lue, porte en soi la mort et les souffrances de millions d'êtres. Il faut diminuer non les souffrances, les mutilations, la mort corporelle, mais les blessures et la mort spirituelles. Pour détruire le mensonge et la tromperie, ce n'est pas la *Croix-Rouge* qui est nécessaire, mais la simple croix du Christ.

J'achevais cette préface quand est venu chez moi un jeune homme de l'école des aspirants. Il m'a dit qu'il était tourmenté par le doute religieux. Il avait lu le *Grand inquisiteur* de Dostoïevski, et le doute l'avait empoigné. Pourquoi Christ a-t-il propagé une doctrine si difficile à réaliser ? Il n'avait rien lu de moi. Je lui glissai avec prudence qu'il faut lire l'évangile et qu'on y trouve les réponses aux questions de la vie. Il écoutait et acceptait. Avant la fin de la conversation, je causai avec lui du vin et lui conseillai de n'en pas boire. Il me dit : « Mais au service militaire c'est parfois nécessaire. » J'ai pensé qu'il parlait de la nécessité du vin pour la santé, pour les forces et je m'apprêtais à le contredire victorieusement par les preuves expérimentales

(1) Paroles d'un général russe. (Journal du peintre Vereschagin.)

et scientifiques mais il me dit: «Ainsi, par exemple, quand Skobelev avait besoin, à Gueok-Tépé, d'étrangler toute la population, et que les soldats ne le voulurent pas, il les enivra et alors... » Voilà où sont toutes les horreurs de la guerre. Dans ce garçon au visage frais, jeune, avec des barrettes sous lesquelles sont passés soigneusement les bouts du capuchon, les bottes bien cirées, les yeux naïfs, une conception du monde si pervertie!

Voilà où est l'horreur de la guerre!

Combien de millions d'ouvriers de la *Croix-Rouge* faudrait-il pour guérir les blessures qui fourmillent dans cette parole, fruit de l'éducation tout entière.

L. TOLSTOÏ, 10 mai 1889.

APPENDICE

I

SÉBASTOPOL EN DÉCEMBRE 1854, EN MAI ET AOUT 1855

a) Les trois récits intitulés « Sébastopol » et parus l'un après l'autre, ont été écrits par Tolstoï sous l'impression vivante des événements héroïques et sanglants auxquels lui-même prit part.

Le premier récit, qui, dit-on, fit pleurer l'impératrice Alexandra Fédorovna, fut inséré dans la revue *Le Contemporain* (Sovremennik). Il attira l'attention de toute la société russe et même celle de l'empereur Nicolas I^{er}, qui, après avoir lu le récit, ordonna d'éloigner Tolstoï des points dangereux du quatrième bastion. Il fut envoyé au flanc avec le titre de commandant de la batterie de montagnes.

Dans les milieux littéraires, l'impression fut la même : voici ce qu'écrivit Tourgueniev au

directeur du « *Contemporain* ». J.-J. PANAIEV :

« ... L'article de Tolstoï sur Sébastopol est une merveille, j'ai pleuré en le lisant et crié : Hourra! Je suis très flatté de son désir de me dédier son nouvel écrit. J'ai lu dans les *Bulletins de Moscou*, l'annonce du *Contemporain*. Très bien! Dieu donne que vous puissiez tenir vos promesses, c'est-à-dire que vous ayez des articles, qu'on ne tue pas Tolstoï, etc. Cela vous aiderait beaucoup.

L'article de Tolstoï a produit ici un enthousiasme général... »

Spasskoïé, 10 juillet 1855

Un de ces récits fut accompagné de la lettre suivante de Tolstoï à M. Nekrassov directeur du *Contemporain* :

MONSIEUR NIKOLAÏ ALEXEIVITCH

Vous deviez déjà recevoir mon article « *Sébas-topol* » au mois de décembre avec la promesse de l'article de Stolipine. Voici cet article malgré l'orthographe sauvage du manuscrit que vous même donnerez l'ordre de corriger, s'il est inséré sans coupure de la censure, ce que l'auteur veut éviter de toutes ses forces. Vous conviendrez, j'espère, que chez nous, malheureusement, on insère peu ou point les articles de pareils militaires. Par le

même courrier peut-être recevrez-vous l'article de Saken, dont je ne vous dis rien mais que, j'espère, vous n'insérerez pas. Les corrections (dans l'article de Stolipine) sont faites à l'encre noire par Khrouliov, de la main gauche, car il est blessé à la main droite. Stolipine demande de les mettre en notes. Si possible, je vous prie de faire passer mon article ainsi que celui de Stolipine dans le numéro de juin. Maintenant nous sommes réunis, la société littéraire de notre revue commence à s'organiser et, comme je vous l'ai écrit je vous enverrai chaque mois deux, trois, quatre articles traitant des affaires militaires actuelles. Les deux meilleurs collaborateurs, Bakounine et Rostovtzev, n'ont pas encore pu terminer leurs articles. Ayez la bonté de me répondre et en général, écrivez avec le courrier (l'aide de camp de Gortchakov) et avec les courriers suivants, qui sans cesse font le service de vous ici et inversement.

Croyez à l'entier respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre serviteur.

COMTE L. TOLSTOÏ.

Sébastopol, 30 avril 1855.

Bientôt après la défaite des Russes du 7 août 1855, Tolstoï fut chargé d'une mission importante. Le chef de l'artillerie le chargea de faire un rapport général de tous les rapports des officiers d'artillerie du bastion et de le remettre personnellement à

Pétersbourg où Tolstoï était envoyé comme courrier.

En parlant de la participation de Tolstoï à la défense de Sébastopol, nous devons mentionner la fameuse « Chanson de Sébastopol, » dont Tolstoï est l'un des principaux auteurs. Nous en donnons la traduction littérale, en regrettant qu'à la traduction elle perde l'humour du soldat russe, intraduisible.

Chanson de Sébastopol.

A la date du quatre (1)
 Le diable nous poussa
 A reprendre les montagnes! (bis)
 Le général, baron Vrevsky,
 Houspillait Gortchakov :
 Quand il se grisait? (bis)
 « Prince, prends cette montagne,
 « Ne te querelle pas avec moi,
 « Autrement je dénoncerai! » (2) (bis)
 Toutes les grandes épaulettes
 Se réunirent en conseil,
 Même Platz-Bekok (bis),
 Le chef de police Platz-Bekok,
 N'a jamais pu trouver
 Ce qu'il lui fallait dire. (bis).
 Longtemps on réfléchit et discuta;

(1) 4 août 1855, bataille près de Tchornaïa-Rietchka.

(2) Le baron P.-A. Vrevsky, ancien directeur de la chancellerie du ministère de la guerre, se trouvait en Crimée et excitait Gortchakov à livrer une bataille décisive aux alliés.

Les topographes écrivaien sans cesse
 Sur une grande feuille. *(bis)*
 Sur le papier c'était très bien,
 Mais on oublia les ravins
 Et il fallait les traverser. *(bis)*
 Les princes et les comtes sont partis,
 Et derrière eux les topographes,
 Sur une grande redoute... *(bis)*
 Le prince dit : « Va, Liprandi ! »
 Et Liprandi : « Non, attendez,
 » Ma foi, je n'irai pas ! *(bis)*
 » Là-bas, il ne faut pas d'homme d'esprit
 » Envoie donc là-bas Read,
 » Et moi je regarderai ! » *(bis)*
 On l'envoie. Read tout simplement
 Nous conduit tout droit vers le pont.
 « Eh bien ! Hourra ! » *(bis)*
 Martenaü le suppliait
 D'attendre la réserve :
 « Non, qu'ils marchent ! » *(bis)*
 Hourra ! Nous fimes beaucoup de bruit,
 Mais les réserves n'arrivèrent pas à temps.
 Quelqu'un prit fausse route ! *(bis)*
 Le général Belevtzov
 Brandissait fortement le drapeau
 Mais sans utilité ! *(bis)*
 Sur les hauteurs de Fédukhine
 Trois compagnies seulement arrivèrent
 Et c'étaient des régiments mis en marche. *(bis)*
 Notre armée n'était pas grande
 Les Français étaient trois fois plus nombreux,
 Avec d'énormes renforts. *(bis)*
 On espérait qu'à notre secours
 Une colonne quitterait la garnison.

On a donné le signal ! (*bis*)
 Et là-bas le général Saken
 Lisait sans répit les Acathistes
 A Notre-Dame
 Et nous dûmes reculer (1).

.
 Ceux qui nous avaient amenés là.

Cette chanson fut insérée pour la première fois dans une variante au troisième volume de « L'Étoile Polaire », éditée par Hertzen, à Londres, en 1858 ; ensuite dans la revue russe « Rousskaïa Starina » (les antiquités russes) en février 1875. Elle était communiquée à cette revue par un écrivain et savant très connu, M. I. Vénukov. Le texte de cette chanson était suivi de la note suivante due à M. Venukov : « En 1854-1856 j'étais à l'Académie de l'état-major pour étudier les sciences militaires. Ici je reçus de la Crimée, du théâtre de la guerre, la copie de cette chanson que m'envoyait un de mes anciens camarades, J.-V. Anossov, officier de la 14^e brigade d'artillerie. En ce qui concerne l'auteur de cette spirituelle plaisanterie, Anossov m'écrivait que l'opinion générale, au régiment, l'attribuait à notre talentueux écrivain comte L.-N. Tolstoï. Mais tu comprends, ajoutait Anossov, qu'il est impossible de l'affirmer avec certitude

(1) Ici il devait y avoir une injure populaire, grossière, impossible à insérer, puisque cette ligne est omise même dans l'édition d'Hertzen.

pour ne pas nuire à Tolstoï dans le cas où il en serait effectivement l'auteur. »

Dans cette même revue, cette chanson parut de nouveau en février 1884 dans la variante que nous donnons ici ; elle était signée : « *Un des auteurs de la Chanson de Sébastopol.* »

Voici comment il racontait l'origine de cette chanson : « Le comte L.-N. Tolstoï est en effet l'un des auteurs de cette chanson, mais pas l'auteur de tous les couplets. Aussi n'est-il pas tout à fait exact de lui attribuer la composition de toute cette spirituelle chanson. C'est pour la vérité historique qu'en ma qualité de témoin oculaire je vous communique l'histoire de son origine.

Pendant la guerre de Crimée, presque chaque soir nous nous réunissions chez le chef de l'état-major d'artillerie, général Krijanovsky. Là se trouvaient tous les officiers de l'état-major et quelques autres, dont ci-dessous les noms. Ordinairement le lieutenant-colonel Baluzeck se mettait au piano, les autres faisaient le cercle. Ensemble nous composâmes ces couplets. Chacun apportait son idée et mettait son mot. Le comte L.-N. Tolstoï a donné aussi des idées, mais il n'a pas fait tout. C'est pourquoi l'on peut dire que cette improvisation était une œuvre commune exprimant l'impression des cercles militaires.

Voici les noms des officiers qui prirent part à la composition de la « Chanson de Sébastopol » : le

lieutenant-colonel *Baluzeck*, plus tard gouverneur de la province de Tourgaïsk, décédé; le capitaine *A.-J. Fridé*, aujourd'hui chef de l'artillerie du Caucase; le capitaine en second, comte *L.-N. Tolstoï*; le lieutenant *V. Louguinine*, le lieutenant *Schoubine*, le capitaine en second *Serjipoutovskoï*, le lieutenant *Chkliarskoï*, l'officier des uhlands *N.-F. Kozlianinov* (2^e), et l'officier des hussards *N.-S. Moussine-Pouschkine*. »

Cette chanson fut rapidement attrapée par les soldats. Si l'on songe dans quelles circonstances elle fut composée, si l'on se rappelle les horreurs de la mort, les gémissements des blessés, le sang, l'incendie, les meurtres qui emplissaient l'atmosphère de Sébastopol, malgré soi on reste étonné de cette force d'esprit qui laissait place à la plaisanterie en dépit des menaces incessantes, des souffrances et de la mort.

Les récits de *Sébastopol* ont paru en français pour la première fois dans le journal *le Temps*, en 1876. Ils y furent insérés par les soins de Tourguenev.

Les récits de *Sébastopol* sont entrés dans un volume paru chez Hachette sous le titre : *Souvenirs de Sébastopol*, où se trouve aussi la nouvelle : *Les Cosaques*.

II

Une Rencontre au détachement avec une connaissance de Moscou. Ce récit parut en russe pour la première fois dans la revue *Bibliothèque de Lecture*, 1856, n° 12, et en français dans le recueil édité chez Dentu, sous le titre : *Paysans et soldats* ; là ce récit est appelé : *Une Rencontre en campagne.*

III

Deux Hussards. Cette nouvelle fut insérée en russe pour la première fois en 1856, dans le n° 5 de la revue *Le Contemporain*.

En français elle fut traduite par M. G. Halpérine, sous le titre : *Deux Générations*, et éditée en un volume, en 1886, par la Librairie académique Didier, Perrin et C^{ie}.



BIBLIOTECA
CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI

TABLE DES MATIÈRES

SÉBASTOPOL (1854-1856)	1-219
I. Sébastopol en décembre 1854	1
II. Sébastopol en mai 1855	27
III. Sébastopol en août 1855	403
UNE RENCONTRE AU DÉTACHEMENT (1856)	221
DEUX HUSSARDS, nouvelle (1856)	267
UNE PRÉFACE INÉDITE (1839)	381
APPENDICE	397
Notes bibliographiques	397

FIN DU TOME QUATRIÈME
DES ŒUVRES COMPLÈTES DU C^{TE} LÉON TOLSTOÏ

ÉMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-&-M.)

VERIFICAT
2007

VERIFICAT
1987